


HISTOIRE
NOUVEAU








No. 2475.-



an imaginary voyage.
See Dove, etc. for bibliog.

XXXIV.

Kjöbt til Agnæs Bib-
liothek. 1820.

HISTOIRE
D'UN
PEUPLE NOUVEAU,

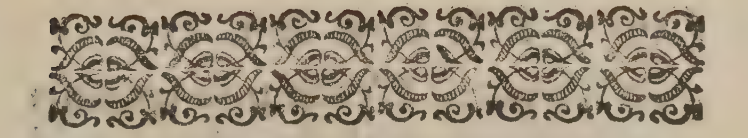
Ou Découverte d'une Isle à 43. Dégrés 14. Minutes de Latitude Méridionale *par David Tompson*, Capitaine du Vaisseau *le Boston*, à son retour de la Chine en 1756.

Ouvrage traduit de l'Anglois.

PREMIERE PARTIE.



'A LONDRES,
Aux dépens d'une Société de Libraires.
MDCCLVII.



PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

ETant en Italie l'an 1754., j'y renouvellai connoiſſance avec le Chevalier *Parker*, que j'avois vû en Suiſſe l'année précédente, & à qui j'avois rendu ſervice dans quelque diſgrace. Ce Gentilhomme, fort heureux en Courſe, s'étoit retiré dans une petite Terre d'un Comte de ſes amis, & y vivoit avec agrément, graces au goût qu'il eut toujours pour les Belles-Lettres, dont l'étude ne s'accorde guères avec l'exercice de ſa profeſſion. Comme on ſe plait à parler de ce que l'on aime, le Chevalier ne ceſſoit de m'entretenir de

ſes Voyages. C'étoit tous les jours un nouveau recit des choſes qu'il avoit vûes & remarquées. Il blâmoit les unes, il approuvoit les autres, & perſuadé qu'il avoit plus découvert & plus approfondi lui ſeul que tous les Voyageurs enſemble, il pouſſoit l'entêtement juſqu'à vouloir qu'on s'aſſujettît à ſes jugemens, ſous peine de ſe brouiller avec lui. Auſſi peu porté à me ſoumettre aveuglément à ſes déciſions qu'à les contredire au riſque de m'attirer ſa haine, je me contentai d'en penſer ce que je voudrois. Pendant trois mois de ſéjour avec lui à la campagne, je partageai ſes occupations par complaiſance. Je lûs & relûs les Livres qu'il me prêta à ſon choix, & qui, étant de ſon goût, devoient former le mien. Dès qu'il s'apperçut que je m'habituois à ſa façon de penſer, il me propoſa de compoſer une Hiſtoire, dans laquelle je ferois u-
ſa-

ſage de ce qu'il avoit recueilli de plus intéreſſant dans ſes lectures. Il me remit quelques extraits; j'ébauchai un Ouvrage dont il ſe promettoit de grands ſuccès. Je n'en avois pas la même idée; mais quoique je remarquaſſe que je manquois de capacité pour arranger des matériaux informes, je ne laiſſai pas d'acquérir, à force de travail, l'adreſſe de transformer ceux qui ſont déjà arrangés. C'eſt dans cette prévention que j'ai entrepris de traduire de l'Anglois en notre Langue l'Hiſtoire que je donne au Public. Je ne ſais même ſi je me ſerois jamais aviſé de la mettre au jour, ſi un de nos Eſprits forts, qui m'en a eſcamotté une partie, ne ſe préparoit à en donner une Edition, habillée à ſa mode; je veux dire au préjudice de la Religion & à la douleur des gens de bien Pour moi, je garantis ma Traduction conforme à ſon Original.

nal. Il eſt vrai qu'il renferme des penſées libres, que l'Auteur du Livre eſt le premier à deſapprouver, & que je ne ſuis pas un des derniers à condamner. On les expoſe comme des raiſons à réfuter, & non comme des principes à ſuivre. On y voit même paroître ſur la ſcène un zélé partiſan du Chriſtianiſme & des bonnes mœurs prendre la défenſe de la vérité & combattre les erreurs.

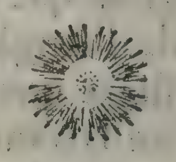


TABLE
DES
CHAPITRES,

Contenus dans cet Ouvrage.

I. PARTIE.



HIS-

HISTOIRE
D'UN
PEUPLE NOUVEAU
DANS L'ISLE DE
LA RAISON.



CHAPITRE I.

Comment l'Auteur a occasion d'arriver dans l'Isle de la Raison.

Condamné par mon inclination, autant que par la médiocrité de ma fortune, à vivre dans l'activité & dans l'inquiétude, je me suis toujours fait un point de vûe

du défaut ordinaire de l'homme, qui croit n'être bien que là où il n'eſt pas. Mon pere, qui étoit Capitaine de Vaiſſeau, s'attacha à me former le goût pour la marine, lorſqu'à peine j'eus atteint ma dixième année. Sans ceſſe il me repréſentoit qu'ayant très peu de choſe à me laiſſer par les pertes extraordinaires qu'il avoit faites, je ſerois infalliblement expoſé à mener une vie des plus meſquines, hors d'état de ſoutenir un nom, qui devoit être tout mon appanage, ſi je ne prenois le ſage parti d'aller chercher au-delà des mers dequoi ſuppléer à ma petite fortune. L'amour du gain, qu'il imprima dans mon eſprit, avec les couleurs les plus vives, l'emporta ſur la répugnance que je lui témoignai quelque tems, & ſur le peu de courage que je me ſentois d'affronter les périls de la mer; j'entrepris avec lui mon premier voïage. Ce

coup

coup d'essai me réussit parfaitement: j'avois gagné deux cent pour cent sur la petite pacotille qu'il m'avoit faite à Londres; c'en étoit assez pour m'encourager. J'en entrepris un second: insensiblement je m'accoutumai au genre de vie des marins, & en peu de tems je devins marin moi-même, mais marin des mieux caractérisés.

Qui auroit dit que je me fusse lassé d'un métier hors duquel rien ne sembloit me satisfaire? Cependant cela arriva. L'homme est homme par-tout: aujourd'hui il rejette ce qu'il approuvoit hier, & demain il méprisera ce qui fait actuellement l'objet de sa louange. De retour de mon septième voïage, je rentrai dans le sein de ma famille, avec la ferme résolution d'y jouïr le reste de mes jours d'une tranquillité, que nous cherchons vainement ailleurs. Il y avoit près d'un an que je goutois

cette ſatisfaction, lorſque je rencontrai un ami que je m'étois fait à la Chine. Son abord me frappa. Anglois, comme moi, il étoit bien éloigné de mener la même vie. Que faites-vous, me dit-il, dans votre patrie, vous qui aviez fait une eſpèce de ferment de mourir ſur un lit de godron? Avez-vous oublié qu'il n'y a que les Indes où un jeune homme puiſſe faire valoir ſes talens lorſqu'il n'en a que de médiocres? Ce ſont les diſcours que vous m'avez tenus autrefois, & maintenant vous démentez par une vie oiſive ces ſages conſeils que vous me donnâtes lorſque, comme vous, j'étois réſolu de revenir dans ma patrie pour ne la plus quitter. Croiez-moi, laiſſez les Nouvelliſtes, les Politiques & les Religionnaires ſe noïer dans l'abîme de leurs pitoïables raiſonnemens, & retournons dans ces aimables contrées où on laiſſe les Prin-

Princes ſur leurs Trônes, la Religion dans ſon Sanctuaire, & la Politique dans ſon Cabinet. Il y a près d'un mois que je ſuis ici, mais avant quinze jours, je compte me rembarquer. Faites vos réflexions ſur ce que je viens de vous dire, & je ſuis perſuadé que s'il vous reſte quelques ſentimens pour un ami, ou plutôt quelque retour ſur vous-même, vous ſerez du voïage.

J'eus bientôt pris ma dernière réſolution. Les importunités de mon ami compatiſſoient ſi bien avec mon inclination, qu'aucun motif ne fut capable de la contrebalancer. Il faut avoir été longtems ſur mer pour ſavoir qu'un marin reſſemble au poiſſon; hors de l'eau, l'un & l'autre ne ſçauroient vivre. Je n'avois dans ma famille perſonne qui s'intéreſſât aſſez dans mes affaires pour me détourner du deſſein de voguer, excepté une vieille tante, qui fit tout ſon

possible pour m'arrêter, en m'objectant l'inutilité d'un voïage, d'ailleurs si dangereux. Mais mon desir de voïager étoit irrésistible, & les impressions, qu'il faisoit sur mon esprit, étoient si peu communes, que si j'étois resté chez moi, j'aurois cru desobéir aux ordres de la Providence. Je fus trouver mon ami, & il me présenta au Capitaine, avec qui je me trouvai encore en connoissance; il nous reçut avec plaisir à son bord. Il montoit le Vaisseau le *Boston*, & étoit destiné pour la Chine. Il seroit inutile d'arrêter ici le lecteur aux particularités de ce voïage. Comme j'en ai bien d'autres plus essentiels à lui raconter, & qui doivent composer ce Volume, il faut que je passe le tout sous silence, me contentant de parler de notre retour en Europe après trois ans de course, puisque c'est-là le but que je me suis proposé dans cet Ouvrage,
&

& non de donner au Public le recit circonſtancié de tous mes voïages. Nous partîmes de la rivière du *Canton* dans le Vaiſſeau que nous avions emmené d'Angleterre, & nous fîmes voile vers *Batavia*, où notre Capitaine avoit quelques affaires. Comme nous avions été plus long-tems ſur mer que nous ne l'avions compté, & que nos proviſions nous auroient manqué, ce fut pour nous une double raiſon de toucher à *Batavia*; mais les Hollandois de cette Colonie, nos bons amis, nous firent une ſi mauvaiſe réception, que nous fûmes obligés d'aller faire de l'eau à la petite *Java*, & à continuer notre route pour le Cap, au hazard de ce qui en pourroit arriver. Juſqu'à la hauteur de *Ceilon*, notre trajet fut aſſez heureux. Là nous déliberâmes ſi nous relâcherions à la côte du Malabar; la pluralité fut pour la négative. Nous

avions heureusement dépassé Madascar, lorsque le Mousse de hune découvrit trois voiles. Dans l'incertitude de la guerre ou de la paix, nous nous disposâmes au combat : nos allarmes furent dissipées le matin du jour suivant. La chaloupe fut mise en mer à la vûe du pavillon Anglois assûré, & nous apprîmes que le Chevalier *Thomas Wood*, Commandant de la Frégate l'*Amazone*, allant porter des ordres à Madras & à Bombai, convoioit jusqu'à la hauteur de l'Isle de Bourbon le petit *Yarmouth* & l'*Exeter* destinés pour la Chine. Le Chevalier ajouta à la nouvelle de la déclaration de guerre l'avis de deux gros Navires François qu'il avoit laissés à la Côte d'Afrique. Ce dernier nous mit en peine. Nous invitâmes le Chevalier à revirer pour venir faire avec nous cette capture ; mais ses ordres portoient de faire route : & malgré le péril où nous

nous devions être ſans ſon ſecours, il ſe contenta de nous recommander à notre bonne fortune. Nous ne ſavions pas que nous fuſſions guettés; nous eſperions en impoſer par notre contenance, & que l'ennemi, prenant notre Vaiſſeau pour un Vaiſſeau de guerre, nous laiſſeroit paſſer, comme il avoit fait *Sir Thomas* & ſon convoi.

Le 5. d'Avril (vieux ſtyle), au ſortir d'une brume épaiſſe qui couvrit la mer juſqu'à midi, nous nous trouvâmes à vûe & ſous le vent des deux François, qui forcerent de voiles pour tomber ſur nous & pour nous aborder. Nous reconnûmes pour un de nos ennemis l'*Hercule*, parti de la rivière de *Canton* huit jours avant nous. Nos Equipages y avoient eu quelque démêlé, où le François n'avoit pas eu le deſſus, & nous conjecturâmes qu'il vouloit ſe venger. Seul, nous ne

l'aurions pas craint; mais son second, nouvellement sorti des ports de France, étoit mieux monté & mieux agréé que nous. Notre Capitaine fit néanmoins ses dispositions pour le combat; nous comptâmes, si non tout-à-fait de vaincre, du moins de faire repentir nos ennemis de nous avoir attaqués. Notre manœuvre fut savamment exécutée. Deux fois nous fîmes manquer l'abordage, & par notre habileté à prendre & à laisser le vent, la canonnade nous enleva peu de monde. La nuit vint avant qu'il y eût rien de décidé; l'ennemi remit au lendemain à conclure. Aiant élevé ses fanaux, il s'en tint à nous observer, & notre perte étoit inévitable, à moins de quelque miracle, auquel nous n'avions pas beaucoup de foi. Vers minuit il s'éleva un vent frais, que nous prîmes en silence, seulement de nos petites voiles; nous dérivâmes.

Lors-

Lorſque nous fûmes aſſez loin des ennemis pour n'en être pas entendus, nous chargeâmes toutes les vergues, & au point du jour nous eûmes lieu de nous flatter que nous étions hors de péril; mais nous avions à faire à d'habiles gens, qui, ſur ce que notre manœuvre devoit être, dévinerent quelle elle avoit été. Nous ne tardâmes pas à les voir nous donner vivement la chaſſe. En nous abandonnant au vent, nous tournions l'arriére à la voïe de retour; mais l'unique route, qu'il nous convenoit de tenir, étoit celle qui devoit nous dérober à l'ennemi que nous ne pouvions combattre; & nous nous abandonnâmes à nos voiles.

Malgré le deſordre où le combat nous avoit mis, nous conſervions de l'avance. Nous fûmes juſqu'à cinq heures du ſoir hors la portée du canon, lorſque la miſaine caſſa. Nous étions réſolus d'attendre le ſe-

ſecond de l'*Hercule*, qui laiſſoit ſon camarade loin derrière lui, & de l'aborder. Ce coup de témérité nous auroit peut-être réuſſi, vû l'animoſité de l'Equipage, jointe à la peur que lui faiſoit le Capitaine du reſſentiment des François. Quoi qu'il en ſoit, nous vîmes, à notre contentement, notre ennemi revirer tout à coup, & s'éloigner de nous comme ſi nous lui avions donné la chaſſe. Nous ne manquâmes pas de croire en bons Anglois que nous lui avions fait peur, & nous le huâmes de bonne foi avec le porte-voix. La vérité étoit pourtant que plus habile, ou plus attentif que nous, appercevant des ſignes d'une tempête prochaine, auxquels nous ne faiſions pas attention, il ne voulut pas riſquer de nous prendre, pour périr enſuite avec nous. Nous ne doutâmes bientôt plus que ce n'eût été là ſa véritable raiſon.

Juſ-

Jusque-là le ciel, parsemé de petits nuages, n'en devint en un moment qu'un seul, qui causa une entière obscurité. Vers les sept heures du soir les vagues mugirent, & le vent devint furieux; la tourmente fut horrible dès son commencement. Je ne décrirai point cette affreuse tempête, la plus longue que j'aie jamais essuïée. Un lecteur en terre ferme ne sait point se passionner sur des images dont il n'a que de foibles idées. Pendant cinq jours & six nuits nous roulâmes, plutôt que nous ne voguâmes à la merci des vents, des vagues, & des courans. Le sixième au matin la mer se calma, & nous pûmes juger, par le danger où nous étions, de celui que nous avions couru. Tous nos mâts avoient été rompus, coupés, ou fracassés; il n'en restoit plus que des tronçons, & les voiles, que nous avions de rechange, nous devenoient inutiles,

faute d'avoir dequoi y les attacher. Nos grosses ancres avoient été, ou jettées à la mer, ou emportées avec leurs cables: l'eau étoit haute de trois pieds au fond de cale, & après une exacte recherche des voïes, on ne trouvoit pas celle qui donnoit le plus. Tout l'Equipage étoit sur les dents. En vain les Officiers & les passagers l'animoient par leur exemple au travail de la pompe. Les matelots les plus déterminés ne vouloient écouter que le Chapelain qui, aiant lui-même perdu la tête, ne leur parloit que de l'Enfer & du Paradis. Pour comble de malheur, le Capitaine, blessé de la chûte d'une vergue, étoit au lit, & son Contre-maître, qui s'étoit étourdi sur le péril à force d'eau-de-vie, ne desennyvroit point. Le jour se passa à nous remettre du trouble & de la fraïeur que la tempête avoit causée. La nuit vint avant qu'on eût découvert la voïe d'eau,

d'eau, qui nous menaçoit de couler à fond. Ce fut bien une des plus belles nuits de l'année pour le reste du monde; mais bien la plus douloureuse pour nous. On ne sentoit pas le moindre souffle de vent. Cette tranquillité de toute la nature passoit jusqu'à l'ame, & y portoit l'amour de la vie; cependant il falloit se résigner à mourir.

Quiconque n'a pas été sur mer, ne connoît bien ni la joie, ni la tristesse. Celle-là y est une espèce de frénesie, celle-ci s'y montre avec tous les accès du désespoir. Le passage de l'une à l'autre est d'une rapidité qui ne souffre point d'intervalle; la Fable n'a point de métamorphose si subite & si complette. Au point du jour nous découvrîmes la terre. Aussitôt ces hommes, abattus de fatigue & de douleur, semblerent avoir recouvré toutes leurs forces. On chercha la voïe d'eau avec une nouvel-

le

le ardeur, on tâcha de placer quelques vergues ſur le tronçon de nos mâts. Deux petites voiles furent hiſſées, & le vent, qu'elles prirent, mit le vaiſſeau en panne. On gouverna aſſez heureuſement pour ſortir du courant. La voïe d'eau fut découverte, bouchée, & la cale vuidée. Enfin, on fit en moins de deux heures plus de beſogne qu'on n'auroit ôſé en entreprendre pendant deux jours. On ne douta plus qu'on n'eût échappé au naufrage, & on prit les meſures que l'on crut propres à ſe ſauver. Chacun mangea, la plûpart allerent enſuite prendre dans leur hamac le repos que l'eſperance leur rendoit. Le Bothman, homme hardi & prompt à prendre ſon parti, voulut aller avec le ſecond Pilote reconnoître la terre, dont nous étions encore éloignés d'environ trois lieuës. Ce fut notre ſalut; car la circonſpection

tion du Pilote nous auroit fait regarder cette terre comme inabordable. Le Bothman, de retour, s'éleva contre le rapport de cet homme trop prudent. Il prétendit qu'il y avoit dans l'Isle une Baye, qui donneroit abri. Nous l'en crûmes d'autant plus facilement, que nous souhaitions que ce qu'il nous disoit fût vrai.

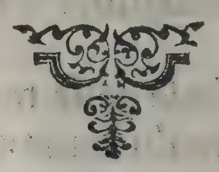
On gouverna donc vers la Baye, la chaloupe remorquant, la sonde à la main, à mesure que nous approchions de la Côte. Le Contre-maître tenoit la sonde; mais cet yvrogne, aiant voulu s'éloigner à l'Est pour chercher un passage où le fond fût meilleur, alla donner sur une pointe de roche à fleur d'eau, qui ouvrit la chaloupe, & mit ses rameurs en danger d'être noyés. Nous vîmes l'accident, nous envoiâmes le cannot à tems pour sauver les hommes: mais la chaloupe fut perdue; perte consi-

dérable dans les circonstances. Nous embouchâmes la prétendue Baye à l'entrée de la nuit, n'aiant que six brasses sur un fond de roc, où nous jettâmes nos petites ancres, les seules qui nous restoient. On entendoit le bruit effroïable de plusieurs ruisseaux qui tomboient en cascades sur des roches, à travers desquelles ils rouloient de l'un & de l'autre côté. L'épouvante augmenta le lendemain au matin, en voiant que le port, annoncé par le Bothman, n'étoit qu'une crevasse d'une demi-lieuë de large, d'un Cap à l'autre, sur environ le double de profondeur, ouverte au Sud, bordée à l'Est & à l'Ouest par de hautes montagnes coupées perpendiculairement, & aiant au Nord son fond palissadé, pour ainsi dire, de quartiers de roche dont l'eau, en les rognant, avoit formé autant de gros pains de sucre, qui, semblables à des décombres

bres entassés, faisoient un amphithéâtre hideux jusqu'au niveau de la Côte. Tout le cul-de-sac étoit semé de rochers, déplacés sans doute par les flots dans les orages. A peine un cannot paroissoit pouvoir naviger dans les auges qu'ils formoient. Nous jettâmes le nôtre à l'eau, après y avoir fait entrer six hommes pour aller reconnoître un coude qui est dans la Baye au N. O. En attendant qu'à leur retour, ils nous apprissent, comme nous le supposions, la découverte d'un endroit propre à la descente, on tint conseil sur la forme du navire qu'il nous faudroit construire des débris du vaisseau, qui étoit déjà condamné à être mis en piéces.

La journée se passa toute entière dans l'attente du cannot. On n'en pouvoit juger autre chose, sinon qu'il s'étoit perdu dans les brisans. Depuis notre entrée dans la Baye,

nous ne ceſſions de tirer de notre canon de diſtance à diſtance ; mais la curioſité n'aiant amené perſonne ſur la Côte, nous crûmes que cette Iſle, ou Preſqu'iſle étoit inhabitée. L'Equipage ne voulut pas entendre parler de remettre le vaiſſeau en pleine mer ; il refuſoit même de lui faire faire le tour de ce qui nous paroiſſoit être une Iſle, où il étoit vraiſemblable que nous trouverions un meilleur abri. On opinoit à faire la deſcente le lendemain au matin, ſoit à la nage, ſur un radeau, ou à l'aide des cordages. Il falloit prendre terre ; la choſe étoit réſolue.



CHA-

CHAPITRE II.

L'Auteur deſcend, lui ſecond, dans l'Iſle. Comment & par qui il y eſt reçu.

PEu après le lever du ſoleil, nous vîmes notre cannot ſortir du coude ; mais quelle fut notre ſurpriſe de n'y appercevoir que quatre de nos hommes, accompagnés de deux Sauvages, vêtus de peaux avec leur poil ! L'habillement nous en impoſa. Nous ſoupçonnâmes qu'il y avoit eu un combat, où nos gens n'avoient pas été les plus forts, & qu'au-lieu de leurs deux Camarades tués dans l'action, ils amenoient deux priſonniers. La contenance des prétendus Sauvages appuioit notre conjecture. Ils étoient paiſiblement couchés au fond du cannot, où nous les croiyons li-

liés. Ceux d'entre nous, qui avoient été en Canada, prétendoient que leur air tranquille étoit une preuve de la férocité de ce peuple. Le cannot étant prêt d'amarrer, les deux Sauvages se leverent, & tendant les mains vers nous avec empressement, ils crierent à plusieurs reprises, *Huza*; autre sujet d'étonnement pour nous. On leur aida à monter à bord, & nous vîmes deux hommes, tels que l'on dépeint les anciens Patriarches, ou pour mieux dire, des personnages respectables par leur vieillesse. Ceux-ci avoient le visage frais & vermeil, l'œil vif, la taille droite, & leur âge ne s'annonçoit que par une longue barbe épaisse, blanchie par le nombre des années, assortie à des cheveux de même couleur, flottant sur les épaules. L'un avoit dans sa contenance un air rustre, qui nous le fit prendre pour l'inférieur de l'autre. Ce dernier avoit dans

dans les yeux je ne ſais quoi qu'il nous plait d'attribuer excluſivement aux gens de qualité. Son geſte & le ton de ſa voix ſoutenoient parfaitement le préjugé. Il répondit d'un ſalut, plein d'affection, aux nombreuſes queſtions dont nous l'accablâmes. „ Quels „ que vous puſſiez être, nous dit-„ il d'un ton ferme, il ſuffiſoit que „ nous vous viſſions dans le beſoin „ d'être ſecourus, pour que nous „ nous empreſſaſſions à vous „ donner de l'aſſiſtance. Vous „ êtes Anglois, c'eſt un titre „ de plus que vous avez à notre „ charité. Qui de vous eſt le Capi-„ taine"?

Nous nous hâtâmes de le conduire à la chambre où le Capitaine étoit au lit. Après de nouvelles aſſûrances d'amitié, il s'expliqua ſur les conditions touchant le ſecours qu'il nous promettoit. „ Je „ ſuis, nous dit-il, envoié vers

„ vous par les Chefs d'un peuple
„ généreux & prudent, pour ac-
„ corder notre ſûreté avec les bons
„ offices que nous ſouhaitons vous
„ rendre. Nous vous croions trop
„ ſages pour blâmer une précau-
„ tion, que nous ne pourrions
„ négliger ſans ceſſer de l'être.
„ Il importe à notre tranquillité
„ que vous ne nous connoiſſiez que
„ par nos ſervices. Il eſt vrai que
„ notre Iſle n'a rien de tout ce qui
„ eſt capable d'irriter la cupidité
„ Européenne. J'avoue encore
„ que nous vous préſumons trop
„ honnêtes gens pour appréhen-
„ der que l'envie d'acquérir à vo-
„ tre Roi un nouveau domaine
„ vous porte à être ingrats. Mais
„ nos mœurs ne ſont point les vô-
„ tres, & il ſeroit dangereux pour
„ notre tranquillité que notre peu-
„ ple en connût toute la différen-
„ ce. Il faut que vous vous enga-
„ giez ſolemnellement à ne ten-
„ ter

„ ter aucune deſcente dans l'Iſle, „ & que pour garans de votre promeſſe, vous nous donniez en „ ôtage deux des principaux d'entre vous, qui vous ſeront rendus „ lorſque par nos ſoins vous ſerez „ en état de faire voile pour l'Europe, ou pour le lieu de votre „ deſtination. A ces conditions, „ j'ai ordre de vous conduire à un „ port, formé par la nature à la „ Presqu'Iſle du Continent, qui „ n'eſt éloigné pour nous que de „ quinze lieuës en tems calme. Là „ nous vous fournirons abondamment tout ce que notre Iſle produit, & qui peut ſervir à vos beſoins".

Comme il s'apperçut de l'embarras que cauſoit au Capitaine la demande des ôtages: „ Ne croiez „ pas, reprit-il d'un ton plus ferme, que ce ſoit la crainte qui „ nous dicte tant de précautions; „ nous connoiſſons nos forces, &

„ nous ſavons que vous auriez tout „ le deſavantage en prenant le „ parti de la violence. Nous vou- „ lons vous être utiles, pourvoir „ à notre tranquillité, & vous ô- „ ter juſqu'à l'envie de tenter une „ entrepriſe, qui cauſeroit votre „ perte. En un mot ce ne ſont „ point vos forces que nous redou- „ tons, c'eſt la contagion que vous „ pourriez porter parmi nous. Re- „ mettez-nous à terre; vos deux „ hommes vous ſeront rendus, & „ nous attendrons, ſans autre in- „ quiétude que par rapport à vous- „ mêmes, que vous vous ſoiyez „ décidés ".

Le Capitaine ſe hâta de diſſiper l'idée deſavantageuſe que notre ſilence donnoit de nous au Député. Après l'avoir affectueuſement remercié de ſes offres de ſervice, il s'excuſa ſur la perplexité où le mettoit la demande des ôtages touchant la difficulté du choix, qui ne ſe pou-

voit

voit faire d'autorité, & il le pria de monter ſur le pont, tandis qu'on en délibereroit en conſeil. A peine fut-il hors de la chambre, que chacun s'offrit & voulut être préferé. On ſentoit bien que le peuple, qui avoit de pareils Magiſtrats, n'étoit pas un peuple trop ſauvage, ni avec qui il y eût du péril à converſer; mais on étoit bien-aiſe de ſe faire valoir, & le moins gaſcon s'offroit comme à un ſacrifice pour le bien général. Dans l'impoſſibilité de nommer ſans faire des mécontens, le Capitaine propoſa de laiſſer le choix des ôtages au Député, qui, aiant été appellé, demanda qu'on tirât le Chapelain du nombre des concurrens. „L'eſ„prit du Clergé, dit-il, eſt par„tout le même. Si j'avois le mal„heur de choiſir votre Miniſtre „ſans le connoître, je le menerois „au milieu de nous, non comme „un garand de la paix, mais com-

„ me le perturbateur de notre re-
„ pos". Le pauvre Chapelain ſortit,& rougit de honte. J'eus le bonheur que le choix du Député tomba d'abord ſur moi. Il me donna pour ſecond le jeune *Villiers*, fils du riche *Jacob Villiers*, le coriphée des François réfugiés qui ſe ſont enrichis parmi nous dans le Commerce. Comme moi, il étoit venu à la Chine, plûtôt par plaiſir que pour affaires. Nous avions lié une étroite amitié, & nous vîmes avec joie que le ſort confirmoit notre union. „ Les gens de
„ votre âge & de votre figure,
„ nous dit agréablement le Dépu-
„ té, ne nous ſont point redouta-
„ bles, pas-même pour nos filles."

Nous fîmes jetter nos coffres dans le cannot. Le Député s'y plaça avec ſon ſecond, & nous fîmes forces de rames vers le coude, dont nous l'avions vû ſortir le matin. Ce coude ſe courboit en

s'élargiſſant au Nord. Derrière le cap nous apperçumes avec ſurpriſe une eſpèce de Brigantin du port d'environ cent vingt tonneaux à voiles latines, ſoutenues de ſeize rames de galère. Nous l'abordâmes. Le Député & ſon ſecond, étant montés deſſus, nous firent paſſer avec nos coffres dans ſa chaloupe. Au premier coup d'aviron, les rames du Brigantin frapperent le leur, & un ſignal de trois flêches enflammées fut ſuivi d'un bruïant *Huza*, qui fut répondu de la côte & du vaiſſeau avec un éclat qui fit peur à une multitude d'oiſeaux. Notre chaloupe étoit dans un canal naturel, où la mer, à l'abri d'une chaîne de montagnes, eſt toujours auſſi tranquille qu'un lac. Nous trouvâmes à l'Eſt un baſſin, ou petit port, dont les deux côtés d'une montagne, qui du ſommet au pied avoit une pente inſenſible, faiſoient les deux
mô-

môles. Le fond étoit de sept pieds & demi sur la rase. Il y avoit un autre Brigantin plus petit, & une Hourque d'environ deux cens tonneaux avec une douzaine de barques de différentes grandeurs pour la pêche. La ville, ou l'habitation étoit sur le haut de la montagne en face du port. Des dégrés, taillés dans son épaisseur, & affermis par des pieux couverts de terre & de fascines, y conduisoient; mais on ne pouvoit la voir, qu'après les avoir montés.

Nous fûmes reçus au pied des dégrés par un Vieillard, habillé comme le Député, mais d'une taille plus haute, & d'une vieillesse encore plus vigoureuse. Il nous serra entre ses bras avec une affection, qui nous émut. „ Je pourrai donc encore une fois, s'écria-t-il, m'entretenir avec des hommes du païs qui m'a vû naître! Souvenir agréable & dou-

„ loureux! Il exiſte donc encore
„ des Anglois pour moi! Pardon-
„ nez les larmes que je ne puis re-
„ tenir. Soixante ans de réflexions
„ n'ont point effacé tous les pré-
„ jugés. Ma réſignation à mon
„ ſort eſt moins l'ouvrage de ma
„ raiſon que de la néceſſité, & le
„ bonheur, dont je jouis, ne m'a
„ point fait perdre l'idée des mal-
„ heurs qui m'y ont conduit. Mais
„ à quoi penſai-je, ajouta-t-il en
„ s'eſſuiant les yeux de ſa main?
„ Pourquoi vous parler de mes
„ anciennes ſouffrances, quand je
„ dois vous conſoler de celles aux-
„ quelles vous êtes maintenant ex-
„ poſés?" Il ſe plaça entre nous
deux, & tandis qu'il montoit les
dégrés, voiant la ſurpriſe avec la-
quelle nous l'examinions: „ Vous
„ êtes étonnés, pourſuivit-il, de
„ trouver en moi le défaut ordi-
„ naire des vieillards, & de me
„ voir ſi peu ſujet à leurs infirmités.
„ Quand

„ Quand vous nous connoîtrez plus
„ particuliérement, l'un & l'au-
„ tre vous paroîtra dans l'ordre. Il
„ y a deux ans, mes chers amis,
„ que j'ai commencé un second sié-
„ cle, & voici le vingtième lustre
„ depuis que j'ai quitté l'Angleter-
„ re. Que de raisons pour aimer à
„ m'entretenir avec vous, & à par-
„ ler d'un pays que j'ai perdu de
„ vûe depuis si long-tems"?

Parvenus au haut de la montagne, nous nous trouvâmes dans une vaste place de figure quarrée. Un grand édifice de bois étoit sa façade, & des deux côtés une file de maisons uniformes & d'architecture régulière formoit ses aîles. Un rang d'arbres hauts & touffus, comme nos plus beaux hêtres, ombrageoit ces maisons, & ornoit la place, au milieu de laquelle étoit une fontaine jaillissante avec son bassin octogone, sans autre ornement que le gazon qui cou-

vroit ſes bords. Cinq cens hommes ou environ, à peu près de même âge & de haute taille, étoient rangés en double haye ſur notre paſſage. Ils avoient un habillement ſemblable à celui des Vieillards, à l'exception de la longueur: la tunique de peau, qui en couvroit une autre de laine groſſiérement ouvrée, étoit plus courte. Leurs armes étoient l'arc à la main droite, un épieu, ou javelot à la gauche, le carquois ſur l'épaule, & une hâche pendue à la ceinture. Ils étoient armés plûtôt pour la chaſſe que pour la guerre, parce qu'ils n'avoient compté juſque-là n'avoir à faire qu'aux bêtes féroces. Derrière la haye de ces gens d'armes il y en avoit une autre beaucoup plus épaiſſe de femmes avec leurs enfans. Nous fûmes frappés de la variété des teints de l'un & de l'autre ſexe. Leurs traits étoient grands, & aſſez ré-

guliers; mais la couleur mettoit une ſi grande différence entre eux, que loin de les croire un même peuple, on avoit peine à ne pas les prendre pour des gens raſſemblés de différens climats.

Le Vieillard admiroit en ſilence notre étonnement, qui redoubla à la vûe de la régularité du grand édifice où il nous fit entrer. Nous traverſâmes la première cour, qui, aſſez ſemblable à un Cloître, eſt un quarré bordé de quatre faces de bâtiment à deux étages. Deux autres cours de même largeur ſe partagent, & ſont entourées, comme l'autre, de corridors ſur leſquels donnent les portes d'une file de chambres, diſpoſées comme des cellules de Chartreux. Notre conducteur, nous aiant fait entrer dans celle qui nous étoit deſtinée, nous y laiſſa conſidérer ſon ameublement, en attendant le dîner, pour lequel il alloit donner ſes ordres.

La ſingularité de l'ameublement mérite bien d'être decrit. La chambre étoit un quarré parfait, percé de deux fenêtres, qui, aulieu de vitrage, avoient un chaſſis à lozanges, où étoient appliquées des feuilles de corne auſſi transparentes que du verre. Aux deux côtés de la porte il y avoit deux grands lits à colomnes, tels que celui de la Reine *Eliſabeth*, à la richeſſe près. D'épais rideaux de laine, ouvrés comme les tuniques, étoient ſuſpendus par des anneaux de corne à des verges de bois. L'impériale avec le chevet étoit de peaux d'oiſeaux, ſechées avec leurs plumes; la tenture de la chambre étoit pareille. La variété des plumages, & la vivacité des couleurs faiſoient le coup d'œil le plus charmant. Les chaiſes étoient bourrées de plumes hâchées, & couvertes de peaux avec leur poil. Telle étoit auſſi la couverture du

lit, dont le deſſus avoit toute la commodité des lits d'Europe, ſans en excepter même les draps, qui étoient d'une toile moins blanche, mais plus douce que celle de lin, ou de chanvre. Nous admirions que dans une Iſle, iſolée du reſte du monde, l'nduſtrie eût ſuppléé ſi exactement au défaut du commerce.

CHAPITRE III.

Galanterie que fait le Vieillard à ſes hôtes. Portrait de ſes deux filles. Propos de table.

LE Vieillard revint après un quart d'heure d'abſence ou environ. Il étoit ſuivi de deux jeunes filles, qui portoient de quoi couvrir la table. „ Voici, nous „ dit-il, en nous les préſentant, „ les derniers de ſoixante-&-cinq „ de

„ de mes enfans vivans, & les fil-
„ les de l'homme du monde le
„ plus reſpectable, du phénix des
„ amis. Permettez-leur de vous
„ ſaluer. Pendant le ſéjour que
„ vous ferez dans l'Iſle de *la Rai-
„ ſon*, il leur eſt libre de ſou-
„ haiter de vous plaire comme de
„ vous aimer. Livrez-vous ſans
„ réſerve à la première impreſſion,
„ & n'en craignez pas les ſuites.
„ L'amour ne fait point de mar-
„ tyrs parmi nous; la candeur &
„ l'ingénuité font toute notre ga-
„ lanterie. Aimer & être aimé,
„ c'eſt tout ce que nos loix exi-
„ gent des amans pour les rendre
„ heureux. Si vous n'êtes pas ri-
„ vaux, nous nous en féliciterons;
„ ſi vous l'êtes, ce ne ſera pas un
„ malheur au-deſſus des remèdes".
Villiers prit feu au diſcours du
Vieillard. Il avoit été ſalué d'un
baiſer par l'aînée des filles de l'a-
mi, & ſon cœur n'y avoit pas été

inſenſible. Déjà il aimoit, avant que de ſavoir s'il pouvoit faire trophée de ſa ſenſibilité.

Flore, ainſi ſe nommoit cette aimable fille, n'avoit pas encore dix-huit ans. C'étoit une blonde qui auroit paſſé pour une beauté, même en Europe. Le trouble, où la mit la réponſe hardie de *Villiers* à ſon pere, fut d'un heureux préſage à cet amant d'une minute. Il ne douta point que la paſſion, qu'il déclaroit, ne fût païée d'un prompt retour. Pour moi, je l'avouerai à ma honte, aveuglé par les préjugés, je ne vis que du libertinage dans l'union que le Vieillard nous propoſoit. Quelque charmante que fût la cadette, je me tins en garde contre l'impreſſion de ſes attraits, & remis au tems que j'euſſe une connoiſſance plus exacte des loix de l'Iſle, pour ſavoir ſi je pouvois profiter de leur benefice ſans bleſſer ma con-

conſcience. Peut-être pouſſois-je le ſcrupule trop loin; mais il eſt bon que j'avertiſſe le Lecteur que je deſcends d'une famille Catholique, zélée, pieuſe à l'excès, & dont j'avois ſucé les principes avec le lait. Nos deux Belles ſe placerent à table avec nous. J'eus ſans ceſſe les yeux fixés ſur elles, & fus agréablement ſurpris, après ce que le Vieillard nous avoit donné lieu de penſer ſur leur compte, de ne rien obſerver, ni dans leur enjouement, ni dans leur tendre maintien, qui ne fût d'accord avec la modeſtie la plus auſtère. La cadette, appellée *Roſe*, étoit une brune de dix-ſept ans, dont les yeux, petillant d'eſprit & de malice, reveilloient l'amour juſqu'au fond du cœur. L'une & l'autre étoient vêtues d'une longue robe de laine brune qui ſerroit la taille, en ſe pliſſant ſous une ceinture de peau tygrée.

Elles étoient coëffées de leurs cheveux, & avoient une cravate noire, assez semblable aux *palatines*, qui relevoit merveilleusement la blancheur éclatante d'une gorge formée qu'elles laissoient entrevoir. On pourroit dire qu'elles étoient embellies de la simplicité de leur parure. Rien de si touchant que les graces naïves & la tendre ingénuité de ces deux filles.

Mon embarras fut extrême auprès de *Rose*. Un peu plus d'expérience du cœur humain m'eût fait connoître que le dessein, que j'avois conçu de résister à l'impression de ses charmes, étoit un présage de ma défaite. L'inquiétude, dont j'étois agité, étoit le dernier effort du préjugé. La confusion de mes idées, qui me réduisoit au silence, malgré l'envie que j'avois de parler, venoit du trouble que jette dans l'esprit une passion naissante. Je voulois plaire, & la crain-

crainte de ne pas réuſſir me fermoit la bouche. Le Vieillard pénétra ce qui ſe paſſoit dans mon intérieur; il affecta d'être curieux d'apprendre l'état de l'Europe. Je ne demandois pas mieux que de ſortir de ma perplexité, je ſaiſis avidement ſa première queſtion pour me jetter dans la politique. Les vingt luſtres, qu'il avoit paſſés loin de l'Angleterre, me donnoient beaucoup de matière à l'entretenir. Je pris l'exorde de mon diſcours au regne de *Charles I.* Je faillis même de pouſſer juſqu'à *Guillaume* le Conquerant, tant je craignois de finir trop tôt.

En bon Catholique je déplorai le ſort du Roi *Jacques* & celui de ſa poſtérité; mais en bon Anglois, je fis de *Guillaume III.* le héros de ma converſation. Je parlai de nos guerres depuis ſon avénement au Trône, de nos conquêtes, de notre crédit, de notre gloire. En-

fin, lui dis-je pour concluſion, nous avons des poſſeſſions dans toutes les mers, nous ſommes les maîtres de l'Océan, les arbitres de l'Europe, & bientôt les vainqueurs de la France & de l'Eſpagne, les Conquerans du Mexique & du Perou. Je fus un peu déconcerté d'entendre le Vieillard me demander froidement ſi nous devenions plus riches en devenant plus puiſſans? La nation, répondis-je en begayant, a environ quatre-vingt millions de livres ſterlin de dettes; mais quoiqu'il n'y en ait pas dix-huit en eſpèces dans les trois Royaumes, il lui en reſte plus de vingt bien liquides, puiſqu'elle en a plus de cent en papier. „ Et la nation, devenue ſi riche „ & ſi puiſſante, reprit le Vieil- „ lard, en eſt-elle devenue plus „ vertueuſe?" Je ne ſus que lui répondre. En effet qu'aurois-je pû lui alleguer ſans mentir, ou ſans médi-

dire? Il vit qu'il m'avoit trop preſſé. „ Paſſons outre, continua-t-il. „ Dites moi, je vous prie, quel eſt „ l'état actuel de la République „ de Hollande? ” Lui aiant répondu que ſon commerce ſe ſoutenoit toujours, quoiqu'avec plus de peine, dans ſon ancienne réputation, „ Dieu ſoit loué! s'é„ cria-t-il. Les Hollandois ſont le „ peuple de l'Europe qui mérite „ le mieux d'être heureux. Puis„ que dans l'état où eſt depuis „ long-tems cette partie du Mon„ de, les richeſſes ſont néceſſaires „ au bonheur, je ſouhaite que les „ leurs augmentent de plus en „ plus. C'eſt la recompenſe de l'hu„ manité, c'eſt celle de la tolé„ rance religieuſe, qui les diſtin„ guent ſi avantageuſement des „ autres nations. Peut-être qu'aux „ yeux de ces prétendus ſages, „ que vous nommez *Philoſophes*, „ mon ſouhait n'eſt pas celui d'un

„ a-

„ ami. Comme la cupidité & la
„ convoitise sont les compagnes
„ de l'opulence, ils croiroient plus
„ faire pour un peuple, auquel ils
„ porteroient affection, s'ils lui
„ souhaitoient un esprit de résignation à une honnête médiocrité. Pour moi, qui n'ai de
„ science que celle de mes réflexions, je pense que les préjugés
„ d'Europe ne comportent point
„ cette modération qui constitue
„ ici notre félicité. Vous ne sauriez jouir du même bonheur
„ parmi vous. Il vous faut, pour
„ être heureux, voler de desirs en
„ desirs. Vos cœurs y sont accoutumés depuis l'enfance, & l'esperance étant ce qui vous soutient dans l'agitation où vous
„ passez votre vie, vous vous dégouteriez bientôt de la vie même si de nouveaux desirs ne succédoient pas à ceux qui sont déjà satisfaits."

Cet-

Cette réflexion en amena d'autres. Le Vieillard, qui étoit homme à en faire, en fit de ſolides ſur notre voyage & ſur les motifs que nous avions eus de l'entreprendre. Il mit en paralelle, avec beaucoup de préciſion, nos beſoins & nos fatigues. Il blâma les Légiſlateurs, qui n'avoient pas limité le ſuperflu; il cenſura leurs vûes d'ordre, dans leſquelles le plus grand nombre des membres de la ſociété eſt condamné à prodiguer ſes ſueurs & ſon ſang pour une poignée de fainéans, dont un fol orgueil, ou une ſotte piété fait tout le mérite.
„ Malheureux Européens! s'écria-t-il avec enthouſiaſme,
„ dont l'unique bonheur eſt de ne
„ jamais être heureux! ſi nous
„ vous ſommes jamais connus,
„ nous deviendrons l'objet de vos
„ mépris, nous ſerons à vos yeux
„ une poignée d'hommes ſauva-
„ ges, à peine dignes d'entrer

„ dans

„ dans quelque classe du genre „ humain. Cependant nous vous „ plaignons, & nous souhaitons „ de ne jamais vous ressembler. „ Nous jouissons de cette félicité „ qui n'est pas faite pour vous. „ Sans Rois & sans ennemis, sans „ Prêtres & sans Tyrans, nous „ n'avons que Dieu pour maître. „ Nos passions guident notre rai- „ son, qui les régle; notre vie est „ exempte de chagrins & d'in- „ quiétude. Rarement sa fin pré- „ vient le terme que la nature „ marqua pour tous les hommes, „ & lorsque la mort menace d'en „ couper le fil, nous envisageons „ ce moment inévitable avec l'as- „ sûrance de ces mortels qui ne „ sont sur la terre que pour „ obéir aux ordres du Créateur. „ Son immense bonté, que nous „ adorons sans la concevoir, nous „ fait embrasser avec confiance un „ avenir inconnu. Nous mourons

„ a-

„ avec tranquillité comme nous „ avons vécu dans le repos. La „ diſſolution de nos corps nous „ touche auſſi peu que leur forma- „ tion, parce que nous ſommes „ perſuadés que le paſſage de la vie „ à la mort ne nous intéreſſe pas „ plus que celui du néant à la vie".

J'étois trop neuf ſur des dogmes auſſi hardis pour entreprendre de les cenſurer. Après quelques foibles raiſons, telles qu'auroit pû avancer quelqu'un de nos Miſſionnaires avant que de s'échauffer la bile, je cédai au Vieillard ſur ſes prétentions à la félicité. Le repas, devenu plus gai ſur la fin, finit par de tendres converſations avec nos deux Belles. La nature eſt un pédagogue incomparable. *Roſe* & *Flore* n'avoient eu d'autre maître qu'elle. Ces filles parloient ſentiment avec une netteté & une onction que nos Dames cherchent en vain dans le

le secours de l'art. A l'assaisonnement près de nos mêts, que les Traiteurs auroient appellés *sauvages*, notre dîner pouvoit passer pour un festin. Il nous manquoit du pain & du vin; mais un cydre de pommes amères, rendu par la fermentation aussi agréable que le meilleur de *Cantorbery*, & des galettes de ris cuites sous la cendre, ne nous faisoient point regretter les fruits de Cérès & de Bacchus. Nous vîmes sur notre table du gibier excellent, de la volaille de basse-cour, & des piéces de buffalot, égales au plus succulent *rost-beef*. Nous eûmes de plusieurs sortes de fruits, aussi agréables au goût qu'à la vûe. Le repas fini, quand même la lassitude ne nous auroit pas fait souhaiter de dormir, nous eussions été fort disposés à trouver le lit bon. Le Vieillard & ses deux filles nous inviterent au repos, & prirent tous les trois congé de nous.

Nous

Nous vîmes partir à regret nos deux amantes: leur abſence nous livra tout entiers à nos réflexions ſur ce que nous venions de voir & d'entendre; nous étions encore incertains de notre bonheur. A peine me fus-je jetté ſur mon lit, que je me trouvai dans l'état d'un homme qui ſe rappelle avec peine un ſonge qui ne lui a donné qu'un plaiſir imparfait. Mon imagination errante ne pouvoit ſe fixer ſur rien, & je n'ôſois me ſouvenir des eſperances que le bon Vieillard nous avoit laiſſé concevoir, de peur d'en reconnoître l'illuſion.

Villiers, plus amoureux encore que je ne l'étois, eût bientôt tranché ſur les doutes que je lui propoſois de diſcuter avec moi. Que me voulez-vous, me dit-il, avec vos ſcrupules touchant la Religion de nos hôtes! Faut-il qu'une belle fille ſoit Chrétienne pour être belle à vos yeux? Pour moi, je n'y fais

point tant de raffinement. De même que dans un Diocèſe de France, où il eſt permis de manger des œufs dans le Carême, le François le plus pieux mangera volontiers une bonne aumelette s'il a appétit; de même j'aimerai *Flore* en toute ſûreté de conſcience, ſi les ordonnances m'y autoriſent dans l'Iſle *de l'Union.* Pour un Marin, vous êtes bien dévot Catholique. Les Aumôniers de Vaiſſeau ont peut-être donné l'abſolution à mille Matelots que de hideuſes Negreſſes avoient fait ſouvenir qu'ils étoient hommes; & vous, vous appréhenderiez de la manquer pour n'avoir pas été un Ange, ou un bloc de marbre auprès des plus belles filles du monde? Ma foi, je ne vois plus, je n'entends plus que les loix qui me permettent d'être ce que Dieu m'a fait. Que le bon homme nous les explique ſi vous voulez, & nous lui prouverons, ſi el-

elles nous paroiſſent juſtes, que les Européens ſavent auſſi bien être heureux que les Inſulaires. Déjà nous ſavons pour ſûr que nous ne ſommes point tombés parmi des Idolâtres. C'eſt un obſtacle de moins; quoiqu'après tout, *Flore* n'en ſeroit pas moins *Flore* quand même on lui auroit recommandé de ſe mettre à genoux vis-à-vis d'une piéce de bois inconnue à Rome. Cependant j'avoue que c'eſt un mérite de plus pour une belle fille de n'être pas d'une ignorance craſſe & d'une ſuperſtition abſurde. Le bon pere eſt pénétré des grands principes de la Religion. Je n'apperçois d'autre différence entre lui & le vrai Chrétien que ſa grande réſignation aux décrets de la Providence, que ſa confiance ſans bornes en la ſouveraine bonté de Dieu, que ſon éloignement enfin pour tout ce qui ne lui paroît pas conforme à la rai-

ſon. Ses maximes ſur l'amour vous paroiſſent étranges : attendez, pour en juger, qu'il les ait développées. Quant à moi, j'ai un fort preſſentiment qu'elles ſeront conformes à notre raiſon, & peut-être à la bonne & ſaine Morale. Le conſcientieux *Villiers* n'en dit pas davantage. Il s'endormit, & je ne tardai pas à l'imiter.

CHAPITRE IV.

De la Religion des Inſulaires. Ils n'ont point d'Egliſes, & ſont Chrétiens. Quelle eſt leur Foi.

LE Vieillard, jugeant avec raiſon que nous étions gens à dormir juſqu'au lendemain, ne nous avoit point priés à ſouper. Il faiſoit déjà grand jour quand nous ſortîmes du lit, & un quart d'heure après, ſurvint notre Hôte pendant

dant que je disois ma prière, agenouillé sur une chaise. La circonstance me parut favorable pour m'instruire de la Religion dominante dans l'isle. Nous benissons Dieu, lui dis-je, nous lui rendons des actions de graces de ce qu'il nous a conduits à un port lorsque nous n'attendions plus que le naufrage. Quand il vous plaira de nous mener au Temple, nous nous y acquiterons de ce devoir. „ Je vous „ ai prévenus dès hier, répon„ dit-il. Les familles s'assemble„ ront pour remercier la divine „ Providence de l'occasion qu'el„ le nous a donnée d'être utiles „ à nos freres. Nous vous admet„ trons, si vous voulez, à la priè„ re du matin, qui va bientôt se „ faire dans la grande famille; „ mais puisque nous voilà trois, „ ne différons pas cet acte de pié„ té." Non, repris-je, il nous convient d'aller au Temple. Sans

doute qu'on ne dit pas la Messe, qu'on ne prêche pas dans l'Isle, puisque vous n'avez ni Prêtres, ni Ministres; mais du moins je suppose qu'il y aura des Temples. Le Vieillard accompagna sa réponse d'un soûris railleur. „ Oui, „ dit-il, nous avons des Temples „ autant que de maisons. Je con„ nois votre culte, je ne suis point „ surpris de la préference que „ vous donnez à un bâtiment sur „ un autre pour y faire votre priè„ re. Mais après que je vous ai „ dit que les idées de vos Ecclé„ siastiques ne sont point reçues „ dans l'Isle, comment pouvez„ vous trouver étrange qu'étant „ maîtres de servir Dieu en esprit „ & en vérité, nous nous en te„ nions à ce culte, qui ne deman„ de ni Temples, ni Eglises? Le „ Sauveur n'a-t-il pas enseigné que „ la Loi de grace abolissant les sa„ crifices de la Loi Judaïque, il

„ n'y

" n'y auroit plus deſormais de lieu
" privilégié pour rendre homma-
" ge à la Divinité? N'a-t-il pas
" dit qu'il honoreroit de ſa préſen-
" ce le lieu où deux ou trois ſe-
" roient aſſemblés en ſon nom?
" Fut-ce dans un Temple qu'il ap-
" prit à ſes Diſciples l'Oraiſon
" Dominicale? Fut-ce dans un
" Temple qu'il inſtitua le ſymbo-
" le de la Cène? Fut-ce, dis-je,
" dans un Temple qu'il mena ſes
" Apôtres prier, & qu'il fut prier
" lui-même la nuit de ſa Paſſion?
" Les Apôtres & les premiers
" Chrétiens eurent-ils des Tem-
" ples? Si nous en avions, il fau-
" droit auſſi que nous euſſions des
" Prêtres, qui oublieroient bientôt
" qu'ils auroient été tirés du mi-
" lieu de nous: parce qu'ils ſe ver-
" roient écoutés, ils voudroient
" être obéis. Les Lecteurs du Di-
" manche prétendroient être les
" maîtres de tous les jours, & cet-

„ te Iſle, l'azyle de la liberté &
„ de la concorde, ſeroit, avant
„ un demi-ſiécle, peuplée d'eſcla-
„ ves & de tyrans. Le Chriſt
„ eſt venu ſur la terre apporter
„ des biens ſpirituels & temporels.
„ Sa divine doctrine, bien enten-
„ due, n'auroit fait que des heu-
„ reux; interprétée, commentée
„ par des hommes pleins de pré-
„ jugés ſur le culte qu'elle aboliſ-
„ ſoit, ſuperſtitieux, ou dévorés
„ par l'ambition, elle fait acheter
„ par la ſervitude en cette vie le
„ bonheur qu'elle promet dans
„ l'autre......." Vous êtes donc Chrétiens, interrompis-je avec distraction, & vous n'avez point de Temples? Mais vous êtes pourtant de quelque Egliſe, ou Communion? Etes-vous de la Proteſtante, ou de la Réformée, Quakers, ou Sociniens? Je vous prie, éclairciſſez mes doutes. Je ſuis de l'Egliſe Romaine, mon Cama-

ra-

rade eſt de l'Egliſe Réformée; mais nous n'avons Miſſion, ni de Rome, ni de Geneve. Ma curioſité ne doit point vous être ſuſpecte. Fuſſiez-vous plus héretiques que *Luther* & *Calvin*, plus fanatiques que *Jean Fox*, je verrai toujours nos bienfaiteurs dans vos Inſulaires. „ Fort bien, reprit-il en ſoûriant, ſi j'avois négligé de prendre nos ſûretés contre les inſpirations du génie convertiſſeur, „ vous diſſiperiez mes craintes à „ cet égard. Il ſeroit à ſouhaiter „ que tous les Chrétiens penſaſſent comme vous; ils le feroient, „ pour peu qu'ils raiſonnaſſent „ conſéquemment. Leurs différends ſont ſur des points de foi, „ & la foi eſt un don de Dieu. Que „ mérite autre choſe l'infortuné, „ qui ne l'a point cette foi, ſinon „ d'être plaint? On le hait, on le „ perſécute, on eſt perſuadé, fauſſement il eſt vrai; mais enfin

„ on tient que s'il meurt avant
„ que d'avoir renoncé à ſa Reli-
„ gion, il ſouffrira des ſupplices
„ éternels, inévitables en l'autre
„ vie; & on le punit de mort, parce
„ qu'il ne veut pas changer de ſyſ-
„ tême. Fut-il jamais de barba-
„ rie plus atroce? Gemiſſons d'un
„ pareil aveuglement, & félici-
„ tons-nous d'être plus éclairés.
„ Vous n'avez commiſſion d'au-
„ cun Sectaire; & nous, nous ne
„ ſommes attachés à aucune Secte.
„ Nous ne ſommes ni *Petriſtes*,
„ ni *Pauliſtes*, ni *Calviniſtes*, ni
„ *Luthériens*: nous faiſons ſim-
„ plement profeſſion d'être Chré-
„ tiens, Diſciples de Chriſt, ſans
„ autre Docteur, ſans autre Maî-
„ tre que Chriſt. Le Nouveau
„ Teſtament, qui contient ſa doc-
„ trine, eſt notre unique règle.
„ Tout ce qui y eſt ordonné, nous
„ l'eſtimons être de devoir; tout
„ ce qu'il ne preſcrit pas, nous
„ le

„ le croions licite: voilà tout no-
„ tre Code. Quelques réglemens
„ de police ont pourvû au détail
„ des mœurs; & ce ſupplément,
„ auſſi clair, auſſi précis que le
„ texte, nous ſuffit avec lui pour
„ apprécier à nos actions leur juſte
„ valeur."

Je me ſouvins que notre Chapelain n'avoit répondu à un Hollandois Anabaptiſte, qui lui parloit ſur ce ton à *Batavia*, qu'en le regardant en pitié; & malgré le reſpect que je devois à l'âge du Vieillard, je ne lui aurois fait d'autre réponſe, ne fut que voiant *Villiers*, qui lui applaudiſſoit, je n'euſſe craint d'avoir à me reprocher la perverſion de mon ami en lui donnant lieu de croire que je n'avois pas dequoi me défendre en règle. Vous ſeriez aſſûrément, repris-je, un peuple Chrétien fort heureux, ſi le texte des Livres ſaints s'offroit toujours à vos yeux ſous ſon vé-

véritable ſens: chacun de vous, ſa Bible à la main, ſeroit un Caſuiſte infaillible, & l'unité d'opinion rendroit éternelle la concorde qui regne dans l'Iſle; mais ce que tant de Sts. Peres ont manqué, ce que tant de Conciles n'ont ſaiſi qu'à l'aide de l'inſpiration, prétendez-vous qu'il n'échappera pas à vos Inſulaires?... „ Arrêtez, interrom-
„ pit-il: ce que vous dites-là de-
„ mande une grande explication.
„ Si en faiſant de la Ste. Ecriture
„ notre unique oracle, nous la
„ faiſions toute entière, ainſi que
„ font les Chrétiens en Europe,
„ l'objet de notre étude & de no-
„ tre examen, il nous faudroit né-
„ ceſſairement recourir à l'auto-
„ rité pour étouffer la diſcorde
„ qui naîtroit de la diverſité d'o-
„ pinions. Les Réformés, qui
„ s'efforçoient de rendre au Chris-
„ tianiſme ſa première ſimplicité
„ en rejettant les traditions hu-
„ mai-

„ maines & les Conciles qui les ont
„ appuiées, ont été obligés, dès que
„ leur culte a été affermi, d'exiger
„ de la déference pour une de leurs
„ aſſemblées, fort inférieure à plu-
„ ſieurs des Conciles dont ils mé-
„ connoiſſent l'autorité. Le Sy-
„ node de Dordrecht les doit fort
„ embarraſſer ſur les raiſons de
„ leur peu de foi aux Conciles de
„ Chalcedoine, de Conſtantino-
„ ple, & d'autres. Leurs Doc-
„ teurs, ou Miniſtres, qui projet-
„ terent la Réformation, man-
„ querent le double point de vûe
„ ſous lequel les Livres ſaints doi-
„ vent être enviſagés, & cette er-
„ reur a mis leur Secte de niveau
„ avec celles qu'ils prétendoient
„ réformer. On peut démontrer
„ qu'il n'eſt pas de la dignité de
„ Dieu d'avoir envoié le Chriſt
„ ſon Fils ſur la terre pour donner
„ aux hommes une nouvelle Loi
„ qui eût beſoin de commentaires
„ per-

„ perpétuels, & il eſt auſſi aiſé de
„ prouver que la Loi du Sauveur
„ a des obſcurités impénétrables.
„ Quiconque croit les Livres
„ ſaints, ouverts ſans réſerve à
„ ſes conjectures, aura beau poſer
„ des principes, & avancer avec
„ juſteſſe de conſéquence en con-
„ ſéquence, de concert avec celui
„ qui ſera entré avec les mêmes
„ opinions dans la même route
„ que lui. Semblables à deux hom-
„ mes, partis du même point pour
„ parcourir chacun une des lignes
„ latérales d'un angle, ils s'écar-
„ teront l'un de l'autre à meſure
„ qu'ils avanceront, & à la fin de
„ leur courſe ils auront à faire,
„ pour ſe rejoindre, le même che-
„ min qu'ils auront fait pour s'é-
„ loigner. Il faudra qu'ils revien-
„ nent au point d'où ils ſont par-
„ tis. Si chacun des deux raiſon-
„ neurs s'obſtine à ſe croire parve-
„ nu au vrai, ils auront beſoin
„ d'un

„ d'un arbitre. Mais à quel titre „ cet arbitre exigera-t-il de la ſou- „ miſſion à ſon jugement? La pro- „ meſſe, que les diſputans font de „ leur déference, vient de la con- „ fiance de chacun en la bonté de „ ſon opinion; & le perdant s'es- „ timera toujours mal condamné, „ à moins du dogme abſurde de „ l'infaillibilité du juge. Le repos „ de la ſociété exige que les diſpu- „ tes religieuſes ſoient traitées „ comme des points de diſcipline. „ L'autorité civile doit appuier le „ parti le plus nombreux, & écra- „ ſer le plus foible s'il eſt opiniâ- „ tre. Ce que je vous dis-là, mes „ amis, eſt de pratique conſtante.

„ Mais le dogme de l'infailli- „ bilité des arbitres, qui fait chan- „ ger de nature à la violence qu'il „ autoriſe, peut-il ſe ſoutenir? L'E- „ criture & la raiſon ne le proſcri- „ vent-elles pas? Les portes de „ l'Enfer ne prévaudront jamais

„ con-

„ contre l'Eglise de Christ. On „ ne peut révoquer en doute cette „ assûrance, donnée par le „ Christ lui-même; mais suppose-t-elle que la véritable Eglise „ ne se préservera d'erreur que par „ l'infaillibilité de ses Chefs? Non, „ sans doute. C'est la force de la „ vérité elle-même qui soutiendra „ l'Eglise Chrétienne. Cette vérité immuable fait le caractère „ de la Loi de Christ; & de même que l'évidence dans les choses, soumises à nos sens, opére „ la conviction en dépit des sophismes: de même la vérité, „ que la doctrine Chrétienne respire, la fera éternellement triompher de l'erreur qu'on voudroit lui substituer. L'obscurité „ du texte en plusieurs endroits „ cesse d'être le germe de la discorde, dès qu'on distingue dans „ la sainte Ecriture *la règle de foi* „ *& la règle des mœurs*. Tout ce „ qui

„ qui a rapport à la règle des „ mœurs, eſt de la plus grande „ clarté. Aimez Dieu ſur toutes „ choſes & votre prochain com- „ me vous-même: Ne haïſſez point „ vos ennemis, tâchez de les ai- „ mer, faites-leur du bien: Ren- „ dez à Céſar ce qui eſt à Céſar, „ & à Dieu ce qui eſt à Dieu. Voi- „ là le ſommaire de la règle des „ mœurs, donné par le Sauveur. „ Ce ſont des dogmes pratiques, „ qui ſont préſentés à tous les „ Chrétiens, & qui par cette rai- „ ſon ont dû être mis à portée de „ tous. Eſt-il quelque animal rai- „ ſonnable qui héſite ſur le ſens de „ ces dogmes?

„ Il n'en a pas dû être de mê- „ me de la règle de foi. Ce ſont „ des dogmes ſpéculatifs, propo- „ ſés à croire. Pour croire, il „ n'eſt pas beſoin d'examiner, de „ concevoir le comment, le pour- „ quoi; il ne faut qu'avoir con-

„ fiance en celui qui demande no„ tre assentiment. Une fois per„ suadés que c'est un Dieu qui „ nous affirme la vérité des Mys„ tères, nous adorons dans un „ respectueux silence la supériori„ té de son intelligence sur la nô„ tre, & regardant comme un at„ tentat sur la Divinité le desir au„ dacieux de concevoir ce qu'elle „ a mis hors de notre portée, „ nous lui rendons l'hommage „ qui lui est dû, en ne doutant „ pas de la vérité de ce dont elle „ se donne à nous pour garand. „ C'est ainsi que rangeant chaque „ article dans sa classe, nous nous „ sommes assûrés l'unité de foi, „ sans laquelle il n'est point de „ paix religieuse. C'est ainsi que „ sans autre secours que de notre „ raison, nous rejettons pour no„ tre bonheur les opinions des In„ terprêtes glossateurs, les déci„ sions entortillées des Conciles,

„ &

„ & les arrêts ſophiſtiques des Pa-
„ pes.

„ La ſaine raiſon auroit dicté ce
„ même procédé à toutes les Sec-
„ tes Chrétiennes, ſi l'ambition
„ des Chefs n'avoit pas proſcrit
„ une méthode qui ſappoit la con-
„ ſidération à laquelle ils aſpi-
„ roient. Qu'a donc fait le St.
„ Eſprit, ſe ſeroit dit tout Chré-
„ tien, dégagé des préjugés du
„ parti; qu'a fait le St. Eſprit, en
„ inſpirant ceux qui ont recueilli
„ la Loi du Sauveur, ſi pour en
„ comprendre le ſens, il lui faut
„ perpétuellement inſpirer une
„ multitude d'hommes dont la
„ miſſion eſt équivoque, aux yeux
„ mêmes des plus crédules? L'Ou-
„ vrage des quatre Evangéliſtes &
„ les Epîtres de St. Paul ne ſont
„ donc qu'un canevas groſſier, ſur
„ lequel le même Eſprit Saint, qui
„ les dicta, ſe ſera réſervé de tra-
„ cer de ſiécle en ſiécle de nouvel-

„ les figures? La Loi du Sauveur „ n'aura donc sa perfection qu'à „ la fin du monde? Que devient „ alors la Mission de Christ? Le „ Sauveur a accompli l'ouvrage de „ la Rédemption; voilà un article „ de foi. Mais sa prédication ne „ sera plus qu'une ébauche, si „ ceux, qu'il a choisis pour en ren„ dre témoignage, qu'il a com„ mis pour la faire passer aux na„ tions, ont laissé leurs Caïers im„ parfaits. Il faut donc que nous „ voiyons dans ces Caïers, & de „ la manière dont nous devons le „ voir, tout ce qu'il est venu nous „ enseigner.

„ Vous disputez en Europe sur „ la Cène, sur l'accord de la Gra„ ce avec le libre Arbitre, sur l'u„ nion des deux Natures en Christ, „ &c. Qu'ont produit les Ecrits „ immenses de vos Docteurs sur „ ces points? Après avoir long„ tems raisonné, ils en revien-

„ nent

„ nent à la néceſſité de croire: ne
„ valoit-il pas mieux croire d'a-
„ bord? Leurs raiſonnemens n'ont
„ fait que raſſembler des difficul-
„ tés dont ils reconnoiſſent la ſo-
„ lution impoſſible. La lecture de
„ leurs Ecrits affoiblit la foi chez
„ les foibles, la rend plus pénible
„ aux eſprits religieux, & en é-
„ loigne de plus en plus les génies
„ auſſi téméraires qu'eux. La foi
„ Chrétienne eſt *la croiance des*
„ *choſes incroiables.* Un Dieu tri-
„ ple, & un; un Dieu qui naît d'u-
„ ne Vierge; qui vit trente ans
„ dans l'obſcurité de la boutique
„ d'un Charpentier; qui enſeigne
„ pendant trois ans dans un petit
„ coin de terre dont il a déja proſ-
„ crit la plûpart des habitans; qui
„ meurt enfin ſur une Croix au
„ milieu de deux voleurs; qui reſ-
„ ſuſcite, & ſe cache après ſa ré-
„ ſurrection avec autant de ſoin
„ que s'il avoit appréhendé que le

„ peuple ne pût douter de ſon re-
„ tour à la vie ; qui monte au Ciel
„ avec le corps humain qu'il avoit
„ revêtu ; ce ſont-là des abîmes
„ où la raiſon ſe perd, ſi, pour
„ donner ſon aſſentiment, elle
„ veut du vraiſemblable qu'elle
„ connoit. Mais ces prodiges myſ-
„ térieux ne lui ſont point don-
„ nés à examiner. Ainſi qu'un
„ Deſpote, plein de ſageſſe & de
„ capacité, exige de ſes ſujets
„ qu'ils ſoient perſuadés que le jeu
„ des intrigues, qu'il leur cache,
„ le conduira au but qu'il ne leur
„ laiſſe pas plus appercevoir : ainſi
„ Dieu demande de nous que nous
„ aiyons aſſez de confiance en ſa
„ ſuprême vérité pour ne pas nous
„ faire de notre ignorance une
„ raiſon de rejetter ce qu'il nous
„ aſſûre être vrai. Il nous dit que
„ l'homme eſt un agent libre ; il
„ nous dit que ſa grace anime
„ l'homme : nous devons croire

„ l'un & l'autre. Eſt-ce à nous, „ inſectes rampans ſur la ſurface „ de la terre, de prétendre aſſi- „ gner ſa part à l'Etre ſuprême „ dans nos actions, peſer ſon in- „ fluence & la nôtre, & en fixer „ l'équilibre? Chriſt, faiſant la „ Cène avec ſes Apôtres, prit du „ pain, qu'il leur partagea, en di- „ ſant: *Mangez. Ceci eſt mon Corps.* „ Il verſa du vin dans une coupe, „ qu'il leur préſenta, en leur di- „ ſant: *Bûvez-en tous. Ceci eſt mon* „ *ſang. Faites ceci en mémoire de* „ *moi toutes les fois que vous le fe-* „ *rez.* Où eſt dans ces paroles, „ priſes ſelon notre méthode, le „ ſujet des guerres horribles qui „ ont déſolé l'Europe? Mangeons „ du pain, bûvons du vin, com- „ me firent les Apôtres. Jeſus ne „ leur dit pas d'étudier, de dévi- „ ner comment cela étoit ſon „ Corps & ſon Sang. Il leur or- „ donna ſeulement de faire en mé-

„ moire de lui ce qu'ils venoient
„ de lui voir faire. Les Apôtres
„ nous ont appris ce qu'ils avoient
„ vû faire à leur Maître. Notre
„ devoir eſt donc uniquement de
„ ne le point faire, ſans le faire
„ en mémoire de lui. Il nous com-
„ mande de l'imiter, & en l'imi-
„ tant, de nous ſouvenir de lui.
„ Le précepte eſt clair & précis;
„ l'obéiſſance eſt-elle ſi pénible? "

Le Vieillard attendit avec une modeſte aſſûrance la replique que je lui ferois; mais j'étois peu en état de lui répondre. Que je regrettai de n'avoir pas pouſſé mes études jusqu'à la Théologie! *Villiers* triomphoit de mon embarras, il voioit dans ma défaite le prélude de la ſienne ſur des points qui lui étoient infiniment plus à cœur. En voilà bien aſſez pour aujourd'hui, dit-il. Demain le Chevalier reviendra à la charge avec de la munition. Déjeûnons, afin qu'il conſte

que

que nos diſputes ſeront ſans aigreur, & qu'elles n'aboutiront point au ſchiſme, comme toutes les diſputes de Religion. Après le déjeûné, je veux que vous me battiez à mon tour. Jamais triomphe ne me fera plus de plaiſir que ma prochaine défaite, dont je ne doute pas; car ce ſont plûtôt les ſcrupules du Chevalier que les miens que je veux vous donner à diſſiper. Vous nous diſiez hier que l'amour ne faiſoit que des heureux dans l'Iſle, & en nous invitant à nous livrer ſans réſerve à ſa première impreſſion, vous ajoutâtes que ſi nous étions rivaux, ce ſeroit un malheur qui trouveroit ſon remède. J'ai plus penſé aux délicieuſes eſperances que cette charmante doctrine autoriſeroit, qu'aux queſtions de Théologie que vous venez de diſcuter. Si je la conçois bien, elle ne ſuppoſe rien moins que cette union indiſſoluble qu'on

appelle *Mariage*. Mais vous parlez du Nouveau Teſtament & des Epîtres de St. Paul; cela m'embarraſſe. Juſqu'à préſent j'ai ignoré que l'Evangile & les Epîtres de St. Paul continſſent qu'Aimer & être aimé fût tout ce que la Loi exige des amans pour les rendre heureux.... Tout ſurpris que *Villiers* eût ôſé demander éclairciſſement ſur un article auſſi délicat, je prêtai une oreille attentive à l'explication du Vieillard; & comme elle ne me parut pas auſſi préciſe que je la ſouhaitois, je voulus charger la difficulté. Je ſuis des vôtres, lui-dis-je, & j'abjure la doctrine de mon Egliſe, ſi vous venez à bout de me prouver que la copulation eſt un acte naturel auquel l'Ecriture nous admet lorſque nous en avons le deſir. Je ne veux point biaiſer; ce que vous nous avez dit de l'amour aboutit là. Bon Dieu! que deviendroit le Sacre-

crement de Mariage? Le Vieillard ne fit que rire de ma pieuſe exclamation. „ Déjeûnons, dit-il: ſi „ vous tenez parole, Rome va „ bientôt perdre un de ſes en- „ fans ”.

CHAPITRE V.

Courte Deſcription de l'Iſle. Entretien ſur le Mariage. Quel il eſt dans l'Iſle de l'Union.

ROſe & *Flore* ſervirent le déjeûné, & ſe retirerent. Le Vieillard nous aiant prévenus qu'il ne vouloit point qu'elles aſſiſtaſſent à la diſpute, nous ne fîmes point d'inſtances pour les retenir. Il ſembloit que notre inclination pour ces deux filles attendît, pour prendre tous les ſymptômes de l'amour, que la Religion nous permît de nous livrer aux plaiſirs qu'il don-

donne. C'étoit ſans doute un effet du climat, qui rendoit nos ſens ſi dociles à la raiſon. Après le déjeûné, le Vieillard nous propoſa de faire un tour de promenade, à quoi nous conſentîmes volontiers pour l'obliger. Nous n'étions guères curieux de parcourir une ville, dont les maiſons uniformes étoient des cabanes, fort propres à la vérité mais toujours des cabanes de bois & d'argile, colorées de rouge. Du milieu de la grande place on découvroit toute la ville, qui n'a que ſix rues, dont trois s'étendent depuis la place en patte d'oye au Sud, & trois autres au Nord, de la longueur de quarante toiſes. Chaque maiſon eſt comme les cenſes de Flandre, moitié ville, moitié campagne, n'aiant que des greniers au-deſſus du rez de chauſſée. Sur le devant eſt le logement de la famille: les beſtiaux occupent les aîles; & ſur le derrière ſont

ſont des remiſes, où ſe mettent les harnois avec les inſtrumens de la chaſſe, de la pêche & du labourage. La ville n'a point de murailles. Un terrain de plus de deux lieuës de circonférence étoit deſtiné pour de nouvelles maiſons, à meſure que les familles ſe multiplieroient. Il y en avoit déjà quatre cens ſoixante-&-ſix de bâties, & on étoit occupé à en conſtruire une centaine pour de jeunes gens dont l'union ſe devoit célebrer au commencement de Mai. Les magazins publics joignoient le grand bâtiment où nous avions notre logis marqué, & derrière lequel ſe trouvoit un grand verger, qui occupoit l'eſpace parallèle à celui des rues. Tout étoit prairie juſqu'à l'enceinte déſignée pour la ville, lorſqu'elle auroit reçu tout l'accroiſſement auquel on la bornoit. Un large foſſé, revêtu de fortes paliſſades, en fermoit l'entrée aux

bê-

bêtes ſauvages, & ces vaſtes prez étoient pleins de beſtiaux de pluſieurs eſpèces, différens en quelque choſe de ceux de l'Europe, mais aſſez ſemblables pour l'eſſentiel. Les bœufs étoient des buffles beaucoup plus petits que ceux d'Italie; les vaches ne différent des nôtres que pour le poil & la grandeur. Elles ſont d'un blanc de lait, & guères plus hautes que de grandes chèvres. En revanche les animaux, que nous appellerions *moutons*, ſont plus grands que les nôtres. Ils n'ont ni cornes, ni les pieds fourchus, & leur toiſon brune n'eſt point friſée. Nous vîmes une eſpèce de cheval qui a le col fort long, avec une queuë ſans crins, pareille à celle d'un cerf. Il a les jambes de devant plus longues que celles de derrière, & quand il marche, il ſemble n'appuier que ſur les hanches. Il eſt moins agile que celui de l'Europe.
Les

Les chèvres, qui ſont toutes blanches, reſſemblent aux nôtres. Les terres labourées, & enſemencées ſont au-delà de l'enceinte. Il y a de diſtance en diſtance des lieux marqués pour des habitations, qui ſeront des villages à meſure que L'Iſle ſe peuplera. Comme elle a vingt-deux lieuës de long ſur dix-ſept de large, & que les montagnes de ſon centre ne ſont point eſcarpées, il y a apparence qu'elle contiendra un peuple nombreux avant que le terrain manque à ſes habitans. Un large foſſé tenoit lieu de mur au grand verger. Il recevoit, partagé en deux branches, une petite rivière qui vient de L'Eſt. Ces deux branches alloient, l'une au Sud & l'autre au Nord, former dans la grande rue de chaque partie de la ville un canal d'eau vive, qui vient ſe décharger dans le baſſin de la grande fontaine, d'où il s'écoule dans le port.

Nous rangeâmes le fossé au Nord-Est jusqu'aux bords de la rivière. Déja le soleil avoit seché la rosée. Deux rangs de saules, rompant les raïons, ne laissoient sentir sous leur ombrage qu'autant de chaleur qu'il en falloit pour corriger l'humidité du lieu. Nous nous y assîmes, & aussi-tôt le Vieillard réveilla la dispute, en s'adressant à moi. „ C'est à vous que j'en veux „ principalement, me dit-il, par-„ ce que je vous vois entiché de „ préjugés plus forts & plus nom-„ breux. Si je viens à bout de „ vous convertir, votre Camara-„ de sera bientôt rendu. Vous me „ parlez du Mariage comme d'un „ *Sacrement*. Nous aurons peine „ à nous accorder, jusqu'à ce que „ nous soiyons convenus des ter-„ mes. Qu'entendez-vous par un „ *Sacrement*? que signifie ce mot, „ inconnu aux Hébreux & aux „ Grecs, & dont la Langue d'au-

„ cun

„ cun peuple du monde n'a le ſy-
„ nonime ?" Un Sacrement, répondis-je, eſt le ſigne ſenſible d'une choſe inviſible, inſtitué par le Sauveur pour notre ſalut. Voilà comment mon Catéchiſme le définit.
„ J'aimerois autant, reprit le Vieil-
„ lard, vous entendre dire qu'un Sa-
„ crement eſt un *embléme*, inſtitué
„ pour notre ſalut; mais le mot *em-*
„ *bléme*, qui porte à l'eſprit une i-
„ dée, nette & connue, ne ſatisferoit
„ pas vos Théologiens. Les Hyé-
„ roglifes des Egyptiens étoient
„ des emblêmes; tout leur culte
„ conſiſtoit en un amas de céré-
„ monies emblématiques. La Cir-
„ conciſion, les Sacrifices, l'Ha-
„ bit du Grand-Prêtre, l'Arche,
„ le Chandelier, le Tabernacle,
„ le Serpent d'airain étoient des
„ emblêmes pour les Juifs; on ne
„ s'eſt pas aviſé d'en faire des Sa-
„ cremens. Mais tenons-nous en
„ à notre queſtion. Quelle eſt la

„ chose invisible dont le Mariage
„ est le signe sensible? " Oh!
repartis-je, il n'y a point là
de difficulté, c'est l'union de
Jesus Christ avec l'Eglise. „ Fort
„ bien, dit le Vieillard en soû-
„ riant; il ne vous reste plus qu'à
„ m'apprendre quel est ce signe
„ sensible; car il y en a plusieurs
„ dans le Mariage. Comment dé-
„ finissez-vous le Mariage? Le si-
„ gne, que vous adoptez, doit
„ être la différence dans la défi-
„ nition". Le Mariage, répon-
dis-je, est encore, suivant mon
Catéchisme, un Sacrement insti-
tué par le Sauveur pour l'union
légitime de l'homme avec la fem-
me, dont la fin est la génération
& l'éducation des enfans. „ *Bra-*
„ *vo*! s'écria le Vieillard. Vous
„ ouvrez nos yeux à des vérités
„ nouvelles, si vous nous montrez
„ que cette union a été instituée
„ par le Christ pour notre salut.
„ Di-

„ Dites-nous où & comment il a
„ fait cette institution ”. Vous ê-
tes pris, interrompit *Villiers*. Les
nôces de Cana où Jesus-Christ dai-
gna se trouver..... „ Ainsi, reprit
„ le Vieillard, toutes les cérémo-
„ nies, auxquelles le Sauveur as-
„ sista, seront des Sacremens? Soit.
„ Mais c'est donc le festin des nô-
„ ces qui est le signe sensible de la
„ chose invisible que le Mariage
„ désigne? car Jesus n'honora que
„ la table de sa présence. Il n'assis-
„ ta ni au contrat, ni à la prote-
„ station du serment mutuel. Il ne
„ conduisit point les époux au lit
„ nuptial, il ne parut qu'au fes-
„ tin; encore y vint-il qu'il étoit
„ déjà commencé ”. Vous nous
perdez, dis-je à *Villiers*. Ce n'est
point des nôces de Cana que se
prend l'institution du Mariage;
c'est des paroles du Sauveur:
L'homme quittera son pere & sa
mere, & s'attachera à sa femme;

& ils ſeront deux dans une même chair. „ Gare! s'écria le Vieillard, „ que de ce texte ſi formel, ſelon „ vous, pour votre Sacrement, on „ n'en déduiſe une confirmation „ de la Polygamie, autoriſée dans „ Abraham, avouée & comblée de „ benedictions dans Jacob, per- „ miſe dans la Loi de Moïſe, louée „ & inſpirée dans David. Le der- „ nier article du Décalogue por- „ te: Tu ne déroberas à ton pro- „ chain, le mot de *convoiter* ſig- „ nifiant la même choſe, ni ſon „ bœuf, ni ſon âne, ni *ſa femme.* „ S'agit-il-là d'un ſeul bœuf, ou „ d'un ſeul âne? Non, ni par con- „ ſéquent d'une ſeule femme, puiſ- „ que l'Iſraélite, ſuivant ſes moïens, „ pouvoit remplir ſon lit, comme „ ſon étable, à diſcrétion. Le mê- „ me Trôpe eſt emploié dans vo- „ tre texte, & votre Vulgate le „ rend de la même manière; l'ex- „ pliquez-vous diverſement? Voiez

„ où

„ où vous meneroit la discussion „ de la *lettre*, & convenez que „ vos Prêtres n'ont pas saisi *l'es-* „ *prit.* Dans quelles circonstan- „ ces, à propos de quoi, d'après „ qui le Sauveur s'exprima-t-il ain- „ si sur l'union de l'homme avec la „ femme? voilà ce qu'il faut consi- „ dérer pour entendre ses paroles:

„ Le Christ remontroit aux „ Juifs l'injustice & la dureté du „ divorce, non pas qu'il voulût „ abolir ce dernier, puisqu'il l'or- „ donne au moins dans le cas d'a- „ dultère. Il se proposoit de cor- „ riger la Loi que Moïse n'avoit „ donné telle que par condescen- „ dance pour les préjugés de son „ peuple, pour sa dureté de cœur „ & d'esprit. Le divorce chez les „ Juifs n'étoit favorable qu'aux „ hommes; la femme répudiée é- „ toit flétrie, & condamnée à pas- „ ser le reste de ses jours dans un „ célibat humiliant, tandis que le

„ mari, ſur lequel la femme n'a-
„ voit pas la répréſaille, puiſqu'il
„ lui donnoit autant de rivales
„ qu'il vouloit, ſubſtituoit à celle,
„ qu'il répudioit, telle autre qu'il
„ lui plaiſoit d'admettre à parta-
„ ger ſon lit. Le Sauveur démon-
„ tre l'injuſtice de la Loi, en rap-
„ pellant les Juifs à l'egalité qui
„ eſt entre les deux ſexes. Vous
„ aſſujetiſſez la femme à un ſeul
„ homme, leur dit-il, & vous
„ permettez à l'homme de ſe par-
„ tager entre pluſieurs femmes.
„ Sur quoi fondez-vous cette diſ-
„ parité? La dignité eſt la même
„ chez l'un & l'autre ſexe, & la
„ ſupériorité, que vous attribuez
„ au ſexe maſculin, eſt de votre
„ invention: *Au commencement il*
„ *n'en étoit pas ainſi.* L'homme &
„ la femme furent créés de Dieu
„ lorſqu'il mit dans Adam le ger-
„ me des deux ſexes. L'infériorité
„ particulière d'Eve, qui ne fit
„ que

„ que partie du tout humain, ne
„ porte pas plus ſur les femelles
„ que ſur les mâles de ſa poſterité,
„ parce qu'elle fut formée pour ê-
„ tre le ſimple inſtrument, & non
„ pas la cauſe de la première gé-
„ nération. Dépoſitaire d'un ger-
„ me,qu'Adam lui donna à fécon-
„ der, à nourrir, elle n'a pas plus
„ fourni à l'être des filles qu'à ce-
„ lui des fils. Les deux ſexes rap-
„ portent également le complet
„ de leur être à Adam: ils ſont é-
„ galement provenus du premier
„ homme créé, leur origine eſt
„ d'égale nobleſſe, leur formation
„ d'égale dignité. Ils ſont deſti-
„ nés à s'unir de façon à ne faire
„ qu'une même chair; pourquoi
„ mettez-vous entre eux une dif-
„ férence ſi onéreuſe? Si vous aſ-
„ ſujetiſſez la femme à un ſeul
„ homme, vous devez aſſujetir
„ l'homme à une ſeule femme.
„ Vous ne voulez pas renoncer à

„ votre privilège: soit; mais pour
„ qu'il ne soit pas injuste, donnez-
„ en un pareil à un sexe sur lequel
„ vous n'avez d'avantage que par
„ la force & la violence.

„ Tel est le sens des paroles du
„ Sauveur. Ce n'est point l'état,
„ c'est l'acte du Mariage qu'il pré-
„ sente aux Juifs, & il le leur pré-
„ sente dans les mêmes termes
„ dont Adam l'avoit exprimé. Il
„ cite, est-ce une formule d'insti-
„ tution? Si vous la voiez dans
„ votre texte, ce sera donc Adam
„ qui aura institué votre Sacre-
„ ment? Mais la Loi de Moïse,
„ qui a perfectionné la Loi natu-
„ relle, comme celle-ci l'a été par
„ celle du Sauveur; la Loi de Moï-
„ se méconnut cette union indisso-
„ luble d'un avec une. Adam ne
„ l'avoit donc pas recommandé
„ telle. Jacob, que sa mere envoie
„ par inspiration divine se marier
„ en Mésopotamie, y épouse deux
„ fem-

„ femmes, auxquelles, peu après, „ il en joint deux autres; & tous „ les fruits de ces mariages ſont „ comblés des benedictions du „ Ciel; ils ſont deſtinés à former „ un peuple prédeſtiné, l'objet „ particulier des bienfaits du Très- „ Haut.

„ Ne vous laiſſez pas faſciner „ plus long-tems, mes amis, par „ les imaginations de vos Prêtres. „ Le Mariage eſt d'inſtitution di- „ vine pour toutes les créatures, „ non pas *pour leur ſalut* (expreſ- „ ſion bizarre qui ſignifie tout ce „ que les Prêtres veulent), mais „ pour leur bonheur, pour la con- „ ſervation & la propagation des „ eſpèces créées. Dieu l'a inſtitué „ lorſqu'il donna aux animaux „ l'ordre de croître & de multi- „ plier. L'eſſence du Mariage eſt „ connue de tout ce qui reſpire; el- „ le eſt une notion infuſe, que nos „ organes portent à notre eſprit

„ aussi-tôt qu'ils en peuvent sou-
„ tenir l'impression. Cette essen-
„ ce est tout ce que le Créateur
„ nous en a marqué. Tous les
„ hommes & toutes les espèces de
„ brutes, tous les oiseaux & tous
„ les poissons ont reçu le précep-
„ te avec l'instinct, ou la raison,
„ qui leur enseigne à le remplir.
„ L'union des deux sexes en une
„ même chair, la préference que
„ le couple uni donne à sa moitié
„ sur celui auquel il doit sa nais-
„ sance, son attachement à elle
„ sont de pratique uniforme, con-
„ stante & générale dans toute la
„ nature. L'attrait du plaisir est
„ le grand ressort de l'ame de tous
„ les animaux; mais chez les hom-
„ mes, la seule espèce animale
„ que nous connoissions capable
„ de société, il y a de la différen-
„ ce dans les formalités, dans la
„ durée, dans les conditions de
„ cette union.

„ Les

„ Les Légiſlateurs, qui ſe ſont
„ accordés ſur les notions naturel-
„ les, ont été obligés ſur le reſte
„ de ſe plier aux préjugés, au gé-
„ nie, au tempérament, au goût de
„ leurs peuples. Leurs inſtitutions
„ n'ont été que des conventions de
„ valeur arbitraire, juſqu'à ce que
„ l'adoption unanime en ait fait des
„ Loix. Le Légiſlateur préſenta ſes
„ idées à tous les membres de la
„ ſociété qu'il vouloit former. Réu-
„ nis pour prononcer ſur elles,
„ ceux-ci leur donnerent le ſceau
„ d'adoption, & la ſociété ſe ſou-
„ tenant ſur cette convention, la
„ génération ſuivante, qui ne ré-
„ clama point contre elle, en fit
„ un Code, inviolable pour ſa
„ poſtérité, à moins que l'unani-
„ mité, qui l'avoit adoptée, ne vint
„ à la proſcrire. Mais ſemblables aux
„ arrets d'une Cour de juſtice, qui ne
„ portent point hors du diſtrict, ces
„ conventions de ſociété particu-
„ liè-

„ lière n'obligent que ses membres,
„ & le respect, que vous devez en
„ Angleterre aux conventions qui
„ font les Loix du Roïaume, vous
„ le devez parmi nous aux conven-
„ tions qui font nos loix, sous pei-
„ ne d'être traités comme pertur-
„ bateurs du repos public.

„ Nous avons trouvé un peuple
„ nouveau dont l'esprit n'étoit gâté
„ par aucun préjugé. Les Saintes E-
„ critures à la main, nous lui avons
„ donné les règles des mœurs qui
„ nous ont paru les plus conformes
„ à la nature & à la raison. Nous au-
„ rions pû le faire donner dans le
„ Mystique, comme dans le Natu-
„ ralisme; mais nous avons souhai-
„ té lui établir sur des fondemens
„ solides une félicité durable; &
„ nous aurions manqué notre but,
„ en abusant de sa crédulité. La rai-
„ son, une fois développée, s'affine
„ de plus en plus; & si elle apper-
„ çoit de l'absurdité dans un des
„ points

„ points qu'on lui fit adopter, elle
„ ne tarde pas à les rejetter tous.
„ Le moïen de faire pour l'avenir
„ un peuple ſouverainement mé-
„ chant, eſt de vouloir le former,
„ lorſqu'il eſt brute, meilleur qu'il
„ ne peut ſe ſoutenir avec les for-
„ ces de la nature. De là vient la
„ perverſité des Européens. Per-
„ ſuadés que c'eſt pour notre bon-
„ heur que Dieu nous a donné les
„ Saints Livres, nous n'avons pas
„ voulu faire croire qu'il exigeât de
„ nous le ſacrifice des inclinations
„ & des paſſions que nous tenons
„ de lui, & qui entrent dans l'é-
„ conomie de notre bien-être. Nous
„ n'avons point vû, & nous avons
„ refuſé de faire voir dans ſon E-
„ vangile ces devoirs & ces abſti-
„ nences pénibles, qui font des
„ Chrétiens d'Europe des eſclaves,
„ & des forçats pour qui la vie eſt
„ un ſupplice. L'union des deux
„ ſexes eſt de précepte ; nous en
„ a-

„ avons fait à notre peuple un de-
„ voir indispensable. Nous n'avons
„ point affoibli, par un cérémo-
„ niel génant, l'attrait qu'il a plu
„ au Créateur de mettre dans cet-
„ te union. Les formalités, que le
„ bon ordre exige, sont au con-
„ traire parmi nous celles qui nous
„ ont paru les plus capables d'ai-
„ guiser les desirs, d'animer les es-
„ perances, de combler le plaisir.
„ Chaque homme nubile a sa fem-
„ me, chaque fille, en âge de se
„ donner à la propagation, a son
„ mari. Attachés l'un à l'autre par
„ leur propre choix, ils n'ont d'au-
„ tres liens que ceux de leur ten-
„ dresse. La réproduction de soi-
„ même est l'acte le plus noble de
„ la vie; ne seroit-ce pas dégra-
„ der l'homme au-dessous des bê-
„ tes, que de le priver, pour ce
„ grand œuvre, de la liberté dont
„ elles jouïssent?

„ L'adultère est un crime hor-
„ ri-

„ rible dans la ſociété, qu'il trouble. Ce n'eſt qu'eu égard à la „ ſociété qu'il eſt un crime devant „ Dieu ; pourquoi l'enviſagerions- „ nous ſous d'autres rapports? *Allez*, dit le Sauveur à la femme „ adultère que les Juifs inhumains „ vouloient lapider, *Allez & ne* „ *ſcandaliſez plus.* Sa faute étoit „ punie par le divorce, que la conviction de ſa faute lui prononçoit: „ le mari, qu'elle offenſoit, n'étoit „ pas vengé, parce que la vengeance n'eſt pas une réparation; mais „ il avoit toute la ſatisfaction qu'il „ pouvoit juſtement demander, dès „ que par ſa ſéparation d'avec celle qui avoit ceſſé de l'aimer, il „ étoit à l'abri de l'impoſture qu'elle lui auroit faite ſur les fruits de „ ſon nouvel amour. Le Sauveur „ a marqué la durée de l'union „ conjugale, lorſqu'après avoir dit „ que le deſir fait l'adultère, il „ commande le divorce à la ſuite

„ de

„ de ce crime. L'homme, ou la
„ femme, qui souhaite s'unir à un
„ autre objet que celui de son pre-
„ mier choix, est dès lors dans
„ le cas d'adultère. Ils prévien-
„ nent ce crime, en faisant l'aveu
„ de leur disposition à le commet-
„ tre. Le divorce se prononce sur
„ cet aveu, & ils sont rendus à eux-
„ mêmes. Leurs desirs rentrent
„ alors dans l'ordre, & une secon-
„ de union, qu'on ne peut leur
„ interdire sans une barbarie ty-
„ rannique, leur fait retrouver le
„ bonheur avec leur innocence,
„ sans blesser la société. Telles
„ sont nos loix sur le Mariage, c'est
„ sur elles que doivent être fondées
„ vos esperances, si vous aimez
„ parmi nous. Je vous y ai invi-
„ tés, parce que vos desirs d'union
„ peuvent être remplis aussi-tôt
„ que vous aurez sû les faire parta-
„ ger à celles qui vous les auront
„ inspirés. En souhaitant que vous
„ ne

„ ne fuffiez pas rivaux, je vous ai „ dit que votre rivalité ne feroit „ pas un mal fans remède, parce „ que j'ai compté fur l'inconftan- „ ce Européenne après la jouiffan- „ ce, & fur la réfignation de vos „ Belles". Le Vieillard finit-là fon explication.

Quel homme! dis-je en François à *Villiers*. Peut-on avec tant d'efprit & de candeur s'aveugler, ou fe tromper fur d'auffi grandes vérités! Je fus fort étonné d'entendre le Vieillard me reprocher en cette langue mes préjugés. *Villiers* craignit que ma réflexion ne l'eût offenfé; il fe hâta de lui faire quelques objections, qui le remirent en train. Il cita St. Paul. Le Vieillard lui répondit que St. Paul n'avoit point fait un fecond Evangile, différent du premier. „ Comptez, ajouta-t-il, que ferviteurs „ auffi refpectueux que nous le „ fommes du Maître, nous n'au-

„ rons point les Disciples contre „ nous. Il n'est pas possible que „ vous saisissiez la justesse de notre „ façon de penser, si vous ne sça- „ vez notre Histoire, qui est celle „ de cette Colonie. Je vois déjà „ que pour aimer plus parfaite- „ ment mes deux filles, vous at- „ tendez que je vous aie fait con- „ noître leur généalogie. La voi- „ ci, vous allez être satisfaits".

CHAPITRE VI.

De la Naissance & de l'Education du Vieillard. Il est élevé dans le pur Déïsme.

JE suis né à Londres l'an 1642. Mon pere ne tint point contre l'esprit de vertige qui s'étoit emparé de la Nation. Parlementaire zélé, il crut servir sa patrie en s'unissant aux ennemis de son Roi,

Roi, & il ne connut qu'il avoit embraſſé une mauvaiſe Cauſe que quand les partiſans de l'autre étant accablés, il ne lui fut plus poſſible de réparer le mal qu'il avoit aidé à leur faire. Pénétré de douleur ſur le ſort tragique du malheureux *Charles I*, & affligé d'avoir contribué à élever un uſurpateur ſur un Thrône qu'il n'avoit ébranlé que pour le faire vuider au deſpotiſme, il ne put ſoutenir la vûe du triomphe de *Cromwel*, & il ſe bannit volontairement de ſa patrie, en ſe retirant en Hollande avec tous ſes biens. Je compoſois toute ſa famille, il ſe donna tout entier à mon éducation. Dans l'incertitude, où il étoit ſur l'affermiſſement de la révolution, il s'appliqua à me rendre capable de ſervir mon Pays ſous l'un & l'autre Gouvernement, au cas que je ne m'accommodaſſe pas de l'échange qu'il avoit fait de ſa patrie contre

la Hollande. Ses soins porterent principalement sur les idées de Religion, qu'il s'efforça de me donner assez nettes, pour me dérober toute ma vie au fanatisme & à la superstition. Mon goût étoit pour les armes : il voulut que je ne négligeasse aucun des exercices, aucune des connoissances rélatives à cette profession ; mais il m'exhorta à me rendre plus savant sur les autres matières, que n'a coutume de l'être un homme d'épée. Il s'étoit formé un systême de Religion qui ne tenoit à aucune des Sectes qu'il connoissoit ; il me le fit adopter.

Le Roi *Charles II.* aiant été rétabli après la mort de *Cromwel*, mon pere, qui n'étoit pas de ceux que ce Prince devoit poursuivre comme meurtriers du feu Roi, fut tenté de profiter de l'amnistie ; & en attendant qu'il eût tout disposé pour son retour en Angleter-

re, il voulut me faire rentrer dans ma Nation, en m'obtenant de l'emploi dans les troupes Angloiſes, qui étoient auxiliaires de France. J'y eus une Compagnie. Une dangereuſe maladie, qui mit mon pere à deux doigts de la mort, me rappella de Flandres preſque auſſitôt que j'y fus arrivé. Déjà quelques entretiens, que j'avois eus avec des étrangers, m'avoient donné de l'inquiétude ſur ma façon de penſer en fait de Religion. Dès que mon pere fut rétabli, je le priai de diſſiper mes ſcrupules. *Vous avez vû la mort de près,* lui dis-je, *& vous avez eu le tems de conſidérer ce paſſage effrayant d'une manière d'exiſter connue, à une autre dont nous n'avons pas une idée bien diſtincte. Qu'avez-vous ſenti au-dedans de vous-même? Dans ces momens où la nature fait les plus violens efforts, & où l'imagination agit avec tant de pouvoir,*

les premières impreſſions ne ſe ſont-elles point reveillées chez vous? Ne vous êtes-vous point ſenti rappeller à ces anciens principes contre leſquels vous avez eſſayé de me prévenir?

Une réponſe préciſe, mon cher fils, me dit-il, ne ſauroit ſatisfaire à la queſtion que vous me faites. Je vois que vous n'êtes pas ferme dans la Créance que je vous ai propoſée comme la meilleure, & je vous révolterois peut-être ſi je vous diſois tout d'un coup dans quels ſentimens je me trouve à préſent. Il faut que je vous amene, par les dégrés que j'ai ſuivis, à la ſécurité que je ſouhaite vous inſpirer. Dès l'âge où j'ai pû faire uſage de ma raiſon, j'ai ſenti que je devois m'en ſervir à me connoître moi-même. Je me ſuis donc étudié avec ſoin. Malgré la fougue de mes paſſions, qui m'ont ſouvent entrainé dans les plus

grands excès, j'ai ſû diſcerner le bien du mal, & je ne me ſuis jamais trouvé coupable par ignorance. Je rapprochois ſous un même point de vûe les portraits de ceux que je fréquentois, je les comparois aux miens, & en juge impartial, je décidois que la vertu avoit pour moi des attraits, mais qu'il m'étoit impoſſible de la pratiquer, telle que nos Docteurs me la preſcrivent. Je trouvois que mon cœur étoit franc & droit; mais que mon tempérament étoit vif & bouillant; que j'étois un mêlange de bien & de mal, de grandeur & de foibleſſe. Ce jugement, étoit vrai, mais il ne pouvoit me ſatisfaire que quand je me ſerois convaincu de ſa vérité. Je conſidérai donc de quel genre étoient ces bonnes & ces mauvaiſes qualités que je découvrois en moi; qui me les avoit données; comment elles m'étoient venues. Ce ſentiment

intérieur, qui me forçoit d'applaudir au bien, qui me faiſoit condamner le mal lors même que je m'y laiſſois entrainer, ne me paroiſſoit point quelque choſe d'acquis. Il me ſembloit qu'il étoit en moi ſans ma participation, & que ceux, qui avoient été chargés de mon éducation, ne l'avoient point formé, puiſqu'il étoit ſouvent contraire aux notions qu'ils m'avoient données. L'amour du bien, me diſois-je, eſt ſans doute une impreſſion de la Divinité, que le Créateur a voulu laiſſer à chacune de ſes créatures, qu'il deſtinoit à penſer. Il n'en eſt point qui n'aime le bien, & ne le connoiſſe; mais ces inclinations violentes, ces paſſions, qui partent du tempérament, auxquelles on ne peut réſiſter, & qu'on ne ſauroit détruire ſans ſe refondre entiérement, quelle eſt leur cauſe? Loin que l'éducation les ait fait naître, elle a

tra-

travaillé à les affoiblir, elle a fait effort pour les anéantir. Ainſi donc je tiens du Créateur deux ſentimens, deux penchans tout-à-fait oppoſés.

Après ces découvertes, je me demandai pourquoi Dieu m'avoit donné mon exiſtence. C'eſt, me repondis-je, ſuivant ce qu'en dit l'Egliſe dans laquelle j'étois né, c'eſt pour l'aimer, le ſervir, & me rendre digne de la vie éternelle. Ce prix eſt immenſe, il eſt digne de la munificence d'un Etre bienfaiſant. Mais à quoi a-t-il attaché cette recompenſe? Ce qu'il me faut faire pour la mériter, eſt au-deſſus de mes forces, ſi c'eſt réellement ce que nos Docteurs nous prêchent. Oui, il m'eſt impoſſible, & cette Loi, qu'on me dit être divine, m'ôte de la bonté ſuprême l'idée que j'en dois avoir, puiſqu'il m'eſt ordonné, ſous des peines infinies, de la ſuivre, tandis

que je ne puis tenir contre l'occasion de m'en écarter. Dieu ne m'auroit-il donc fait exister pendant quelques années, qu'afin de me rendre malheureux pour une éternité? Si sa gloire est intéressée à me voir gagner la recompense qu'il me propose, pourquoi ne m'a-t-il pas donné des dispositions victorieuses à remplir les conditions auxquelles il la met? C'est lui qui m'a pêtri tel que je suis, & ce n'est qu'à lui que je dois m'en prendre si je mérite qu'il me punisse éternellement. Sa préscience, qui n'a point de bornes, lui a fait connoître, avant que j'existasse, l'usage que je ferois de mon existence. Je ne puis, sans lui faire injure, esperer qu'il se rétracte, ou qu'il se trompe. Ainsi je ne suis plus qu'un aveugle qui doit suivre la route que lui marque son conducteur. Mes efforts & mes précautions ne sauroient me faire éviter l'écueil, s'il

eſt décidé que je doive donner contre. Jugez, mon cher fils, du chagrin que me donnoit une perſpective auſſi déſolante. Les diſtinctions ſophiſtiques de nos Docteurs ne me ſatisfaiſoient point; j'étois embarraſſé de la multitude des dogmes de leur Religion. Des attributs, contraires l'un à l'autre, qu'elle donne à Dieu, me la firent ſoupçonner d'erreur. J'ôſai douter de la vérité de cette Religion qui m'annonçoit un malheur éternel; mais ne trouvant rien de ſuivi à ſubſtituer à ſon ſyſtême, je m'étourdis ſur toutes ſes contradictions, & je m'efforçai d'en noyer l'idée dans les plaiſirs. Je ne trouvai point la diſtraction aſſez forte: malgré moi, mes réflexions ſe portoient vers mon principal objet; je ne donnois dans le plaiſir qu'en tremblant, & dans ſes plus vifs élancemens je penſois ſouvent à ce qu'il me devoit couter après cette vie.

Un

Un jour que j'étois d'une de ces parties fines, où tout ce qui peut flatter le goût & piquer les desirs est rassemblé, un Vieillard de notre connoissance souhaita d'y être admis. C'étoit un de ces hommes chez qui l'âge n'a fait que fortifier le penchant au plaisir, & qu'on pourroit appeller les victimes des passions innées; libertins par tempérament, débauchés par habitude. Il avoit passé toute sa vie dans les armes, ou dans les affaires; ce qui ne l'empêchoit point d'être savant, je ne dis pas de la science des Collèges. Il s'exprimoit avec grace, pensoit hardiment, raisonnoit juste & ne dédaignoit pas de le faire avec nous. L'esprit de dispute étoit devenu celui de tous les Anglois. Les trois Royaumes étoient divisés par la Religion, qui servoit de masque à l'ambition & à la politique; chaque particulier étoit sectaire, ou fanatique. Après

avoir épuiſé les nouvelles de la Cour & de la ville, on ſe jetta ſur la Religion. Un de nous, Gentilhomme de beaucoup d'eſprit & d'une probité reconnue, propoſa quelque choſe d'approchant à ce qui faiſoit mon inquiétude; j'écoutai attentivement quelle alloit être la réponſe du vieux Chevalier. Que tu es fou, mon ami, dit-il à l'autre, de t'imaginer que Dieu te défende d'aimer une fille aimable, d'en conter à une belle femme, de profiter du tempérament d'une veuve qui te plait! Crois-moi, le Dieu de nos Prêtres n'eſt point le véritable Dieu. Ce dernier eſt immuable, il n'a pû, ni ſe tromper, ni ſe dédire. Le Livre, qu'on nous donne pour venir immédiatement de lui, contient trois Codes qui ſe démentent l'un l'autre. Sans examiner s'il eſt poſſible qu'ils viennent tous trois de la même ſource, attachons-nous à celui

qui eſt le plus indulgent, à celui qui s'approche le plus de notre foibleſſe. *Croiſſez*, & *multipliez*, dit le premier. Cet ordre n'a pas beſoin d'être commenté pour être entendu. On ne voit point qu'il faille un contrat par-devant Notaire, un triple ban, un Prêtre, enfin tout ce cérémoniel préliminaire, ſi capable d'effrayer l'homme le plus déterminé de travailler au maintien de l'Univers. *Croiſſez* & *multipliez*. Que cette parole eſt belle! s'écria le vieux Chevalier avec enthouſiaſme. Le conſentement des parties étant abſolument néceſſaire à l'accompliſſement du précepte, la violence eſt proſcrite de Droit naturel, & divin; mais auſſi le conſentement des parties eſt la ſeule condition. Que veulent dire les réſerves de Conſiſtoire & d'Officialité? Dieu s'eſt-il dédit? Pourquoi auroit-il fait reſtraindre par Moïſe l'exécution

tion de ſon ordre à certains dégrés de parenté? Pourquoi auroit-il étendu pour nous les exceptions juſqu'à certains dégrés d'affinité, que Moïſe n'avoit pas exceptés? Ce qui n'a point été illicite à ſes yeux dans un tems, peut-il le devenir dans un autre? Quels furent les Mariages des fils & des filles d'Adam? Si l'inceſte eût été un crime abominable, ainſi qu'onnous le dépeint maintenant, Dieu n'auroit-il pas créé d'autres hommes & d'autres femmes pour que le péché n'eût point lieu? Mais non, Adam s'unit à une portion de ſoi-même, & ſes fils ont leurs ſœurs pour épouſes.

Comme le Chevalier s'apperçut que cette doctrine licentieuſe nous révoltoit, il expliqua ſa déciſion. N'allez pas vous imaginer, jeunes gens, nous dit-il, que l'inceſte, l'adultère & la fornication ſoient licites pour vous, parce que je prétends que la Loi naturelle n'en fait

point

point des crimes. Les Loix les prof-crivent, & nous devons obéir aux Loix. C'est un engagement que nos peres ont contracté pour nous, & auquel nous ne saurions nous refuser, sans décheoir de l'héritage qu'ils nous ont laissé, sans mériter d'être retranchés de la Société qu'ils ont formée, d'être traités comme ses ennemis. L'inceste, l'adultère & la fornication sont illicites; mais ce n'est point un précepte divin qui leur donne leur énormité; les peines corporelles, infligées à l'incestueux, à l'adultère, au fornicateur, prouvent qu'il n'est coupable qu'envers la société. La Religion ne sévit point en cette vie contre les infracteurs de ses devoirs: Dieu, qui se réserve d'être le Juge & le Ministre de sa vengeance, demande compte à l'ame, s'il en doit demander quelqu'un. Il seroit indigne de sa justice de s'en prendre au corps, qui est un instrument purement passif.

Le

Le discours du Chevalier me parut ce qu'il étoit. J'y vis un homme sensuel, dont le cœur avoit gâté l'esprit; mais il ne m'en dessilla pas moins les yeux sur la confusion où nos Docteurs tiennent les obligations civiles & religieuses. J'appris à distinguer les devoirs, imposés par la société, des devoirs prescrits par la Religion, & je commençai à ne plus rapporter au souverain Etre, comme le don de mes penchans, la défense de m'y livrer. Emporté dans le tourbillon du monde politique, je me vis obligé de former des liaisons avec des gens pour qui les deux Eglises étoient des objets de raillerie & de mépris. Je voulus entendre leurs raisons, & ils me convainquirent qu'il y avoit réellement de l'absurde & du ridicule dans ce qu'ils refusoient d'adopter. J'en trouvai d'autres, aussi contraires à ces derniers que ceux-ci

l'étoient aux Anglicans & aux Presbytériens. Je me fis un devoir d'écouter ce qu'ils alleguoient pour autoriser la condamnation qu'ils passoient sur leurs antagonistes, & ils me parurent fondés. Une quatrième, une cinquième, une sixième Secte se présenterent, & leurs raisons, pesées dans une juste balance, me semblerent d'un poids égal. Ainsi donc, me dis-je à moi-même, tout n'est qu'opinion. Celui-ci condamne celui-là; l'un réfute l'autre, & tous séparément se croient possesseurs de la vérité. Cette vérité est pourtant une: si quelqu'un la possédoit, on la verroit briller d'une manière à ne pouvoir être méconnue; mais l'égalité à cet égard est si grande entre toutes les Sectes, qu'on n'est pas fondé à se déclarer pour l'une préferablement aux autres. Aucune Secte n'a donc la vérité de son parti, & il me la faut chercher ailleurs.

Le

Le desir de me déterminer avec connoissance de cause, me fit étudier toutes les Religions qui ont regné dans l'Univers. Les conférences, que je me procurai avec quelques Savans, me guiderent dans ce cahos. Quel amas d'absurdités ne vis-je pas? Croirez-vous qu'après un mûr examen, je trouvai le Paganisme naissant la Religion la plus raisonnable? Les peuples s'y étoient portés d'eux-mêmes, & leurs erreurs furent un effet de leur reconnoissance. Dans l'impossibilité de concevoir un seul Etre doué de toutes les perfections, ils saisirent chaque attribut, qu'ils diviniserent; & sous des noms différens, ils adorerent la sagesse, la puissance, la bonté, la force. Leur attention fut jusqu'à faire partager la divinité aux vices, parce qu'ils ne concevoient pas que le mal eût moins ses auteurs que le bien. La superstition nâquit de l'excès de

la piété; le Paganisme devint un prodige d'absurdités. Voiez, mon fils, quels dûrent être mes sentimens sur les Religions, actuellement dominantes dans l'Univers, puisqu'elles me paroissoient inférieures à l'Idolatrie. Je crus qu'elles étoient l'ouvrage des hommes, & je m'estimai assez pour m'arroger le droit de me faire la mienne. Un Etre, créateur & conservateur de tout ce qui existe, également sage & puissant, juste & bon au suprême dégré, voilà quel je me peignis l'objet de mon hommage. Je ne le jugeai point capable d'être irrité contre moi par mes actions. Sa grandeur est indépendante, je ne puis ni l'obscurcir, ni l'augmenter; & la colère est une foiblesse que sa perfection ne comporte point. Il m'a créé, me dis-je, je lui dois de la reconnoissance: il m'a donné cette manière d'exister, parce qu'elle est

plus capable de me rendre heureux. Mon eſprit a l'idée d'une Loi qu'il a gravée dans mon cœur; je dois m'efforcer de ne lui pas être réfractaire. Cette Loi eſt parfaite, comme ſon Auteur. Ma deſobéiſſance eſt aſſez punie par le ſentiment humiliant de mon imperfection. La gloire de cet Etre, dont je me démontre l'exiſtence, ſans le concevoir lui-même, n'a pas beſoin, n'eſt pas même ſuſceptible d'accroiſſement. Elle n'eſt donc intéreſſée, ni à mon châtiment, ni à ma recompenſe. C'eſt donc par un mouvement gratuit de ſa bénéficence, qu'il m'a donné ce qui m'étoit néceſſaire pour me rendre heureux, & il me laiſſe me punir moi-même d'avoir refuſé quelquefois de l'être, par le repentir & le regret d'avoir manqué ce qu'il dépendoit de moi d'obtenir.

Telle fut, mon fils, l'idée que

je me fis de Dieu. Je ſuis encore intimément convaincu qu'elle eſt conforme à la vérité, parce que ma raiſon ne me fait contre elle aucune objection. Je ne vais point percer dans un avenir que je ne conçois pas, &me forger l'appareil hideux des ſupplices pour un tems, dont la durée n'eſt pas proportionnée à celle de mon exiſtence connue. Je ne rejette pas cette vie future, ſans laquelle nos Prêtres ne veulent pas que la divine juſtice puiſſe ſe ſoutenir; mais je trouve que l'éternité, qu'ils lui donnent, eſt plus injurieuſe à l'Etre ſouverainement juſte, que la négation de ſa réalité. Abandonnés aux mouvemens naturels de notre cœur, nous plaignons le ſcélerat le plus déterminé lorſqu'il expie dans un ſupplice de vingt-quatre heures vingt années de crimes & d'horreurs. Nous avons pitié de lui, nous le jugeons trop puni; & nous

nous croirons que la miſéricorde ſuprême punit des foibleſſes par des tourmens ſans fin? Le bien général de la ſociété, & l'intérêt de notre ſûreté particulière ne nous permettent pas de mettre uniquement l'Enfer des méchans & le Paradis des hommes vertueux dans leur propre cœur; il faut aux uns un plus terrible épouvantail, & aux autres de plus grandes eſperances. Mais qu'un feu immortel, attiſé par des Démons, enflammé par des Juifs, entretenu par des hérétiques; qu'un Palais enrichi d'or & d'azur, où Dieu a mis ſon Thrône, où il eſt aſſis, où il ſe montre à découvert, où il ſe fait ſervir par des domeſtiques aîlés; que ces deux lieux, ſi différens, ſoient deſtinés pour les ſiécles des ſiécles aux ſcélerats & aux gens de bien, c'eſt ce que je croirai quand les Fables des Poëtes ſeront auſſi reſpectables que l'Hiſtoire.

Dans ces principes, mon fils, je n'ai point ſenti, à la vûe de la mort, ces frayeurs auxquelles ſont en proïe ceux que la corruption de leur cœur n'a fait qu'étourdir ſur leurs anciens préjugés. Si un homme ſenſé pouvoit commander à ſa raiſon d'adopter ce qu'elle connoît abſurde, ſans doute que je me ſerois dit d'admettre des ſuppoſitions, à la ſuite deſquelles il n'y a aucun riſque. Mais ce qu'on nomme *la Foi* n'eſt point volontaire, & l'impoſſibilité de l'avoir, telle que nos Docteurs l'exigent, n'auroit fait que me tourmenter ſi j'avois eu le malheur de penſer, comme eux, qu'elle eſt eſſentielle à mon bonheur dans l'autre vie. Je leur accorderai que je crois bien des choſes que je ne conçois pas; mais je leur ſoutiens que ni eux, ni moi nous n'en pouvons croire aucune qui nous paroiſſe impliquer. Je reconnois l'Eſprit divin dans

dans la Morale du Chriſtianiſme; la doctrine de Chriſt reſpire ſa divinité. Je chéris la Loi, j'adore le Légiſlateur; mais ſi ma raiſon ſe perd dans les prodiges myſtérieux dont le ſonge de Joſeph eſt le premier garand, je ferme les yeux ſur l'Hiſtoire, je me tais ſur les Hiſtoriens. Quand l'Etre ſuprême me demandera compte de ma vie paſſée, ce ne ſera point ſur des ſpéculations qu'il motivera ſa ſentence. Le peu de juſteſſe de mon eſprit ne ſera point un grief contre moi à ſon tribunal, parce qu'il me laiſſa le maître de le cultiver à mon gré. Il me jugera ſur cette règle d'équité qu'il mit au fond de mon cœur; & ſi ſa bonté infinie peut me condamner à ſouffrir, mes ſouffrances ſeront en proportion avec mes manquemens. Il en ſera une juſte repréſaille du mal que j'aurai fait à ce prochain qu'il m'inſpiroit d'aimer, & de trai-

ter comme moi-même.

Voilà, mon fils, le systême de Religion, auquel je suis redevable d'une sécurité, que la foi aveugle ne donne point. Je me suis efforcé de vous le faire goûter, parce que je le crois capable de vous rendre heureux, & que je me sens comptable de votre bien-être. Parvenu sans peine au point où je ne suis venu qu'avec beaucoup de travail, jouïssez du fruit de mes études, & ne vous proposez dans les vôtres que de vous l'assûrer. Laissez aux autres leurs préjugés, sans vous piquer d'une charité qui ne seroit qu'une indiscrétion. Nous ne devons point chercher à instruire ceux, dont l'ignorance ne nous sera point imputée. Le zèle d'un Missionnaire, quel qu'il soit, est un fleau pour ceux dont il fait son objet. Tôt ou tard les préjugés, qu'il entreprend de détruire, reprennent le dessus; & comme

me c'eſt lui qui a mis la raiſon de ſes Proſélytes aux priſes avec leur conſcience, il a à ſe reprocher les tranſes cruelles où les tient leur incertitude.

CHAPITRE VII.

Le Vieillard continue ſon Hiſtoire. Quel ami il ſe fait. Comment il eſt rappellé à la véritable Religion. Pourquoi il quitte l'Europe. Son ami paſſe avec lui en Aſie.

JE retournai en France auſſi-tôt après que la convaleſcence de mon pere fut aſſûrée. Le tour d'eſprit, que l'éducation m'avoit donné, ne me laiſſoit aucun goût pour les plaiſirs bruians de la Cour & de la Capitale. Je cherchai long-tems & inutilement dans les différens ordres d'une Nation, dont le genre n'eſt

n'eſt rien moins que ſérieux, quelques perſonnes avec leſquelles la conformité de caractére m'engageât à contracter amitié. La Nobleſſe, empreſſée à adopter tous les nouveaux goûts de ſon jeune Roi, ne cultivoit que les Sciences amuſantes, & ſignaloit, par la recherche faſtueuſe de la compagnie des Savans, l'amour des Lettres dont le Monarque ſe faiſoit honneur. Livré à ſon eſprit d'intolérance, le Clergé bornoit les études de ſes plus habiles membres à la Controverſe, & l'Eccléſiaſtique le plus ſavant ne différoit du plus ignorant que par ſa ſubtilité à défendre ſes préjugés, à combattre ceux des Huguenots. Parmi le peuple il y avoit quelques hommes plus hardis, que les Livres de *Deſcartes*; & des rélations avec *Hobbès* & *Spinoſa* avoient fait ſortir de la route du vulgaire; mais la crainte les obligeoit de ſe reſſerrer dans

leur cabinet, & l'intérêt de leur sûreté les rendoit dans le commerce d'autant plus complaisans pour les idées reçues, qu'ils en étoient intérieurement plus éloignés.

La paix d'Aix étant conclue, mon goût pour les armes s'éteignit comme une passion d'enfance. Je renonçai à la profession, & une tromperie, que me fit une femme que j'aimois, m'aiant dégoûté des plaisirs, je me trouvai abandonné à moi-même sans distraction, & dans ces dispositions qui ne sont guères connues que des Anglois, où le calme parfait du cœur, laissant l'esprit à son inquiétude naturelle, rend la vie insipide & ne tarde pas à en inspirer le dégoût. Pour me dérober, s'il étoit possible, aux suites de cette dangereuse mélancolie, je me mis à parcourir les Provinces du Roïaume. C'étoit dans la dernière que la Providence m'attendoit pour

pour me faire le précieux préſent d'un ami. Par une curioſité, peu digne d'un Voyageur Philoſophe, je voulois voir la fameuſe Iſle *des Faiſans*, qui ſépare la France de l'Eſpagne, & où s'étoit faite l'entrevûe des deux Rois. Après avoir viſité ce petit théâtre d'une grande ſcène, je m'amuſai du coup d'œil ſingulier des Pyrénées. Il me ſembla voir dans le lointain, ſur le penchant d'un côteau cultivé, une jolie maiſon, & je ne réſiſtai point à l'envie de connoître l'habitant de ce déſert. Je gagnai avec beaucoup de peine l'habitation: la porte en étoit ouverte, j'entrai. J'y vis trois chambres proprement meublées, une petite bibliothèque avec un laboratoire de Chymiſte. Je ne doutai point que le maître de cet hermitage ne fût un Savant que l'amour de l'étude avoit ſéqueſtré du monde; & plus content de ce rencon-

tre

tre que de la découverte d'une mine, j'attendis avec impatience qu'il parût pour le prier de m'admettre pour quelque tems à partager ſa ſolitude. J'attendis juſqu'au ſoir. Alors je vis entrer un homme, qui, contre mon attente, n'avoit rien de ſingulier dans ſon habillement. Au-lieu de la miſantropie, que je comptois trouver peinte ſur ſon viſage, je n'y apperçus qu'un air de ſanté & de fraîcheur, qui annonçoit un grand contentement d'eſprit. Il paroiſſoit âgé d'environ trente-cinq ans. Il fut d'abord étonné à ma vûe; mais il ſe remit bientôt de ſa ſurpriſe, & après que je l'eus ſatisfait ſur le motif de ma viſite, il ſe félicita du hazard qui la lui procuroit. Nous ſoupâmes de quelques viandes froides & de fruits. Amis, dès que nous nous connûmes pour compatriotes, nous ſerrâmes les liens de notre amitié naiſſante par une

une confidence réciproque. Mon éducation faisoit toute mon histoire: je la lui détaillai, & il en fut saisi d'étonnement. Ne croyez pas, me dit-il quand j'eus fini, n'avoir plus qu'à vous reposer dans le sein de la vérité. Vous vous imaginez faussement y avoir été conduit par votre pere. Dès qu'une fois un homme veut se soustraire aux préjugés de son éducation, la passion le guide dans leur examen, & il leur en substitue d'autres, à mesure qu'il se débarrasse d'eux. Hors des routes frayées, il va toujours de découverte en découverte. Tant que dure sa ferveur, il va en avant; mais lorsqu'il veut retourner sur ses traces, il est forcé d'avouer que chaque pas, qu'il a fait, l'a égaré, & qu'il ne s'est tiré d'un bourbier qu'en mettant le pied dans un autre. Semblable à un Physicien, à qui la dernière expérience ne

prou-

prouve autre chose ſinon que les autres ont été fautives, il eſt obligé de revenir aux premiers principes. La raiſon lui démontre leur vérité, mais elle ne va pas plus loin, & les reſſources, qu'elle fournit pour combattre tout ce qui n'eſt pas eux, prouvent que hors d'eux il n'y a pour nous rien de fixe & de certain. Le Créateur nous a moins faits pour connoître que pour jouïr. Nous ſortons de la ſphére qu'il nous a marquée, ſi nous voulons plus connoître que nous n'en avons beſoin pour jouïr comme il nous convient. Si le ſentiment de notre excellence nous rend ſuſpect ce que les Prêtres nous diſent de notre manière d'exiſter préſente & future, nous pouvons bien nous laiſſer aller aux doutes ſur leurs lumières; mais ce doute nous mene ſeulement à examiner ſi ce qu'ils nous diſent eſt fondé ſur les premiers principes,

dont nous sommes malgré nous d'accord avec eux. Ils nous parlent d'un Code de Loi, donné par l'Etre suprême. Examinons s'il est absolument nécessaire qu'il existe un pareil Code: tout nous convaincra de cette nécessité. Voilà dès lors la règle de nos raisonnemens. C'est d'après cette découverte que nous chercherons la mesure de la créance que nos Prêtres méritent de nous. Le Code, qu'ils nous présentent, sera l'objet de notre vénération, s'il est celui qui existe le plus digne de Dieu, qu'ils en font l'auteur. Votre pere vous a dit que dans l'examen de toutes Religions connues il a trouvé le Paganisme le moins déraisonnable. Ne reconnoissez-vous pas à ce seul trait la passion qui le guida dans l'examen des préjugés de son éducation? Pourquoi s'aller perdre dans le détail immense des idées de tous les peuples, avant que d'a-

voir examiné le Livre qu'on lui donnoit pour en devoir être la règle? Ce peuple eſt un animal aveugle & indocile; & un homme, qui veut s'élever au-deſſus du peuple, doit rechercher à s'inſtruire dans ce que le peuple doit & peut faire, plûtôt que dans ce qu'il fait.

Votre pere a reconnu que l'Etre ſuprême mit au fond de ſon cœur l'amour du bien & l'horreur du mal, qu'il mit dans ſon eſprit une idée de juſtice; voilà un préjugé d'où partent toutes ſes erreurs. Les idées du bien & du mal, & celles de juſtice varient chez les différens peuples; elles ne ſont donc point des notions infuſes pour tous les hommes. Le bien & le mal ſont pourtant quelque choſe de réel, indépendant de l'opinion. Il faut donc de toute néceſſité qu'il exiſte un *Criterium*, une règle ſur laquelle ſe connoiſſent le mal & le bien. Je ne pré-

tendrois pas vous ramener au vrai, ſi vous aviez le malheur d'être matérialiſte: il n'y a point à diſputer avec des gens qui réduiſent l'homme au ſeul inſtinct. Mais vous admettez que Dieu, en créant l'homme, ſe propoſe de faire une créature ſociable; vous devez admettre en conſéquence que Dieu lui fixa les loix fondamentales de la ſociété, à laquelle il le deſtinoit. Vous convenez que Dieu fit de l'homme un agent libre; vous devez convenir en conſéquence que Dieu ne le détermina point, mais qu'il lui indiqua ce ſur quoi il auroit à ſe déterminer. Le bien eſt donc pour l'homme ce qu'il lui eſt permis de faire, & le mal ce qui lui eſt défendu. Il a été de la ſageſſe du Créateur d'intimer d'une manière durable le précepte & la défenſe; & la notion infuſe, que votre pere ſuppoſoit de l'un & de l'autre, n'eſt point une intimation

de

de cette qualité, puisque nous savons que chez la plûpart des peuples de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique; que chez quelques-uns même de l'Europe les rélations d'homme à homme, de pere à fils sont différentes, & souvent même contraires. Le juste & l'injuste, la propriété, la possession ne sont pas chez eux des notions plus univoques : se sont-elles altérées avec le tems? Mais c'eût été un accident que la sagesse divine auroit prévû, & auquel elle auroit donné son remède. Or ce remède ne sauroit être qu'un dépôt permanent de cette règle dont Dieu auroit donné la notion. Ce dépôt s'est fait dans la tradition, tant que l'espèce a été assez peu nombreuse pour que le dépôt pût se communiquer à chaque individu, sans être altéré; & cette tradition a conservé son Code à l'homme dans l'état naturel. Ce

Code, nous l'appellons la Loi de nature. Ici il faut distinguer la Loi de nature, qui nous est commune avec tous les animaux, d'avec celle qui est propre à notre espèce. La première est véritablement un sentiment infus, dont toutes les rélations se bornent à notre être individuel. La seconde est une connoissance acquise, particulière à l'être sociable, qui embrasse tous les individus de la société. C'est de cette dernière que Dieu a dû faire le dépôt permanent.

L'homme, comme animal, est mû, ainsi que les bêtes & les autres corps, par des loix uniformes & invariables, auxquelles l'instinct seul le fait obéïr. Comme être intelligent, il en a reçu de particulières, sur lesquelles il lui a été commandé de se gouverner. De même qu'en donnant les sens à l'animal, Dieu ne lui eût rien don-

donné s'il ne lui eût préſenté des objets de ſes ſens: de même il auroit fait à l'homme intelligent un préſent inutile en lui donnant l'entendement & la volonté, s'il ne lui avoit marqué le bien & le mal, le juſte & l'injuſte, ſur qui ces deux facultés doivent s'exercer. En créant un être libre, Dieu a dû néceſſairement fixer le milieu, autour duquel la liberté avoit à faire ſon option.

Le tems étant venu où la tradition n'étoit plus un dépôt ſuffiſant, la ſage providence du Créateur a dû en établir un autre. Montrez-m'en quelqu'un qui reſpire plus la divinité que nos Livres Saints, & je le leur préferérai. Votre pere regarde les deux Loix écrites comme contradictoires, & à la loi de tradition, & à elles-mêmes reſpectivement. Le préjugé a confondu ſes idées. La Loi de Moïſe & celle de Chriſt

autorisent-elles ce que la première avoit défendu? En ce cas, il y a de la contradiction; mais il n'en est rien. Il se borne à objecter que la dernière semble révoquer quelques concessions des deux qui l'ont précédée. Eh quoi! oublie-t-il qu'on la lui annonce dictée pour les perfectionner? C'est principalement dans cette gradation que je reconnois une économie divine. A mesure que l'espèce humaine s'est multipliée, les rélations de l'être sociable sont devenues plus nombreuses; l'application des règles de la première Loi est devenue plus détaillée. Le Législateur suprême a fait un acte de sagesse & de bonté, en nous guidant pour ce détail. Les objets du juste & de l'injuste aiant multiplié, les espèces ont multiplié à proportion; mais ç'a été par une dérivation méthodique, & conséquente du genre qui est le mê-

même dans les trois Loix. *Ne fais point à autrui &c.*

Mon ſage & religieux ami ne bornoit pas ſon deſſein à m'étonner, il vouloit me convaincre & me perſuader. Il m'en avoit aſſez dit pour exciter mes réflexions ſur les difficultés par leſquelles mon pere m'avoit amené au Déïſme, & il ne m'en dit pas davantage, aſſûré qu'il étoit que durant le ſéjour que je devois faire avec lui, il auroit occaſion d'approfondir l'important ſujet de ce premier entretien. Mon hiſtoire, dit-il, n'a de commun avec la vôtre que le dégoût du monde. Je l'ai contracté au milieu du monde même; & à force d'agir ſans réflexion, je ſuis parvenu à mettre le bonheur de la vie dans l'habitude de reflêchir. Mon pere étant mort à la bataille de Wincheſter, je me trouvai avec une modique ſomme d'argent pour tout patrimoine, réduit à vi-

vre dans une obscure tranquillité, ou à m'attacher à la fortune du malheureux fils de *Charles I.* L'amour du plaisir étoit plus fort chez ce Prince que le sentiment de ses malheurs. Ceux, qui approchoient de sa personne, devoient se plier à son goût & à son caractère. Je m'y accommodai sans peine, il païa ma complaisance de son amitié. La jalousie de mes égaux échoüa long-tems dans les tentatives qu'ils firent pour m'ôter ma faveur. Mais un esprit, aigri par l'infortune, est soupçonneux & défiant; on amena enfin le Prince à douter de ma fidélité. Il passa bientôt du doute à la conviction, & je fus disgracié. Je me retirai sans ressentiment, parce que j'espérois que l'occasion viendroit de prouver mon affection par des effets. Dans l'impuissance de figurer dans le monde suivant mon rang & ma naissance, je me

me confinai à la campagne, résolu d'y attendre en silence le tems, qu'on disoit prochain, de renverser l'usurpateur. J'eus beaucoup de peine à me résigner à ce genre de vie paisible; mais bientôt le goût nâquit de la résignation. Je m'accoutumai à converser avec moi-même & je desirai, moins pour moi que pour l'intérêt de la justice, le rétablissement de mon Prince. Lorsque je vis les sollicitations infructueuses auprès des Puissances après la mort de l'usurpateur, je crus que la révolution le soutiendroit, & que le chemin lui étoit absolument fermé au Trône de ses peres. Alors je tins conseil sur le parti qu'il me convenoit de prendre. L'idée m'étoit souvent venue d'imiter quelques-uns de mes compatriotes, qui avoient été chercher chez l'étranger la fortune qu'ils avoient perdue dans leur patrie. Isolé de tout

tout le monde, me dis-je, n'appartenant à perſonne à qui je veuille appartenir, pour qui travaillerai-je à acquérir des biens & des honneurs? A qui deſtinerai-je mes ſueurs & le fruit de mes peines? Eh! qui m'a dit qu'elles ne ſeront pas infructueuſes? Irai-je de Cour en Cour porter mon nom & mon indigence, & acheter, à prix de baſſeſſes, dequoi ſoutenir l'un & faire ceſſer l'autre? Quel eſt le but de tous les hommes dans toutes les conditions? C'eſt ſans doute d'être auſſi heureux qu'on peut l'être dans cette vie. Mais ai-je jamais été plus heureux que dans ma retraite? Pour ne pas me fermer le retour au monde, ainſi que l'auroit fait une vie caſanière au milieu de la France, je réſolus d'aller vivre, tant que le goût de la ſolitude me dureroit, dans une ſolitude que je pûſſe quitter comme j'y ſerois venu, ſans me faire con-

connoître. Je me rappellai ces montagnes, que j'avois traverſées à la ſuite du Prince. Je vins les reconnoître, & je ne doutai pas que je ne me plûſſe, au moins pour quelque tems, dans ce riant déſert. Je retournai placer la meilleure partie de mon argent, de façon à me faire un revenu à l'abri de tous les évenemens. Après cet arrangement, je vins ici avec des ouvriers. J'y fis bâtir cette maiſonnette & défricher le terrain que vous verrez être maintenant un jardin agréable. Au bout de trois mois, tout fut dans l'état où je le voulois. Comme je ne me dérobois au monde que par goût, je n'adoptai point ces auſtérités, qui ne conviennent qu'à un ſcélerat converti. Un homme d'un village, éloigné de deux lieues d'ici, s'engagea à me porter mes proviſions deux fois la ſemaine. Je me ſuis vêtu commodément, j'ai meublé

blé mon réduit avec propreté, je me suis fait un laboratoire amusant, une bibliothéque instructive; enfin ma solitude est d'un honnête homme qui veut être loin du tumulte & du bruit, & non d'un scélerat qui expie le crime. Il y a quatre ans que j'y goute la tranquillité la plus pure, & je ne prévois pas que je m'en lasse.

Avec un pareil solitaire on ne pouvoit avoir que les agrémens de la solitude. J'y demeurai avec plaisir pendant un mois; mais je m'ennuiai de cette vie d'une régularité uniforme. En me faisant perdre mes idées singulières sur la Religion, il avoit ranimé mon goût pour la société, & je ne craignis point de lui dire que l'innocence de sa vie étoit sans mérite, puisqu'il n'y en avoit point à ne pas faire le mal qu'on n'étoit point à portée de commettre. Je prétendis même que sa félicité é-

toit

toit une illusion, puisqu'en s'ôtant toute communication avec les hommes, il se réduisoit à la vie animale des brutes les plus sauvages. Vos réflexions, lui disois-je, ne sont que des spéculations inutiles, tant que vous vous tenez loin de l'occasion d'en faire l'application. Vous en épuiserez bientôt les sujets, si vous ne leur donnez aucune distraction. Vous pouvez conserver au milieu du monde l'esprit d'un solitaire. Venez-y reprendre l'étude des hommes; elle est plus variée que celle de la nature, dont vous faites ici votre amusement. Le Prince qui vous a aimé, & que vous souhaitez servir, est maintenant sur le Thrône; cessez de vous dérober à sa reconnoissance.....

Je vis mon solitaire ébranlé; mais il se remit, & je désesperai de le fléchir. Il se contenta de me prier de lui écrire, après m'avoir pro-

promis que s'il se dégoutoit de la retraite, il ne me laisseroit pas ignorer son retour à la société. Il s'étoit proposé de travailler à ma conversion, il avoit trouvé & saisi l'occasion de l'achever. Tout ce qu'il avoit recueilli de ses lectures & de ses méditations fut mis en usage pour m'éclairer sur la divinité des Livres Saints. Mes objections sur la prédilection de Dieu en faveur d'une poignée d'hommes, dont le seul mérite étoit d'avoir Abraham pour pere, ne tinrent point contre la sagacité avec laquelle il sut accorder la justice avec la munificence de l'Etre suprême, établir son pouvoir arbitraire & le gratuit de ses faveurs. Il me fit voir dans le cérémoniel minutieux de la Loi Judaïque la sage économie d'un Législateur éclairé, qui fixe un peuple nombreux sur de petits détails civils pour le rendre capable de saisir dans la suite les dé-

détails moraux que ſa rudeſſe & ſa groſſiéreté lui auroient fait manquer, ou rejetter, s'ils lui avoient été préſentés ſans préparation. Il me fit admirer la vérité de la Loi de Chriſt, en m'apprenant à y diſtinguer la règle de foi & la règle des mœurs, & il ne me demanda la créance ſur l'inſpiration des Ecrivains ſacrés qu'après m'avoir fait reconnoître dans leurs Ecrits l'Eſprit divin, que tout Chrétien croit qui les dicta.

Aiant trouvé à Paris des lettres de mon pere, qui m'annonçoient ſa rentrée en Angleterre & ſon mariage avec la fille d'un de ſes anciens ennemis, j'eus envie d'aller m'informer par moi-même des raiſons qui l'avoient porté à de ſecondes nôces. Il m'étoit douloureux de voir qu'il m'eût donné une belle-mere, avant que de m'avoir dit qu'il me la deſti-

noit. Cependant j'en reçus la nouvelle avec toute la déférence d'un bon fils. J'applaudis à ſon choix, quoique je n'en connuſſe pas l'objet ; je promis de m'intéreſſer à la nouvelle famille qu'il alloit former ; enfin mes lettres prévinrent ma belle-mere ſi avantageuſement à mon égard, qu'elle me fit ſolliciter par ſon mari à entreprendre le voïage que j'avois projetté à leur inſçû. Je fus reçu de mon pere avec une froideur à laquelle je n'étois pas accoutumé ; cependant je feignis de ne m'en pas appercevoir. Comme je l'attribuois à la honte d'avoir manqué par foibleſſe à l'affection qu'il m'avoit toujours portée, je crus que pour lui faire reprendre ſes anciennes manières, il falloit lui laiſſer le tems de connoître que j'étois ſupérieur aux intérêts de fortune, qui pouvoient me faire deſapprouver ſon mariage. Sa fem-

femme, à qui je ne ſuppoſois pas les mêmes raiſons, me parut mériter ma reconnoiſſance par le tendre empreſſement & ſes attentions dont elle païoit mes froideurs. Je conçus pour elle une véritable eſtime, & pendant quelques ſemaines je goutai toute la ſatisfaction que l'amitié donne à un bon cœur.

Tout à coup ma belle-mere changea de manières à mon égard. Je ne la vis plus m'approcher qu'avec embarras; elle ne m'entretenoit qu'avec contrainte. L'inégalité de ſon humeur m'indiſpoſa contre elle: je crus que ma préſence la génoit, & je me diſpoſai à repaſſer la mer. A peine eus-je annoncé mon prochain départ, que ſon inquiétude devint plus marquée. Je vis pluſieurs fois ſes ſoins pour ma perſonne dégénerer en indifférence. Tantôt elle approuvoit le deſſein où j'étois

de retourner en France, tantôt elle me preſſoit de reſter en Angleterre. Cette viciſſitude étoit pour moi une énigme que je n'euſſe jamais dévinée, s'il ne m'étoit tombé par hazard entre les mains un papier, qui m'apprit plus que je ne deſirois ſavoir. C'étoit l'ébauche d'une lettre, où les fureurs d'une violente paſſion étoient exprimées avec le plus grand emportement. Je reconnus l'écriture, & animé de ce zèle indiſcret, dont un honnête homme ſans expérience ne connoît guères le faux, je crus qu'il étoit de mon devoir de faire part de ma découverte à mon pere. J'allois, ce funeſte papier à la main, lui révéler par délicateſſe de conſcience le honteux ſecret que l'humanité m'ordonnoit de lui cacher, lorſque je rencontrai ſa malheureuſe épouſe qui alloit précipitamment à ſon cabinet. Son premier mouve-

vement fut de m'arracher le papier, & le fecond de me faire reculer jufqu'au cabinet, dont elle ferma la porte fur nous. Cet emportement fut de peu de durée. Un ruiffeau de larmes l'ayant fait revenir de fon faififfement, elle me fit l'aveu des combats auxquels l'expofoient fa vertu & fa paffion depuis que j'étois dans la maifon paternelle. Je remarquai dans fes difcours fans ordre & fans fuite le caractère d'une femme vertueufe, mais en qui le tempérament l'emportoit fur les confidérations. Elle me toucha, j'effaïai de la ramener à fes devoirs qu'elle fembloit fi bien connoître, j'entrai dans fes peines, j'effuiai fes larmes, je m'attendris fur la fituation de fon cœur, enfin je lui donnai lieu de croire que la pitié n'étoit pas le feul fentiment qui m'intéreffât à elle. Sa réfolution fut bientôt prife, conformément à ce dont elle s'ap-

perçut en moi. La fuite me devint impossible, & la surprise me fut si desavantageuse, que je ne dus mon innocence qu'à mon intention.

Le bruit, que nous faisions, attira mon pere, dont la porte fermée augmenta l'inquiétude. Sa voix nous saisit de crainte & de douleur; nous ne pûmes si bien nous composer, qu'il ne remarquât notre désordre. Ses yeux s'ouvrirent sur le changement qu'il avoit observé dans sa femme depuis mon arrivée, il se crut trahi par les deux personnes qui lui étoient les plus chères, & le défaut d'armes l'empêcha seul de laver l'outrage dans notre sang. Sa femme profita de l'instant pour se retirer; pour moi, lorsque je me vis seul avec lui, je pris le parti de réparer mon imprudence en assûrant son repos, quoiqu'il m'en dût couter la perte de son estime

me & de ſon amitié. Je n'avois ſû me dérober au péril, je jugeai que je devois l'eſſuïer tout entier. J'ignore s'il m'en crut, mais il parut ſoulagé de n'avoir à ſe plaindre que de ſon fils. Mon repentir calma ſon corroux, & il me promit le pardon, ſi je voulois le mériter en m'éloignant de l'Angleterre pour quelques années.

La parole, que je lui donnai de n'y revenir que quand il m'y rappelleroit, fut recompenſée par le don des ſommes qu'il avoit en Hollande dans les fonds publics, & qui faiſoient beaucoup plus que ma légitime. Je le quittai pour aller me diſpoſer à partir, & pendant que les domeſtiques faiſoient mes malles, je rendis compte par une lettre à ma belle-mere de la conduite que j'avois tenue pour lui conſerver le cœur de ſon mari. Satisfait de moi-même, je me chargeai de tout le poids de

l'indignation & du mépris de mon pere, dans l'esperance que je trouverois dequoi m'en dédommager dans l'amitié.

J'avois écrit à *Sir James* dans sa solitude, je l'avois informé de mon voïage en Angleterre, où je le priois de venir, ne fût-ce que pour quelque tems; mais j'avois peu compté sur sa complaisance. En effet sa réponse fut une nouvelle protestation de son indifférence pour le monde. J'admirai sa constance, & m'en tins-là. Disgracié de mon pere, je me crus dans la même situation que mon ami lorsqu'il prit le parti de la retraite. Je me servis de ses raisons pour m'exciter à l'imiter, & m'imaginant m'être assez affermi dans ma résolution, je lui écrivis. J'étois alors à *Amsterdam*, où je mettois ordre à mes affaires. La diversion, que cette occupation faisoit à mes chagrins, dissipa insensiblement ma mi-

misantropie. Je me repentis de m'être engagé à aller m'enterrer tout vif dans un désert. La curiosité, ce grand mobile du cœur humain, m'inspira le desir de voir les riches Païs de l'Asie, dont j'entendois parler fréquemment. Si l'Europe m'est odieuse, me disois-je, pourquoi tout l'Univers aura-t-il part à ma haine? Je veux m'éloigner de ma patrie: soit; mais ne puis-je avoir des plaisirs qu'en Angleterre? Si les mœurs des autres Païs de l'Europe me les rendent égaux à ma patrie, qui m'empêche d'aller chez des peuples, où rien ne me rappellera ce que je veux oublier? Bientôt je n'eus plus d'autre passion que l'impatience sur le départ de la flotte des Indes. J'écrivis à mon ami mon nouveau dessein, sans lui demander autre chose que de l'approuver. Il soupçonna que j'avois quelques grands cha-
 grins,

grins, & il n'héſita pas à venir m'en conſoler, ou à les partager avec moi. Je le vis, avec autant de joïe que de ſurpriſe, entrer dans ma chambre lors même que je donnois mes ordres au ſeul domeſtique, que je voulois emmener avec moi, pour le tranſport de mes effets au vaiſſeau. La flotte devoit partir au bout de huit jours. Je reçus mon ami avec cordialité; mais il ne fut pas long-tems à connoître que quelque choſe génoit la confiance que j'avois en lui. Il ne me voioit point cet air franc & ouvert, ces manières ingénues qui annoncent l'effuſion du cœur. Il n'exigea pas que je lui communiquaſſe le ſecret dont je lui faiſois myſtère; je lui en ſus bon gré.

Cependant j'étois fâché qu'il ne me preſſât pas aſſez pour me donner lieu de rejetter ſur l'amitié l'indiſcrétion à laquelle je ſentois

que

que je ne pourrois toujours résister. J'aurois souhaité qu'il eût voulu que je lui prouvasse que ma confiance étoit sans réserve & j'appréhendois que sa retenue ne fût plûtôt l'effet de son peu d'amitié que de sa discrétion. Cette dernière fut la plus forte; je lui fis le détail de ma triste avanture. Je m'attendois qu'il excuseroit ma foiblesse & emploieroit sa philosophie pour m'en adoucir le sentiment ; mais il reçut froidement ma confidence, & n'approuva que foiblement le dessein que j'avois pris de m'éloigner. Il me parla de l'Asie avec tant d'indifférence, que si j'avois pû la prévoir, je l'eusse volontiers dispensé du voïage qu'il avoit fait à mon respect.

Le jour du départ de la flotte étant venu, il me fit dire qu'il étoit indisposé, & que son indisposition l'empêchoit de m'ac-

com-

compagner au *Texel*, ainſi que nous en étions convenus. Je ne concevois rien à ce refroidiſſement, ſinon que me doutant que j'avois trop abrégé le recit que je lui avois fait, il me jugeoit plus coupable que je ne diſois & que je n'étois en effet. Sa facilité à ſe prévenir à mon deſavantage me dégouta tout-à-fait de lui. Je fus charmé de perdre un homme qui paroiſſoit ſi peu connoître l'amitié, & je me félicitai de ne rien laiſſer en Europe que je dûſſe regretter. Je fus ſeul au vaiſſeau, qui leva l'ancre peu après mon arrivée. Le reſte du jour je le paſſai ſur le balcon de la galerie, abſorbé dans cette ſombre mélancolie, ſi chere à une ame qu'un chagrin raiſonnable poſſéde. Les yeux fixés ſur le roulement des vagues, je comparois triſtement la froideur de *Sir James* avec l'empreſſement dont je me ſentois capable pour un

un ami, que ma ſenſibilité à ſes peines auroit pû conſoler, lorſque je me ſentis étroitement ſerré entre les bras d'un homme, qui me terraſſe. A l'inſtant je me retourne pour connoître celui qui me fait violence, & je vois mon ami, ce prétendu malade, qui avoit refuſé de m'accompagner juſqu'au lieu de mon embarquement. Il s'y étoit pris avec prudence en me jettant par terre; une ſurpriſe ſubite m'eût peut-être cauſé un dangéreux accident. J'eus un vrai plaiſir de le revoir, il ne me parut ſenſible qu'à celui d'être avec moi. Après les premiers mouvemens d'étonnement & de joie, je ſentis tout ce que je devois à ſa diſſimulation, & lui témoignai combien j'étois reconnoiſſant. C'eſt moins pour vous ménager la ſurpriſe, me répondit-il, que pour avoir tout le mérite du ſacrifice, que je vous ai laiſ-

laissé ignorer ma résolution. Elle étoit prise dès avant que je quittasse mon désert, ou plûtôt c'est elle qui me l'a fait quitter. Au reste, ajoûta-t-il en riant, n'en attribuez pas tout l'honneur à mon amitié. J'ai toujours souhaité d'aller sous ces heureux Climats, où l'astre du jour, agissant avec plus de force sur la nature, conduit, pour ainsi dire, le Philosophe à la découverte du procédé de ses opérations. Je crois que le Chymiste contribua beaucoup à déterminer l'Ami.

Fin de la Première Partie.



HISTOIRE
D'UN
PEUPLE NOUVEAU,

Ou Découverte d'une Isle à 43. Dégrés 14. Minutes de Latitude Méridionale *par David Tompson*, Capitaine du Vaisseau *le Boston*, à son retour de la Chine en 1756.

Ouvrage traduit de l'Anglois.

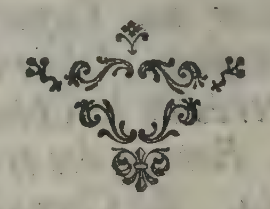
SECONDE PARTIE.



A LONDRES,
Aux dépens d'une Société de Libraires.
MDCCLVII.

TABLE DES CHAPITRES,

II. PARTIE.



HIS-

HISTOIRE
D'UN
PEUPLE NOUVEAU
DANS L'ISLE DE
LA RAISON.

CHAPITRE I.

Suite des Avantures du Vieillard & de son Ami. Leur Séjour à Batavia. Leur Voïage à la Chine. Ils s'associent un Capucin, qu'ils convertissent. Observations sur les Lettrés de la Chine.

NOtre navigation dura quatre mois, sans avoir relâché qu'au *Cap* & à *Bantam*, & sans autre incommodité que celle qui est or-

dinaire à quiconque fait son premier voïage sur mer. Nous fûmes agréablement surpris de la beauté & des agrémens de *Batavia*, dont on nous parloit en Hollande comme d'un lieu d'exil. La grande chaleur y rend le peuple plus fainéant, & les riches plus voluptueux qu'en Europe; c'est toute la différence que nous apperçûmes. J'étois naturalisé Hollandois par un séjour de plus de douze ans sur les terres de la République, & j'avois été reçu sur le vaisseau en cette qualité. Nous nous donnâmes pour deux voïageurs que la curiosité avoit attirés en Asie. Il n'y eut aucun citoïen de quelque considération qui ne s'empressât à nous donner une idée avantageuse de la Colonie; chaque jour amenoit une nouvelle fête. Je ne connoissois pas mon tempérament. Les dogmes pratiques de la Religion, dont mon pe-

pere m'avoit fait adopter le fyſtême, portoient uniquement ſur l'amour du prochain & ſur le reſpect pour la ſociété. Sans eſperer de l'indulgence pour mes fautes envers l'un ou l'autre, je m'étois toujours gardé d'en commettre de cette eſpèce, & avec des ſentimens de probité, trop juſtes pour chercher à paroître meilleur que je n'étois, j'avois tâché d'être réellement tel qu'il me convenoit de me montrer. Outre la crainte de décrier par mes mœurs la ſingularité de mes opinions, qui m'eût rétenu comme un frein, je m'étois conſtamment étudié à accorder mes goûts & mes paſſions avec les rélations que la ſociété me donnoit à ſoutenir. Ramené aux principes univerſellement reçus, & devenu Chrétien, comme tous ceux qui le ſont par conviction, je perdis inſenſiblement l'habitude que j'avois

heureuſement contractée de conſidérer mes actions avant que de m'y déterminer, dans leurs rapports au prochain; & cherchant plûtôt une excuſe dans l'infirmité de la nature humaine, que des reſſources dans les lumières de la raiſon, je ceſſai de regarder comme crimes ce que les autres Chrétiens n'appelloient que foibleſſes.

On a grand tort, à mon avis, de tenir en Europe pour gens dangereux dans la ſociété ces raiſonneurs téméraires, que la recherche de l'évidence a égarés. Rarement chez eux la diſſolution du cœur ſuit le libertinage de l'eſprit; l'amour-propre demeure toujours le reſſort principal de leur conduite. Ils ſont flattés de ſe voir diſtingués du vulgaire; ils veulent en être eſtimés, & ils n'ont rien plus à cœur que de ne point donner priſe au mépris & à la haine,

qui ſuccéderoient à l'étonnement qu'ils cauſent, ſi leur morale étoit auſſi licentieuſe que leur doctrine. L'intérêt de leur réputation ſuffiroit ſeul pour les rendre vertueux: ils ſe croient en ſpectacle, & ils veulent être modèles. Si la manière de dogmatiſer pouvoit ſe détacher de l'eſprit de ſingularité qui les domine, je dirois que dans la ſociété, comme certains poiſons dans la Médecine, ils ſont de la plus grande utilité.

Sir james, qui m'avoit engagé à m'abandonner aux plaiſirs, ſe reprochoit l'excès dans lequel je donnois de jour en jour. Il eſpera que la ſatiété me retireroit de l'abîme, où m'avoit précipité l'attrait de la nouveauté ; mais voiant que je me familiariſois avec la crapule, & que je pouſſois le mépris des bienſéances juſqu'à faire trophée de mes honteuſes proüeſſes, il ne put s'empêcher de prendre

pour la première fois le ton de censeur, au risque d'indisposer un ami, qui ne pouvoit s'offenser de sa franchise, sans se rendre indigne de son amitié. Je veux croire, cher Ami, me dit-il, que vous ne vous appercevez pas de votre métamorphose. Sans cesse en action, vous n'avez pas le loisir de retourner sur vous-même, & la dangereuse opinion où vous avez été, que Dieu est trop au-dessus de nous, & trop indépendant de ses créatures pour être affecté de nos actions, vous porte encore à ne consulter que votre goût, & vos forces dans le genre & dans la mesure de vos plaisirs. Ce goût s'est gâté par l'excès, il vous a fallu de la variété pour nourrir, ou pour réveiller vos desirs; & vous en êtes maintenant à trouver insipide tout ce qui n'est pas un abus des plaisirs. Laissons-là les idées de Religion, que votre con-

conduite anéantit. Pour vous rappeller à la modération, il ſuffira de vous recueillir ſur celles que vous avez toujours eues de la ſociété, & que vous vous rendiez à celle de la dignité de votre nature & du bonheur dont elle vous rend capable. Depuis ſix mois quel uſage avez-vous fait de votre raiſon? Qu'avez-vous de votre côté fourni au bien-être de la ſocieté, auquel la Loi naturelle vous ordonne de contribuer? Penſez ce qu'il vous plaira du joug que toutes les Religions ont impoſé aux hommes; croiez, ſi vous le voulez, que les paſſions ſont des préſens du Créateur, & que les combattre, c'eſt défigurer ſon ouvrage; mais vous ne nierez pas que toutes les règles de la Morale tendent au bon ordre de la ſociété, auquel nos paſſions doivent être ſubordonnées. Puiſque votre tempérament ne s'accommode plus de la ré-

régularité qui vous fut autrefois si chere, profitez, à la bonne heure, des adoucissemens que la police de ce Pays accorde au Climat; mais respectez les Loix qu'elle fait observer. Cessez de porter le trouble dans les familles, d'exposer à l'opprobre & à l'infamie l'innocence que vous séduisez. Cessez de risquer votre santé, & de vous exposer au ressentiment & au mépris de ceux dont il ne tient qu'à vous de mériter l'estime & l'affection. Enfin redevenez honnête-homme, avant que d'avoir affermi l'opinion que vous avez cessé de l'être. Quand une fois vous vous serez fait le renom qu'il semble que vous cherchiez, vous travaillerez en vain à vous réhabiliter. Tôt ou tard l'illusion se dissipera chez vous, & vous reconnoîtrez alors quel malheur c'est d'être méprisé. Rompez, pendant qu'il en est encore tems, toutes les liaisons dont vous

vous auriez eu honte il y a ſix mois. Je ne ſais qu'un moïen d'effacer les mauvaiſes impreſſions que votre conduite a faites ſur l'eſprit des gens de bien; c'eſt de nous éloigner de *Batavia*. Faites-vous quelque occupation, & on oubliera que vous n'en avez eu d'autre que vos plaiſirs. Entreprenons un voïage aux *Moluques*, ou aux *Philippines*; allons-nous inſtruire par nous-mêmes des mœurs & des ſciences des Chinois. Je vous accompagnerai volontiers par-tout où je n'aurai point à rougir d'être votre ami.

Je quittai bruſquement *Sir James*, ſans lui répondre. Il me crut perdu ſans reſſource, & déjà il penſoit à retourner en Europe. Cruel état que celui où m'avoit mis ſon diſcours! A peine ôſois-je convenir de mon exiſtence. C'eſt de mes réflexions de confuſion & de repentir en ces momens que

ma haine & mon mépris pour les Ecclésiastiques Chrétiens ont pris naissance. J'avois lû plusieurs de leurs livres avec *Sir James* dans son désert & sur le vaisseau, je pouvois à bon droit attribuer ma chûte à leur indiscrétion. Je les avois vûs donner indistinctement pour devoirs la pratique du Chrétien & celle des dévots, j'avois confondu les unes avec les autres, & quand ma raison, éclairée par mes passions, me donna de l'indifférence pour celle-ci, je vins bientôt à mépriser celle-là. Si grossissant les préceptes de la Loi, ils n'avoient pas enseigné qu'en en violant un, on se rend coupable de l'infraction de tous, j'aurois adopté la gradation qui est entre eux, sans confondre les fautes avec les crimes. Les plaisirs de la table, que je me moquai de leur entendre proscrire, ne m'auroient pas conduit à l'yvrognerie & à la

cra-

crapule; la galanterie, contre laquelle ils déclament, ne m'auroit point mené à la fornication, qu'ils mettent dans la même classe; le mépris des loüanges, qu'ils confondent avec la modestie, ne m'auroit point porté à abandonner le soin de ma réputation, & à braver le suffrage, ou le blâme du Public. S'ils n'avoient pas mis la conduite exemplaire dans la simplicité de la parure & dans l'extérieur humble, dont je connus que les honnêtes gens se railloient, j'aurois eu une juste idée du scandale; & comme la matière m'en auroit été désignée précisément, je me serois abstenu de tout ce qui le pouvoit produire.

J'étois tout un autre homme lorsque je revins joindre *Sir James*. Du plus loin que je l'apperçus, je courus à lui les bras ouverts. Pouvez-vous bien, lui dis-je en l'embrassant, me pardonner le

le chagrin que je vous ai cauſé ? Il ne m'en laiſſa pas dire davantage. Je vous aime plus que jamais, interrompit-il en me ſerrant entre ſes bras, parce que vous me donnez un nouveau ſujet de vous eſtimer. Cette petite deſunion nous étoit néceſſaire; à vous, afin que vous connuſſiez le prix de mon attachement; à moi, afin que je viſſe combien j'ai beſoin de votre amitié pour cimenter notre félicité réciproque.

Pendant quinze jours ou environ, que nous emploiâmes aux préparatifs de notre voyage, je me tins enfermé dans ma chambre, où par la méditation & le régime je m'affermis dans l'amour de la vertu à laquelle mon ami m'avoit rappellé. Nous partîmes pour *Canton* ſur un Jonc Chinois dont je fis la cargaiſon. *Sir james* avoit voulu que nous nous fiſſions du Commerce une reſſource contre l'oi-

l'oiſiveté. Le ſouvenir de mon égarement me donnoit une timidité qui m'étoit tout-à-fait nouvelle. Je me rendois un compte exact de tous mes mouvemens & de toutes mes penſées; je m'affligeois, ſi dans l'examen j'en trouvois dont j'euſſe à me repentir. Il falloit pouſſer la curioſité bien loin pour ſonder le caractère d'un peuple, dont la langue ſeule demande, pour l'apprendre, une étude auſſi longue que la vie. Cependant comme nous étions venus à la Chine plûtôt pour nous inſtruire des mœurs des Chinois que pour négocier avec eux, notre principale attention fut d'obſerver leur Religion. Pendant un an entier, n'ayant pû fréquenter que quelques Facteurs, qui ne ſavoient qu'autant de Chinois qu'ils en avoient beſoin pour leur commerce, nous bornâmes nos ſpéculations au petit peuple, que nous trouvâmes

ce

ce qu'il eſt par-tout ailleurs, incapable de reflêchir & de raiſonner, dupe de ſes Prêtres & eſclave de ſa ſuperſtition. Plein de confiance en la protection d'une multitude de Saints qu'il croit ſes interceſſeurs auprès du Très-Haut, il n'avoit garde de faire conſiſter ſes principaux devoirs en ceux de la ſociété. Les vertus,qu'on l'accoutumoit à admirer dans ces Divinités ſubalternes, ne ſont rien moins que les vertus du citoyen. Une vie contemplative & ſans action, qu'on lui diſoit avoir diviniſé ſes Saints, lui faiſoit regarder ſa condamnation au travail comme une injuſtice; & comme l'aumône les avoit fait ſubſiſter aux dépens du Public, ils ſe figuroient qu'il leur étoit permis de tâcher de ſubſiſter de même par la fraude & le larcin. Les Légiſlateurs ne font pas aſſez d'attention au choix des objets du culte de la multitude. Si Rome moderne,

qui

qui a prétendu donner des loix à tout l'Univers, avoit mis des Magiſtrats intègres, des guerriers humains & généreux, des négocians modeſtes & fidèles, des artiſans induſtrieux & ſobres à la place de ces Prêtres & de ces Moines fainéans qui rempliſſent ſon Calendrier & ſes Légendes, elle auroit fait des peuples Chrétiens autant d'eſſains d'abeilles laborieuſes, parmi leſquelles il n'y auroit eu d'émulation que pour l'entretien de la ruche.

Nous étions déjà en état de comprendre les écritures Chinoiſes, lorſque nous fîmes connoiſſance avec le Réverend Pere *Ferbos*, Capucin Portugais, qui avoit paſſé vingt ans à la Chine & au Japon dans le pénible & infructueux travail de Convertiſſeur. Martyr de l'obéiſſance qu'il avoit indiſcrétement vouée dans un âge où il ignoroit ce que c'eſt que la liberté, cet

cet homme infortuné, qui auroit pû mener une vie agréable dans son Pays, sollicitoit en vain les Supérieurs, qu'il s'étoit donnés, à le rappeller de la Chine où il étoit errant & vagabond, sans fruit pour la Religion qu'on lui commandoit de propager. Dès qu'il nous eut assez pratiqués pour connoître que nous étions gens au-dessus des préjugés dont il étoit la victime, il nous ouvrit son cœur. Il étoit consolé, s'il nous amenoit à plaindre son sort. Le portrait, qu'il nous traça de son Eglise, se trouve conforme à l'état qu'il nous fit de ses Missions. Depuis plus d'un siécle, nous dit-il, que notre Général envoie des Prédicateurs de notre Ordre au Japon & à la Chine, l'Eglise Romaine n'a gagné que l'apparence de l'universalité qu'elle prétend. Les peuples des deux Empires, prévenus de leurs idées & entêtés de

leur Religion, ne veulent admettre de la nôtre que ce qui s'accorde avec les notions qu'ils ont reçues de leurs peres; & il nous y faut ajuster notre doctrine. Il y a dix ans que je fus envoié prêcher le Christianisme dans la petite Isle de *Jaro*, qui se gouverne en République sous la protection de l'Empereur du Japon. Jamais le *Daïro*, qui est à peu près le souverain Pontife des Japonois, n'a fait que des tentatives inutiles pour y faire recevoir des *Bonzes*. Ce petit peuple n'a point d'autres Loix que celles de la nature. Les chefs de famille, qui ont atteint cinquante ans, forment le Sénat où réside la souveraineté, & à soixante ans ils cessent de prendre part aux affaires publiques. Les Membres du Sénat élisent leur Président, qui fait sa retraite, comme eux, lorsqu'il vient à l'âge marqué. Il s'appelle *Dadiano*. Celui,

qui étoit alors en regne, étoit venu à la Capitale du Japon; & pendant près d'un an que les affaires de ſa petite République l'y avoient retenu, un de nos Peres lui avoit donné les élemens de notre Religion. Il en avoit emporté les principaux Livres. Notre Supérieur ne douta point que la grace n'eût éclairé ſon eſprit, & il m'envoya avec un ſecond à *Jaro*, comme à une conquête certaine.

Xuſi, ainſi ſe nommoit ce *Dadiano*, venoit de faire ſa démiſſion. Les ſervices, qu'il avoit rendus, lui devoient conſerver un grand crédit; nous nous adreſſâmes à lui, afin qu'il nous obtint une audience du Sénat. Les Jéſuites, qui ont toujours quelque choſe de neuf en fait de Religion, l'avoient prévenu, & contre notre doctrine, & contre nos perſonnes. Quel eſt votre deſſein, nous demanda-t-il, en ſollicitant la permiſ-

miſſion de bâtir dans notre ville une Chapelle? Si vous étiez d'accord avec ces habillés de noir, qui ſe diſent de votre Religion, en en montrant le ridicule, vous ſauriez ce que nous en penſons. Mais que ferez-vous quand on vous aura accordé votre demande? Nous travaillerons, lui répondis-je, au bonheur de votre peuple pour l'une & l'autre vie, en lui faiſant connoître la vérité. Fort bien, reprit-il, & la vérité eſt une ſoumiſſion aveugle aux volontés de votre *Daïro*, une confiance entière en ſon infaillibilité. Croiez-moi, de pareilles vérités ne ſont point de miſe à *Jaro*. Depuis des ſiécles innombrables, nous jouiſſons d'une paix parfaite. La concorde regne parmi nous, & la ſingularité des dogmes, que vous nous débiteriez, mettroit bien-tôt la diviſion dans les cœurs & les eſprits. Je lui repartis que l'autorité du Pape n'é-

toit qu'un acceſſoire de la doctrine que nous prêchions. Nous ſommes envoiés vers vous par la divine Providence pour ſubſtituer le véritable culte à l'idolatrie & à la ſuperſtition. Arrêtez, interrompit-il, j'ai étudié votre Religion & je la connois par vos livres; vous ignorez la nôtre. Nous adorons un Etre, créateur de tout ce qui exiſte. La vertu, que votre Evangile recommande, eſt priſée parmi nous; les vices, qu'elle défend, nous ſont à peine connus, & notre ignorance ſur eux eſt un avantage que nous devons chérir. Jéſus, en vous donnant ſa Loi, a voulu vous tirer de la corruption & vous élever à Dieu par des idées auſſi ſublimes que lui. Ici l'homme n'eſt point corrompu, & il a l'eſprit trop borné pour concevoir vos magnifiques ſpéculations. Notre Morale eſt ſaine, & nous faiſons conſiſter tout notre culte en un hom-

hommage direct au Créateur, que le *Daïro* du Japon a essayé inutilement d'intercepter. Accoutumés à tout voir par les yeux de la raison, nos sages gouverneurs rejetteroient l'idée d'un Etre mi-dieu & mi-homme. La Chapelle, que vous demandez, vous seroit accordée comme une maison, & non comme un Temple; & au premier Catéchisme que vous feriez, vous risqueriez d'être regardés & punis comme des blasphémateurs. Mais je veux bien que vous fassiez des Prosélytes: ouï, la nouveauté fera changer quelques Jaronites des moins vertueux; mais le corps de la Nation n'y entendra point. Le zèle deviendra fanatisme chez les nouveaux convertis: ils se feront un point d'honneur d'attirer les autres à leur façon de penser; & s'ils ne réussissent pas, ils les haïront. La Religion, que vous nous apportez, est pour nous une nou-

veauté dangereuſe, puiſqu'elle ordonne de tenir ceux, qui la rejettent, pour des victimes de la vengeance céleſte, pour de malheureuſes créatures que Dieu n'a miſes au monde que pour appeſantir ſon bras ſur elles. Je crois votre Religion bonne dans les Etats où elle eſt établie; mais comme on ne pourroit y tenter de lui en ſubſtituer une autre, ſans cauſer une révolution, il n'eſt pas poſſible de la faire recevoir dans les Pays où elle eſt ignorée, ſans renverſer l'ordre & faire bien des malheureux.

Nous n'en crûmes pas le ſage *Xuſi*. Aiant obtenu d'être admis à propoſer quelque choſe aux gouverneurs, je prononçai en Sénat le diſcours que j'avois préparé. Je m'étendis beaucoup ſur l'exiſtence de Dieu, ſur ſon unité, ſur ſa puiſſance, & ſur la dépendance où ſont les créatures par rapport à lui. Les gouverneurs s'imaginerent

que

que c'étoit l'ufage de notre Pays de faire mention de la Divinité & de fes attributs, avant que de traiter des affaires particulières, & ils m'écouterent avec patience. Mais quand j'entamai l'expofition du Myftère de la Trinité, les *Dadiano* m'interrompirent, en m'ordonnant de paffer le refte de mon préambule. Je feignis de ne l'avoir pas compris. Je repréfentai Jefus dans fa crêche, recevant l'hommage des bergers & des Rois, confondant les Docteurs de la Loi, les Pharifiens & les Saducéens, guériffant les malades, reffufcitant les morts, converfant avec Dieu fur le mont du Thabor, fe faifant fervir par les Anges après la tentation, refufant la Roiauté que lui offroit un peuple nombreux, entrant en triomphe dans Jerufalem aux acclamations de la multitude. Les gouverneurs crurent que je faifois l'éloge du Souverain qui m'envoioit, & fe

ſe le peignant ſemblable au premier *Dadiano*, qui leur avoit donné des Loix, ils ne parurent point s'ennuier de la longueur du panégyrique. Mais lorſque continuant à expoſer ce qu'il y a de plus brillant dans la vie du Sauveur, je leur aſſûrai qu'il étoit reſſuſcité après avoir été trois jours dans le tombeau; qu'il étoit monté au Ciel, où, aſſis à la droite de Dieu ſon Pere, il attendoit le jour terrible auquel il doit venir ſur une nuée juger les vivans & les morts, un bruit ſourd & confus ſe fit entendre plus haut que ma voix. Le *Dadiano* ſe leva de ſon ſiége, & m'ayant impoſé ſilence, il fut apprendre d'un chacun le ſujet du murmure. Ce ne fut qu'une voix pour m'accuſer de blaſphême. Le *Dadiano*, de retour à ſon ſiége, me tança aigrement de mon irréligion prétendue, & après m'avoir dit de rendre graces à l'hoſpitalité, dont les

les droits étoient ſacrés à la Nation, il m'intima l'ordre de ſortir de la ville le lendemain, avec défenſe de jamais revenir dans l'Iſle, ſous peine d'être condamné à mourir de faim & de ſoif comme un ingrat, indigne de jouir des biens pour leſquels le Très-Haut exige notre reconnoiſſance. En même tems deux des gouverneurs s'emparerent de ma perſonne, & deux autres ſe ſaiſirent de mon compagnon. Nous reſtâmes ſous cette garde juſqu'à ce qu'il vint un batteau Japonois qui voulût bien nous recevoir. Je fus rendre compte à notre Supérieur à *Méaco* du ſuccès de ma prédication. Il m'ordonna le ſecret, & écrivit en Europe que nous plantions la Foi dans l'Iſle de *Jaro.* On célebra dans nos Egliſes de Rome une fête ſolemnelle pour l'acquiſition de ce nouveau Royaume à l'Egliſe. Je ne ſais ſi notre Général n'a pas fait apparoître à

Rome des Députés Jaronites, qui venoient de *Jaro* faire hommage au Pape au nom de leur Nation. Ils feroient bien aussi réels que les Ambassadeurs du Roi de *Tirando.*

Sir James n'eut pas long-tems pratiqué *Ferbos*, sans être touché de compassion pour son état. Le contraste, qui étoit dans l'esprit du Capucin entre sa Religion & son Eglise, le rendoit un des hommes les plus malheureux. Il sentoit bien qu'il étoit l'esclave de l'ambition de l'Eglise Romaine, & il n'avoit pas assez de liberté d'esprit pour saisir le faux de la doctrine qui le retenoit dans les fers. Il auroit bien voulu n'être point lié par les vœux monastiques; mais ses préjugés étoient si forts, qu'il n'ôsoit concevoir qu'ils fussent des liens dont il pouvoit se débarrasser. *Sir James* entreprit de le rendre à la raison, sans le dérober à la Foi, & de mauvais Catholique qu'il

qu'il étoit, d'en faire un bon Chrétien, en le délivrant du joug qu'il étoit las de porter. Le plus ſûr moyen de guérir du préjugé en fait de Religion, c'eſt de ſaiſir le ridicule de la Créance & les abſurdités qu'elle enfante. *Sir James*, qui connoiſſoit combien de ce côté le Catholiciſme donne priſe, commença par demander à *Ferbos* l'hiſtoire de ſon Egliſe. Il fit adroitement le parallèle frappant de Pierre Apôtre & Pêcheur, & de Pierre Monarque & Vicaire de Dieu. *Ferbos* ne put méconnoître ce qu'il y a d'humain dans la métamorphoſe, & il en fut diſpoſé à voir éplucher les myſtères & les dogmes dont l'établiſſement a ſon époque dans les Faſtes des Papes. Le prétendu Sacrifice de la Meſſe avec la Tranſubſtantiation, l'invocation des Anges & des Saints exercerent la ſubilité du Capucin ſi heureuſement, qu'il eut honte d'ê-

d'être aussi habile à soutenir des erreurs. La petite guerre, que nous lui fîmes, mit de notre côté tous les avantages qu'il avoit eus dans celle qu'il faisoit aux *Bonzes*. Avec eux il étoit sur l'offensive & il triomphoit; avec nous il étoit réduit à la défensive; & poussé sans ménagement, il falloit, ou qu'il cédât & s'avouât vaincu, ou qu'il se mît en colère. *Sir James* ne vouloit point de cette foule d'Interprêtes & de Commentateurs, qui, semblables aux Normans dans l'Europe, ont laissé des marques de leur fureur & de leur ignorance dans tous les endroits des Livres Saints qu'ils ont touchés. Des argumens, tirés du texte même & de la raison, devoient operer la conviction. Le Sauveur avoit dit à ses Disciples que le tems approchoit où ils n'auroient plus avec eux le Fils de l'Homme; & après leur avoir donné le pain qu'il avoit be-

beni, il leur dit de faire deſormais en mémoire de lui ce qu'ils venoient de lui voir faire. Que répondez-vous à cela, demandoit-il à *Ferbos*? Si le Sauveur eſt dans le pain de la Meſſe, & ſi la Meſſe eſt de ſon inſtitution, les Diſciples de Chriſt ont donc toujours eu le Fils de l'Homme avec eux? Ont-ils pû faire en ſa préſence quelque choſe en mémoire de lui? Le Chriſt vient du Ciel dans le pain & s'y incorpore *naturellement d'une façon ſurnaturelle.* Expliquez-nous cet énigme. Ce n'eſt que la Divinité qui peut être *Ubiquiſte*; cependant le Corps, qui ſera dans le pain, ſe mange en plus d'un million d'endroits à la même heure. *Sir James* lui fit voir en peu de mots l'incompatibilité de ce dogme avec le ſens de l'Ecriture & avec la ſaine raiſon, dont l'une enſeigne, & l'autre prouve l'impoſſibilité de cette transformation. Paſſons,

ſons, pourſuivit-il, au tour que les Catholiques font pour obtenir une grace du Très-Haut. Ils diſent une Meſſe en l'honneur d'un Saint, qu'ils prient d'intercéder auprès de Jeſus, afin qu'il daigne fléchir ſon Pere en leur faveur. Le Sacrifice va droit à Dieu, car c'eſt à lui, diſent-ils, qu'il eſt offert directement. Dieu ſe tournera donc vers le Saint, de qui il obtiendra qu'il ſollicite Jeſus d'intercéder auprès de lui pour celui qui a eu recours au Prêtre? C'eſt comme ſi un Anglois alloit préſenter au Roi une requête, adreſſée à un de ſes courtiſans, qu'il y prieroit de ſolliciter le Prince de Galles de recommander ſon affaire au Roi. Nous direz-vous que Dieu a donné aux Saints le privilège d'entendre & de répondre à toutes les ſuppliques qui leur ſont adreſſées? Alors vous nous repréſenterez le Tout-Puiſſant ſous les traits d'un

d'un Souverain borné d'un empire ſi vaſte, qu'il ſeroit contraint, ne pouvant pourvoir à tout par lui-même, de le partager en départemens. Je ſuis de vôtres, reprit *Ferbos*, à la fin d'une longue diſpute. Mais êtes-vous diſpoſés à me rendre à la fortune comme vous me rendez à la raiſon? L'engagement indiſcret, que je ratifiai il y a vingt-deux ans, m'a fait mourir abſolument à ma famille. Je ſuis paſſé dans une autre, qui m'a donné pour ma légitime les fruits d'une induſtrie que je ne puis plus faire valoir ſi je la quitte..... Je l'interrompis: le batteau, qui nous a amenés ici, eſt à nous, lui dis-je, avec ſa cargaiſon; partagez-en avec nous la propriété. Cette ſociété vous ſera plus lucrative que ne l'a été celle que nous vous faiſons abandonner, & vous y ferez valoir une plus noble & plus louable induſtrie.

L'ac-

L'acte de l'association aiant été dressé, nous formâmes un triumvirat, à l'entretien duquel chacun contribua de ce qu'il avoit de connoissances. *Ferbos*, qui possédoit le Chinois autant que le peut un étranger, nous fit entrer en liaison avec le seul ordre d'hommes qui soient à la Chine plus éclairés que le peuple. Puisque vous venez, nous dit-il, de la rivière du Canton, vous avez sans doute pris une notion générale de la police de l'Empire. La manière, dont le commerce s'y fait à présent, me prouve qu'elle n'a point changé depuis mon départ. Vous savez que les connoissances y sont héréditaires; le savoir y est, pour ainsi dire, une grace d'Etat. J'ignore si les Lettrés Chinois ont encore en Europe la réputation qu'ils y avoient de mon tems; mais je sais qu'ils la méritoient peu alors. Nous nous attendions de trouver en

en eux la postérité de ces anciens Prêtres Egyptiens, chez qui les plus fameux Philosophes allerent puiser la sagesse; nous n'y vîmes que des hommes superficiels, qui ne se distinguoient guères de ceux des autres classes que par un jargon énigmatique qu'ils s'étoient fait pour rendre des idées aussi obscures. Nous les comparâmes à ces Dialecticiens à verbiage, qui passerent en Europe pour des prodiges de savoir dans les siécles d'ignorance & de barbarie, & dont les subtilités abstraites, chargeant la mémoire de mots vuides de sens, ne font qu'embarrasser l'esprit qu'ils prétendoient éclairer. Nulle idée satisfaisante du premier Etre, du commencement du Monde, & de la nature des choses: tout ce que nous apprîmes d'eux, ce fut qu'ils ne pouvoient rien nous apprendre. Ils nous citerent une tradition & une Chro-

nologie immenſe, dont les preuves portent la certitude au plus haut dégré où le témoignage humain puiſſe atteindre. L'Hiſtoire, que Moïſe nous a donnée, ne tiendroit point contre ces Archives, ſi elle n'avoit d'autre garand que lui de ſa vérité. Mais l'Eſprit, qui le fait pénétrer dans l'ordre & les objets de la création, comme s'il avoit été préſent au débrouillement du cahos, a donné à ſa narration le ſceau d'autorité qui manque à la Chronologie Chinoiſe. Un Chrétien & un Iſraélite ne ſauroient voir dans cette dernière qu'un Roman fabuleux, dont le peu de vraiſemblance égale la ſechereſſe. Le ſavoir ſera toujours à la Chine dans cet anéantiſſement, tant qu'y étant plus vanté que de raiſon, la voïe n'en ſera pas ouverte à quiconque y voudra prétendre. Les Lettrés ſe contentent de ce qu'ils en ont, parce

qu'il

qu'il suffit pour leur mériter l'estime & le respect de la Nation; les autres ordres de l'Empire manquent de goût & de hardiesse, parce que la subordination ne laisse point de jour à l'émulation. Nous admirâmes l'ancienneté des connoissances & des arts dans cet Empire, & nous méprisâmes la Nation, qui croioit avoir trouvé depuis tant de siécles son *non plus ultrà*.

CHAPITRE II.

Retour des trois amis à Batavia. Le Chevalier s'y marie. Ils s'embarquent pour repasser en Europe. Ils quittent le vaisseau en pleine mer.

UN séjour de trois ans dans la Province de *Canton* nous aiant fait connoître les Chinois au

point de nous en dégouter, nous eûmes une égale impatience de quitter la Chine. Les derniers vaisseaux, venus de *Batavia*, nous annonçoient la désolation de cette florissante Colonie. On avoit reçu d'Europe la nouvelle que le Roi de France, étant entré avec une nombreuse armée sur les terres de la République, lui donnoit à opter de la sujettion, ou de sa ruine entière. On parloit de la résolution désesperée, prise par la plûpart des Hollandois, de sacrifier l'amour de la patrie à celui de la liberté, dont ils jouïroient paisiblement en Asie, si l'ennemi victorieux ne se relâchoit point des rigoureuses conditions auxquelles il leur offroit la paix. Le peu d'agrémens, que nous devions trouver à *Batavia* dans ce tems de trouble & d'allarme, nous détermina à en rester éloignés aussi long-tems que dureroit la crise. Il n'y

n'y avoit pas d'apparence que les Puiſſances, jalouſes, ou ennemies de la France; la viſſent tranquillement anéantir un Etat, qu'elles s'étoient accoutumées, depuis ſa naiſſance, à regarder comme le rempart de la liberté générale. Excités au commerce par le deſir d'acquérir des richeſſes capables de nous procurer une vie exempte de ſoucis, nous fîmes la cargaiſon d'un *Jonc*, le double plus grand que celui qui nous avoit amenés. Telle fut toute notre reſſource dans l'incertitude du ſort de la Hollande, où j'avois le reſte de mon bien; nous en tirâmes parti en habiles gens. Les retours, que nous eûmes de nos marchandiſes au Japon, furent deſtinés pour les *Philippines*, & du produit de leur vente à *Manille* nous fîmes l'achat d'un vaiſſeau avec lequel nous commerçâmes au *Pégu* & à la *Cochinchine*. La fortune nous fut ſi fa-

favorable, qu'après le troisième voïage chacun de nous se trouva avoir plus gagné que je n'avois laissé en Hollande. Nous ne nous étions point défendus contre la cupidité, parce qu'elle nous paroissoit légitime, eu égard à la fin que nous nous proposions, laquelle n'étoit autre qu'une retraite consacrée aux plaisirs de l'esprit & une opulence utile au prochain. D'ailleurs l'acquisition de nos moïens étoit irréprochable.

Nous rentrâmes dans le port de *Batavia*, sept ans après en être sortis. Je me présentai à mes anciennes connoissances, que j'avois négligées lors de mes écarts, avec la modeste assûrance d'un homme qui croit avoir expié ses fautes, & mérité qu'on les oublie. A peine parus-je un mois sous ce nouveau dehors, qu'on le reconnut pour mon état naturel. Je n'apperçus pas dans les esprits la moin-

moindre trace des premières impreſſions. On étoit inſtruit du ſuccès de ma courſe, & comme on ignoroit ma naiſſance, de même que mon long ſéjour en Aſie, & que la reſſource, que j'avois cherchée dans un commerce périlleux, ne ſuppoſoit pas que je fuſſe un homme fort à mon aiſe en Europe, on me ſollicitoit à augmenter la Colonie. *Sir James*, qu'on regardoit comme un Philoſophe, ſans autre attachement au monde qu'en conſéquence de l'ordre que la Providence, en l'y plaçant, lui avoit donné d'y vivre, me préparoit les voïes à un établiſſement avantageux, en déclarant hautement ſon goût pour le célibat, & en me déſignant non ſeulement pour ſon héritier, mais encore pour le propriétaire de ſon bien, dont il m'avoit remis les titres & les droits. J'ignorois ces nouvelles preuves de ſa générosité, je ne les

ſoupçonnois pas même, tant je me ſentois éloigné d'en faire uſage. En garde contre toutes les femmes, je ne m'imaginois pas qu'aucune pût faire impreſſion ſur un cœur dégouté du libertinage, ſur un eſprit qui s'étoit fait un mépris de l'amour, & qui mettoit cette paſſion au nombre des foibleſſes. Je m'en expliquois ſouvent ſur ce ton à mon ami, mais je le trouvois incrédule. Vous êtes, me diſoit-il, dans la ferveur d'un nouveau Converti, qui paſſe condamnation ſur tous les anciens objets de ſon culte. Lorſque ce premier feu viendra à s'éteindre, vous reconnoîtrez qu'il y a beaucoup de vrai mêlé avec le faux que vous avez abjuré. Le véritable amour vous eſt inconnu. Vous n'avez encore goûté dans les plaiſirs de l'amour que les plaiſirs des ſens. Je conviens qu'ils entrent pour beaucoup dans la paſſion la plus dé-

délicate; mais il en eſt d'autres pour le cœur & pour l'eſprit: ce ſont ceux-là dont l'attrait eſt irréſiſtible. J'en appelle au tems, qui vous fera ſentir ce que je ne puis vous exprimer, malgré l'expérience que j'en ai. L'amitié eſt une affection trop douce, ſes mouvemens ſont trop tranquilles & trop uniformes pour un caractère auſſi ardent que le vôtre. *Ferbos* ſe joignoit ordinairement à lui pour me perſuader de leur donner une famille qu'ils puſſent adopter. Il ſe repoſoit ſur les glaçons de ſon âge, ſur ſa fidélité au célibat, & il ſe croioit incapable de prendre d'autres engagemens que ceux de l'amitié. L'habitude, où il étoit de ne tenir à perſonne, fut préciſément ce qui lui fit naître l'envie de tenir à quelqu'un. Il nous découvrit avec ſa franchiſe naturelle qu'il ne ſe croiroit jamais en poſſeſſion de la liberté que nous lui avions procurée, s'il ne faiſoit un

choix auquel ſon ancien eſclavage mettoit obſtacle. J'approuvai ſon deſſein avec *Sir James*, & pour l'y engager d'autant plus, nous diſpoſâmes tout dans notre maiſon pour la réception de la femme qu'il jugeroit à propos de prendre. Sûr de notre conſentement, il fit ſon choix avec jugement. Les qualités perſonnelles de ſon épouſe nous promirent un agrément de plus dans notre ſociété, ſans craindre aucune altération dans ceux dont nous jouïſſions déjà. C'étoit une amie de la femme d'un ancien Général, qui étoit venue en Aſie ſe ſouſtraire au dérangement des affaires de feu ſon mari. Elle avoit vécu avec la Générale juſqu'au retour de cet Officier en Europe, où, aiant refuſé de ſuivre ſon amie, elle étoit reſtée à *Batavia*. La part, que le Général lui avoit procurée dans le commerce des denrées, l'avoit miſe dans l'aiſance. Elle étoit d'un

d'un excellent caractère, elle avoit l'efprit doux & cultivé, les mœurs fimples & innocentes. Elle avoit prêté l'oreille aux propofitions de *Ferbos* par les mêmes raifons qui avoient porté celui-là à les lui faire. Laffe d'être feule dans le monde, elle vouloit appartenir à quelqu'un, & comme elle recherchoit dans le mariage le contentement de l'efprit plus que toute autre chofe, *Ferbos*, quoiqu'âgé de cinquante ans, lui avoit paru le mari qui lui convenoit le mieux. Ce fut à ces nôces de Philofophe que fe démentit la Philofophie à laquelle je me croiois fortement attaché. J'y vis une jeune veuve d'une beauté incomparable, mais dont l'efprit & les manières furpaffoient encore beaucoup plus le mérite de toutes les amies de Madame *Ferbos*. Je pris de bonne foi pour fimple curiofité l'empreffement avec lequel je m'informai d'elle;

mais quand je sus qu'un oncle l'avoit mandée d'*Amsterdam* à *Batavia*, que sa succession & celle de son mari la rendoient la plus riche de la Colonie, & qu'elle étoit résolue de repasser en Europe, je connus, à l'inquiétude dont je me sentis saisi, que je m'intéressois bien plus à elle que je n'avois cru. Je cherchai l'occasion de la revoir; sa vûe me jetta dans un trouble extraordinaire. Elle me parut également troublée, inquiette de mes regards. Les siens, qui sembloient ne tomber sur moi que par distraction, me firent augurer que la sympathie agissoit sur son cœur comme sur le mien. Je me retirai, plein de douces esperances. Lorsque je fus seul dans mon cabinet, j'examinai ce qui se passoit au-dedans de moi-même. Je reconnus avec satisfaction que j'étois dans cette situation dont mon ami m'avoit parlé; situation, où, au-lieu de

de ces mouvemens tumultueux caufés par le tempérament & foutenus par un befoin naturel, une douce crainte me tenoit dans la perplexité. Je defirois la volupté fans ôfer l'efperer, fans même ôfer la concevoir. Timide & refpectueux, je ne me peignois que traits à traits les charmes de l'aimable veuve qui faifoit l'objet de ma flamme. La poffibilité de mon bonheur ne fe traçoit dans mon imagination qu'avec peine, & j'avois befoin d'efperer qu'elle me fît grace pour me flatter d'obtenir d'elle quelque retour. Ma tendreffe étoit celle que me fouhaitoit *Sir James;* je nourris le feu qui me confumoit. Je mis mon ami à portée de lire dans mon cœur; il me félicita de mon défordre. Il n'y a point de tems à perdre, me dit-il; avant deux mois la flotte mettra à la voile. Quand vous n'auriez pas avec votre pere
 les

les engagemens qui vous défendent de vous rapprocher de lui sans avoir détruit ses soupçons, vous devez, pour l'intérêt de votre amour, tâcher de conclure ici, où les rivaux, que vous suscitera la jalousie, n'ont pas sur vous les avantages qu'ils auroient en Europe. Riche & belle, votre veuve trouveroit dans sa patrie des adorateurs, dont le rang flatteroit son ambition; ici elle ne suivra que son penchant, elle n'écoutera que sa tendresse. Je veux vous mettre à votre aise avec elle, je me charge de lui faire votre déclaration.

Je fus si bien secondé de mes amis & de Madame *Ferbos*, que l'aimable veuve vit bientôt en moi, tant du côté de la fortune que de celui de la personne, l'homme du Pays le plus digne d'elle. Nous lui exagérâmes les desagrémens du voyage pour une personne de son sexe, qui se trouve à bord d'un vaiss-

vaiſſeau ſans mari ; nous réuſſîmes ſi bien à la perſuader, qu'elle conſentit à me donner ſa main avant l'embarquement. Nos affaires furent conduites avec tant de ſecret & de ménagement, que nous étions unis avant que ceux, qui auroient pû traverſer notre union, ſoupçonnaſſent notre intelligence. Déjà nos effets étoient ſur la flotte, & perſonne dans la Colonie ne dévinoit le motif de mon départ. *Ferbos* en donnoit pour raiſon la complaiſance qu'il devoit aux ſollicitations de ſa femme, & notre attachement qui ne permettoit pas que nous nous ſéparaſſions. Enfin huit jours de plus, & nous échappions à notre deſtin. Tout à coup je fus attaqué d'une fiévre peſtilentielle qui avoit fait de grands ravages dans la Colonie. Il fallut que ma femme, obligée de reſter à terre, rendît notre mariage public; ce qui nous

at-

attira autant d'ennemis que nous avions eu de rivaux. Leur dépit éclata en murmures tant que ma vie fut en danger; mais il se changea en haine mortelle quand on me sut hors de risque. Chaque famille, qui avoit aspiré à l'alliance de la riche veuve, me regarda comme un homme qui avoit furtivement empiété sur ses droits. Le Général entre autres, avec qui une discussion d'intérêt pour le bien de Madame *Ferbos* nous avoit brouillés, découvrit que j'étois Anglois, & joignit à la jalousie, que les Colons Hollandois avoient contre moi, les soupçons qu'ils prennent sur un étranger, qui se hazarde à venir partager leur commerce. En un mot dans une ville, une des plus peuplées du monde, nous nous trouvâmes comme dans un désert. Il fallut que nous nous tinssions renfermés dans la maison, si nous voulions éviter les insultes

&les avanies. Pour comble de chagrin, la maladie contagieuſe emporta Madame *Ferbos*, & ma femme n'enviſageoit qu'avec déſeſpoir la néceſſité de reſter encore un an dans l'Iſle.

Pendant notre convaleſcence nous partîmes pour *Bantam*, où, me déclarant Anglois, je devois trouver moins de deſagrémens. En effet les Facteurs de ma Nation mirent tout en œuvre pour nous rendre le ſéjour de cette ville agréable juſqu'au retour de la ſaiſon. Ils jouïſſoient auprès du Roi de *Bantam* d'une faveur diſtinguée, que les Hollandois eſſaïoient en vain de leur ravir, & ils ſurent rendre inutile tout ce que la malice machina contre moi. Elle alla juſqu'à gagner un de ces Mahometans frénetiques qui ſe jettent, le poignard à la main, ſur tous ceux qu'ils rencontrent, & s'imaginent mériter le Ciel, s'ils ſont maſſacrés

après avoir aſſaſſiné une demi-douzaine de perſonnes. Mes ennemis donnerent de l'argent aux parens d'un de ces enragés bigots, afin qu'ils le déterminaſſent à n'enſanglanter ſes mains que quand il ſeroit ſûr de m'envelopper dans ſes meurtres. J'échappai heureuſement à ce forcené, qui n'étoit que trop réſolu de tenir parole; mais le danger que je courus, fit une telle impreſſion ſur ma femme, qu'elle regarda comme un effet ſurprenant de la Providence l'arrivée d'un vaiſſeau Anglois qui venoit de la Chine, & qui ne demandoit qu'à faire de l'eau à *Bantam*. Des malheureux, prêts à être enſévelis dans les flots, ne voient pas la terre avec plus de joie. *Sir James* étant convenu avec le Capitaine pour notre paſſage, nous trompâmes nos ſurveillans, & gagnâmes ſon bord dans une chaloupe, qui vint nous prendre à la petite rade.

Ma maiſon étoit compoſée d'un valet-de-chambre, que j'avois amené d'Europe, ancien domeſtique qui m'avoit vû au berceau, & d'un ſoldat François, nommé *Borde*, qui, aiant été fait priſonnier de guerre en Flandre & conduit en Hollande, avoit été enrôlé par ſurpriſe à *Rotterdam* au ſervice de la Compagnie des Indes. Je l'avois racheté, lors même qu'on déſeſperoit qu'il guérît de la contagion, qui le mit à deux doigts de la mort. Il étoit fort reconnoiſſant, & nous le regardions moins comme un homme à gages, que comme un malheureux à protéger. Une Eſclave *Javane* de vingt ans, & un Nègre d'*Angola*, plein d'affection & de bravoure, attachés, l'une à ma femme, & l'autre à ſon premier mari, ne voulurent point la quitter, quoiqu'elle offrît de leur rendre la liberté; ils reſterent avec nous dans la même condition où

ils avoient été chez elle. *Ferbos* retenoit un Chinois de trente-cinq ans qui avoit servi sa femme, & *Sir James* avoit un laquais qui le servoit depuis qu'il étoit sorti de sa solitude. C'étoit un des fils du paysan qui lui apportoit ses provisions dans sa retraite, & qui s'appelloit *Léonard.* Nous fîmes porter au vaisseau autant de vivres qu'il en eût fallu pour tout l'Equipage, & nous ne mîmes point en compte cet avitaillement, quoique notre convention avec le Capitaine ne nous obligeât à nous munir d'aucune provision; ce qui ne pouvoit que nous faire regarder de bon œil à bord du vaisseau: aussi le Capitaine & les Officiers nous firent-ils l'accueil du monde le plus obligeant.

A peine le vaisseau fut sous voiles, que nous régalâmes l'Equipage. Jusqu'au cinquième jour que nous voguâmes dans le Détroit,

les

les Officiers, qui avoient tout loiſir, furent continuellement avec nous; de ſorte que nous fûmes charmés d'avoir fait leur rencontre. Nous ne jugions d'eux que par les apparences; mais après que la familiarité eut ſuccédé à la politeſſe, nous craignîmes fort de nous être trompés ſur leur compte. Nous remarquâmes que le Capitaine n'étoit pas maître ſur ſon bord, qu'un eſprit de révolte & de piraterie regnoit parmi l'Equipage, & nous entre-vîmes un ſcélerat achevé dans la perſonne du Contre-maître, qui s'étoit accrédité auprès des matelots au point d'être pour eux le véritable Capitaine. Je me repentis de ne m'être pas concilié ce méchant homme par un préſent plus conſidérable. Déjà les libertés brutales, qu'il prenoit avec ma femme, me faiſoient trembler ſur les ſuites de ſon mépris pour moi; je me hâtai de le gagner. Dans un

moment, où il me parut plus traitable, je le tirai à part ſur le pont. Capitaine, lui dis-je, en lui préſentant un fort beau rubis que je tirai de mon doigt, avant que de choiſir mes amis, je veux les connoître. Maintenant que je ſais la différence que je dois faire entre vous & les autres Officiers, je vous demande votre amitié, & je vous prie de recevoir cette bague comme un gage de la mienne. Il prit la bague d'un ſoûris forcé, puis l'examinant, Ma foi, dit-il, elle eſt jolie. Voions quelles ſeront les conditions de notre accommodement. Vous êtes un galant homme, & je ne ſuis pas jaloux. A çà, je renonce à vous ſouffler le tendron que vous appellez votre femme; mais par D...... il faut que nous le partagions. Je me mets à la raiſon, n'allez pas faire le ridicule, ou bien je vous rends votre bague. Capitaine, repris-je en dé-

dévorant mon indignation, nous ſommes en vérité ce que nous nous diſons être l'un à l'autre. Ma femme vous eſtime; voudriez-vous la chagriner, en pouſſant plus loin un badinage qui lui eſt injurieux? Il en ſera ce qu'il pourra, repliqua-t-il en jurant. Je n'ai jamais eu de ſi gentille cargaiſon, & je ne la conduirai pas, ſans en tâter. Tant d'inſolence me mit hors de meſure. J'arrachai ma bague des mains de ce brutal, & lui tournai le dos, en le menaçant de le punir s'il s'écartoit du reſpect qu'il nous devoit.

Je ne connoiſſois pas encore tout mon malheur. Le Capitaine, qui avoit la foibleſſe de ſe laiſſer gourmander par ſon Contre-maître, avoit encore celle de le laiſſer croire maître ſur ſon bord. Lorſque je le preſſai de prendre avec nous de juſtes précautions contre l'eſprit de mutinerie qui étoit dans ſon Equipage, je n'en pus tirer au-

tre chose, sinon que j'eusse à être sans inquiétude, & qu'il sauroit bien contenir ses gens dans le devoir. Je fus tenté de le croire d'intelligence avec le scélerat, & j'ordonnai à nos cinq hommes de se tenir toujours armés à portée de nous. Mes deux amis & moi, nous mîmes deux pistolets dans nos poches, & une crie, ou poignard Javan à notre ceinture. Le jour se passa assez tranquillement. Le Capitaine aiant parlé le soir à son Contre-maître, j'esperai que nous en serions quittes pour la peur; mais ce dernier nous méprisoit trop pour se contraindre long-tems: il avoit formé le projet de nous braver. Comme nous étions à fumer, après le dîner, dans la chambre avec le Capitaine, le brutal entre tout à coup, & va, sans daigner nous saluer, se jetter au col de ma femme, qu'il accable de baisers, tandis que d'une

main

main ſur ſa gorge il ſemble ſe préparer à lui faire le dernier outrage. Cette indignité me mit en fureur. Il y avoit ſur la table un grand couteau avec lequel on hâchoit le tabac, je m'en ſaiſis, & courant au brutal, je le lui enfonçai dans le corps avant qu'il ſe fût apperçu de mon mouvement. Je redoublai, & il tomba en vomiſſant les plus terribles imprécations. Le Capitaine étoit honnête homme: il avoit été indigné de l'inſolence du Contre-maître, & ſi ſa foibleſſe ne lui permettoit pas d'applaudir à la ſatisfaction que j'en avois priſe, du moins il excuſoit ce que m'avoit fait ôſer un premier mouvement de colère; mais il en ſaiſit les terribles ſuites. Pour les prévenir autant qu'il étoit en ſon pouvoir, ſans faire un coup d'autorité dont il n'étoit pas capable, il monta ſur les ponts, après nous avoir recommandé de dérober la con-

noiſſance de ce funeſte accident à l'Equipage, au moins pour quelque tems. Pendant que le Chirurgien, qu'il nous envoia, prit ſoin du bleſſé, nous fîmes une barricade derrière la porte, nous diſpoſâmes nos armes, & nous nous tinmes prêts à diſputer l'entrée de la chambre, ſi on entreprenoit de nous y forcer. Tous nos gens étoient avec nous, & ce dont nous étions capables, ſi on nous pouſſoit à bout, fut ſans doute une des plus fortes raiſons que le Capitaine allegua à ſon Equipage. L'aiant fait aſſembler au pied du mât, il avoit accompagné d'une diſtribution de ducats le recit de notre avanture, & feignant d'être plus fâché que perſonne du malheur de ſon Contre-maître, il remontra aux matelots que pour leur ſûreté, tant en mer qu'en Angleterre, il ne devoit pas me châtier autrement que par les arrêts. Laiſſez-moi faire, a-

ajouta-t-il, je me charge de repréſenter ce jaloux à la Juſtice plus qu'à demi-puni. Si le Contre-maître meurt, il païera le ſang par le ſang ſelon les Loix; ſi le bleſſé au contraire guérit, ou je lui abandonnerai ſa vengeance, ou je lui obtiendrai bonne compoſition pour qu'il s'en déſiſte: le Pilote và être mon ſecond. Après avoir ainſi calmé ſon monde, il revint à la chambre, ſuivi du Pilote, qui dans le fond n'étoit pas méchant homme. Nous nous en repoſâmes ſur la feinte, que nous comptions devoir être d'auſſi peu de durée que la vie du bleſſé. Je fus chargé de fers, & porté en cet état, à la vûe de pluſieurs matelots, dans la cabine du Pilote, qui nous en laiſſa les maîtres moïennant quelques ducats. Nous n'y devions être viſités que par le Capitaine & le Pilote, qui ſe donnoient pour mes geoliers. Ma femme n'en de-

voit

voit sortir qu'àprès la mort de notre ennemi, que le Chirurgien nous disoit certaine. D'un autre côté nos gens devoient se tenir sans cesse sous les armes, afin d'ôter à l'Equipage la hardiesse de rien entreprendre contre sa parole, donnée au Capitaine.

En dépit des prédictions de notre Esculape, le blessé avançoit vers sa guérison avec une vitesse incroiable. Trois semaines après l'avanture, le Chirurgien vint nous avertir qu'il n'étoit plus maître de le retenir plus long-tems au lit, d'où il ne vouloit sortir que pour venir me bruler la cervelle. Quelque affection que le Pilote eût prise pour nous, il refusa de s'engager à nous servir contre ce furieux, sous prétexte qu'il avoit avec lui des liaisons qu'il ne pouvoit rompre en honneur. Je ne doute point que ce ne fût quelque serment de s'associer à lui pour la

pi-

piraterie. Tout ce que nos prières & nos préſens purent obtenir de cet honnête homme, ce fut qu'à la hauteur de la première Iſle, qu'on s'efforceroit de ranger de près, il nous donneroit une des chaloupes, qui nous mettroit à terre avec nos effets & des munitions ſuffiſantes, en attendant le vaiſſeau que le Capitaine s'engageoit à nous envoier du Cap. J'offris en vain de vuider la querelle par les armes avec mon furieux ennemi ; ma femme & mes amis appuierent les oppoſitions du Capitaine, qui craignoit que le Contre-maître ne fît révolter ſon Equipage. Le Pilote ſe ſervit de tout ſon aſcendant ſur l'eſprit du bleſſé pour le retenir au lit.

Le lendemain de la tenue de ce petit Conſeil, le Capitaine, que nous embarraſſions, nous annonça la vûe d'une Iſle, que le Pilote aſſûroit être celle de *Diego Ruys*, &

& qu'il disoit être un lieu charmant, quoique désert. Un matelot, qui s'étoit amouraché de notre *Javane*, s'offrit de courir notre fortune, & se fit fort de nous conduire dans notre chaloupe à *Ceylan*, ou à l'Isle de *Maurice*, qu'il connoissoit mieux. L'offre de cet homme nous détermina. Nous nous plûmes à croire qu'il falloit que le danger ne fût pas bien grand, puisqu'il s'y exposoit de gaieté de cœur. Vers le soir le Capitaine & le Pilote, aidés de *George*, notre Volontaire, mirent en mer la seconde chaloupe. Nos gens y jetterent avec nos coffres & nos armes deux barils de poudre, deux tonneaux de biscuits, un de viande salée, une futaille d'eau, nos cantines, deux barils d'eau de vie & trois sacs de ris. Nous descendîmes vers le milieu de la nuit, & à peine fûmes-nous placés, que le cable fut coupé.

CHA-

CHAPITRE III.

Quelle fut la Route des onze Avanturiers. Ils abordent à l'Isle du Scélerat.

NOus fûmes pénétrés de douleur à cette ſéparation. *George*, le matelot que l'amour engageoit à partager notre fortune, étoit le ſeul qui parût ne pas connoître l'horreur de notre ſituation; mais le mépris, qu'il avoit pour la mort, étoit une ſtupide témérité, aſſez familière aux gens de mer. Nos domeſtiques ſembloient ne s'affliger que par compaſſion pour nous; mais leur affliction ne leur fermoit pas les yeux ſur le péril dont ils étoient menacés. Juſqu'au jour, nous ne travaillâmes que de quatre rames; nous prîmes courage au lever du ſoleil. La mer é-

étoit calme, & nous esperâmes gagner heureusement la prétendue Isle de *Diego Ruys*, que nous croiyons appercevoir à l'extrémité de l'horison. Nous fîmes forces de nos huit rames; mais notre esperance diminuoit à mesure que nous avancions. Au-lieu d'une Isle, nous ne découvrions, à l'aide d'une lunette, qu'un rocher en pointe, sur le sommet duquel on ne voioit que des pierres couvertes d'une mousse que la fiente des oiseaux avoit blanchie. Le désespoir nous prit, en observant que ce rocher étoit également escarpé de tous côtés, & que nous ne pouvions y aborder sans briser la chaloupe. Immobiles de surprise & de douleur, nous considérions ce bloc de pierre, battu avec fureur par les vagues; nous en fîmes le tour. *George* lui-même fut accablé de tristesse; *Ferbos* & *Sir James* païerent dé résolution dans

ce fâcheux moment. A quoi nous ſert cet abattement? s'écria le dernier. Lorſque nous ſommes entrés dans la chaloupe, avions-nous d'autre eſperance que celle de gagner l'Iſle de *Maurice*? La rencontre de ce rocher ne nous a pas mis hors de route; la mer eſt dans un état à ſouhait; *George* connoît l'Iſle; nous avons toutes nos forces, nous ne manquons pas de vivres; remercions Dieu, qui nous donne les moïens de ſoutenir l'épreuve à laquelle il met notre confiance en lui. Nous ne ſommes ni des malfaiteurs, ni des criminels; ôſons croire que la juſtice divine s'intéreſſe à notre préſervation, & ne doutons pas que ſa bonté ne nous ſoit propice au milieu de tous les dangers qui nous environnent.

Ce diſcours, prononcé avec feu, raſſûra les deux femmes. Elles ſe firent d'une vieille voile qui nous a-

voit été donnée, un pavillon, ſous lequel elles furent à l'abri de la chaleur du jour & de l'humidité de la nuit. Il m'eſt impoſſible d'exprimer combien je me ſentis fortifié par la tranquillité de ma chere *Judith*. A force de ſouhaiter que *Sir James* dît vrai, je parvins à me le perſuader, & je travaillai à la rame en homme convaincu que ce ſeroit un travail de peu de durée, qui nous feroit bientôt arriver au port. La patience & le courage ſe ſoutinrent parmi nous tout le jour ſuivant & la moitié du troiſième, lorſqu'un orage, que nout vîmes ſe former, nous jetta dans la conſternation. Après avoir toujours fait route à l'Oüeſt-Sud-Oüeſt, il fallut dériver au Sud, où les courans nous emportoient avec violence. Tout ce que nous pouvions faire avec nos rames, c'étoit de ſoutenir la chalouppe, dont nous nous efforcions de pré-
ſen-

ſenter obliquement le flanc au courant. Nous luttâmes le reſte du jour, juſqu'à ce que nous jugeâmes qu'il valoit mieux courir à l'avanture au Sud, que riſquer plus long-tems de voir la chaloupe ébranlée ſe partager en mille piéces. Ce fut alors qu'étant pouſſés par le vent & le courant avec la rapidité d'une flêche, le pavillon, ſous lequel étoient nos femmes & nos munitions, fut emporté au premier coup de l'ouragan, & que l'eau entra dans la chaloupe à plus d'un pied de hauteur. Une ſeconde vague, qui la heurta à la proüe, la mit preſque debout, & jetta dans la mer une partie de nos munitions avec le Chinois, pour lors occupé à attacher nos tonneaux aux bancs. Nous renonçames à la manœuvre, & la mort, préſente à nos yeux, ne nous laiſſoit point aſſez de préſence d'eſprit pour penſer à la reculer d'un inſ-

inſtant. Enfin la tempête aiant ceſſé ſur le midi, nous commençâmes à nous reconnoître. *George*, mort-yvre, étoit couché au fond de la chaloupe; ma femme, avec laquelle je m'étois lié à un banc, étoit glacée de froid & ne donnoit aucun ſigne de vie; le Nègre, qui avoit retiré de l'eau le Chinois & la Javane, étoit aſſis à la poupe, nud comme la main; ceux-là avoient leurs habits mouillés d'outre en outre; *Sir James* tenoit le gouvernail, accablé de fatigue, & plus encore de douleur; *Ferbos* étoit à ſes pieds avec *Borde*, & mon vieux-valet-de-chambre, qui nous manquoit, avoit ſans doute été culbuté dans la mer lorſque l'avant avoit pris eau. Pour moi, j'avois l'eſprit ſi troublé & les membres ſi engourdis, que je ne pouvois ni parler, ni me ſoutenir. A peine me fus-je levé, que mon affliction augmenta,

tà, en voiant nos provisions mouillées & gâtées. Un baril d'eau-de-vie, que le Nègre avoit attaché à l'arrière, me parut être la seule chose que la tempête eût épargnée; mais sans faire attention au besoin que nous avions de cette liqueur, j'en emploiai la plus grande partie à soulager ma femme, qui reprit ses sens. La mer étoit encore agitée, l'air commençoit à s'éclaircir,& quelques rayons de soleil ramenerent dans notre ame le calme que la frayeur en avoit banni. *George* & *Borde* se réveillerent de leur assoupissement, nous nous regardâmes les uns les autres, je m'approchai de *Sir James*, dont le cœur étoit serré d'angoisse. Quel affreux évenement, lui dis-je! Qu'ai-je fait en ma vie pour être persécuté par les hommes, par les vents & les flots? Falloit-il qu'un tendre ami partâgeât mes infortunes, &

qu'après la satisfaction de l'avoir arraché au repos d'une retraite à l'abri de tous les revers, j'eusse à me reprocher d'être la cause de sa perte, après mille tourmens plus cruels que la mort même? Il donna le gouvernail à *Borde*, & me prenant par une main, tandis que *Ferbos* tenoit l'autre, il me ramena vers ma chere *Judith*. Les symptômes de la mort étoient peints sur son visage: elle nous fixa d'un œil égaré; ses sanglots intercepterent sa voix. Ouï, j'éprouvai dans cet instant tout ce que l'imagination de l'homme peut inventer de plus cruel en supplices. Retirée, pour ainsi dire, en elle-même, mon ame se refusoit à l'idée de mon malheur. Revenu de mon saisissement, je fus épouvanté de ce qui me restoit encore à souffrir. L'œil furieux & la rage dans le cœur, je tirai mon poignard de ma ceinture. Mourez, m'é-

m'écriai-je, mourez, vous que j'aime plus que moi-même. Une prompte mort eſt l'unique marque d'amour que je puiſſe vous donner. A ces mots, je me courbai, le bras levé pour percer ma malheureuſe épouſe. Un cri, qu'elle jetta, ſuſpendit le coup: mon ami m'arracha le poignard de la main, & je ne me ſouvins que confuſément de l'action atroce que j'avois voulu commettre.

Sir James, pénétré de mon déſeſpoir, y vit la grandeur de mes ſouffrances, & il fit un nouvel effort pour m'élever par ſon exemple au-deſſus de mes malheurs. Eſt-ce bien vous, me dit-il, qui vous laiſſez aller ainſi au découragement, vous, de qui nous devrions recevoir des conſolations? Qu'avons-nous donc eſſuïé qu'une nouvelle épreuve? Nous ſommes encore vivans, & nous n'admirons pas le miracle qui

nous a préservé du naufrage? Si Dieu demandoit notre vie, qui de nous doute que nous l'eussions déja perdue? Après ce qu'il a daigné faire pour nous la conserver, soions persuadés qu'il nous destine pour quelque Païs où il est de sa gloire que nous la passions. Oubliez l'Europe, où le retour, selon toute apparence, nous est fermé pour jamais. Nous sommes sur le point de découvrir quelqu'une des Isles dont cette mer est semée. Quelle vie sera comparable à celle que nous y menerons? Vous y aurez une femme digne de toute votre tendresse, & des amis qui s'efforceront de mériter de plus en plus votre estime. Trouveriez-vous en Europe quelque chose au-dessus de ces deux thrésors? Nous ne sommes point encore d'un âge où la résignation à des pertes de l'espèce des nôtres soit si pénible. Nous pouvons encore apprendre à vivre a-
vec

vec nous-mêmes, & à ne désirer de plaisirs que ceux de la nature. Au pis aller, c'est de mourir, & si c'est-là un si grand malheur, au-lieu de le hâter par notre peu de courage, redoublons nos efforts pour le prévenir. *Ferbos* joignit ses consolations à celles de *Sir James*; tous deux sembloient être animés de l'esprit prophétique.

A peine eurent-ils fini de parler, que le Nègre cria *Terre.* En effet plusieurs oiseaux, dont nous pouvions distinguer le vol, confirmoient la nouvelle qu'il nous annonçoit. Vers le soir nous vîmes de fort loin une éminence qui, à juger de la variété de ses couleurs, nous paroissoit un terrain, couvert d'arbres. On se remit à la rame avec une nouvelle ardeur; mais la mer continuoit toujours d'être émûe; ce qui nous empêchoit d'avancer. Il nous fallut tout

le jour ſuivant pour arriver à portée d'entendre les cris & les hurlemens de différentes bêtes ſauvages. On avoit d'abord réſolu de ne pas différer la descente; mais comme nous avions paſſé le courant, que la mer étoit fort tranquille, & le ciel ſans nuages, ces cris de bêtes féroces nous firent changer d'avis. Nous paſſâmes la nuit à bord de l'Iſle en la tournant; cependant la ſoif étoit notre plus preſſant beſoin. Le courageux *Angola*, aiant remarqué une rivière qui ſe déchargeoit dans la mer, nagea de l'autre côté avec une corde attachée à un baril, qu'il remplit d'eau douce à une fontaine, celle de la rivière étant ſaumache. Il nous rejoignit une heure après. Il nous aſſûra qu'il y avoit des hommes dans l'Iſle; & quoiqu'il ne nous en donnât que ſon odorat pour garand, nous voulûmes bien l'en croi-

croire. Il n'étoit pas poſſible que nous leur fiſſions ſignal avec nos armes, qui étoient mouillées, ainſi que la poudre. Nous eûmes beau crier de toutes nos forces, le bruit des vagues, qui ſe briſoient contre l'Iſle, empêchoit que nos cris parvinſſent juſqu'au rivage. Vers le milieu de la nuit nous apperçûmes, à environ une demi-lieuë du bord de la mer, un grand feu, qui diminua de moment en moment juſqu'au jour, que nous ne vîmes plus qu'un peu de fumée; d'où nous conclûmes que l'endroit étoit habité. Nous le ſouhaitions, c'étoit aſſez pour que perſonne n'en doutât. On ne délibera pas long-tems ſi on y aborderoit ou non; l'impatience fit qu'on prit terre à tout hazard.

CHAPITRE IV.

Quels hommes les trois Amis trouvent dans l'Isle du Scélerat. Quelle est leur Religion.

LA descente se fit au lever du soleil. Notre premier soin fut de rendre graces à Dieu de notre conservation, & de le conjurer de nous préserver d'autres dangers dans la suite. Après nous être acquittés de ces devoirs avec autant de componction que d'ardeur, nous tirâmes la chaloupe à sec sur la greve. De toute sa charge il n'y avoit plus que nos hardes & nos armes avec les deux barils de poudre qui fussent encore d'usage. Nous les portâmes sous un gros arbre, dont les branches devoient nous servir de couvert jusqu'à ce que nous eussions pris nos arrangemens pour pénétrer sûrement

dans l'intérieur de l'Isle. Nous allumâmes du feu au moïen de deux petits bâtons, que nous frottâmes sur des feuilles seches & des broussailles, saupoudrées de notre poudre mouillée, dans l'espérance que la flamme & la fumée exciteroient la curiosité des Insulaires. Des coquillages vuides & brisés, des morceaux de bois coupés avec le fer, & épars çà & là, étoient des indices certains que l'Isle avoit des habitans; mais en vain nous attendîmes jusqu'à midi qu'il se présentât quelqu'un. Notre repas consista en quelques coquillages que nous ramassâmes au bord de la mer, le mauvais état de nos armes & de notre munition ne nous permettant que la vûe d'une multitude d'oiseaux, dont l'apprêt eût été plus propre à nous refaire de nos fatigues. Pendant que nous finissions notre chetif régal, *Angola* se jetta le ventre à terre, & aiant flai-

flairé comme un chien qui quête, il nous dit que quelqu'un approchoit, & qu'il sentoit le Nègre. Aussitôt nous nous levâmes & le suivîmes. A peine fûmes-nous à deux cens pas, qu'il sortit de derrière une touffe de cotonniers une figure humaine de couleur noire, ceinte d'une écharpe de feuillage. Elle s'enfuit d'une extrême vitesse, malgré tout ce que nous pûmes lui dire de plus touchant dans les différentes langues que nous parlions. Il n'en fallut pas davantage pour nous convaincre que l'Isle étoit habitée par des Sauvages, dont la férocité ne pouvoit manquer de nous être funeste. Je brulois d'envie d'aller à la découverte; mais dès que *Judith* me perdoit de vûe, elle trembloit que quelque Antropophage ne vint la dévorer. *Sir James* fut battre l'estrade avec *Borde*, le Chinois & le Nègre. Deux heures après, ils revinrent avec

vec ſix créatures, vêtues de même que celle que nous avions fait fuir. Je crois, nous dit *Sir James*, que je vous amene ici tout le peuple de l'Iſle. Le naufrage d'une barque, dans laquelle ils ont été abandonnés à la merci des flots, leur a fait, comme à nous, de cette petite Iſle une patrie, où ils vivent depuis trois ans dans l'horrible attente d'une mort prochaine, ou d'un libérateur ineſperé. En effet ce n'étoit qu'une famille, compoſée d'un pere, homme d'environ cinquante ans, d'une phyſionomie dure & rebutante,& dont la rudeſſe étoit moins une impreſſion du chagrin, qu'un effet de ſon mauvais naturel; d'une femme Négreſſe de belle taille, dont les traits étoient grands & réguliers; d'un jeune homme d'une figure revenante, & de trois filles mulâtres, dont la plus âgée ne paſſoit guères les vingt ans. A la peau près, qu'el-

qu'elles avoient olivâtre, & un cercle noir qui leur entouroit les yeux, elles n'avoient rien de difforme dans le visage, ni dans le reste du corps. Toute cette famille parloit un mauvais François, que je pris pour le bas Normand. Ces pauvres gens, qui n'avoient pas trouvé dans l'Isle dequoi se vêtir, sembloient nous présager la vie la plus déplorable. Quelle affreuse perspective pour des personnes élevées dans l'opulence, & accoutumées aux besoins de l'Europe. Je vis ma femme fondre en larmes à ce spectacle. Je feignis de ne pas m'en appercevoir pour m'épargner la douleur de la consoler dans un accablement qui me rendoit moi-même inconsolable.

Ce n'étoit ni le tems, ni le lieu de contenter notre curiosité sur les avantures de nos compagnons d'infortune. Je fis faire pour *Judith* & la Javane, également épuisées de

de fatigue, un brancard de branches d'arbres entrelaſſées, que nous nous entre-aidâmes à porter à l'habitation, qui étoit environ à une lieuë de diſtance du bord de la mer. Nous traverſâmes un beau vallon, qui nous donna une idée peu avantageuſe de l'induſtrie de nos nouveaux compatriotes. Ici on voioit des prez qui ſervoient de pâturage à toute ſorte de bêtes, dont aucune n'étoit apprivoiſée; là d'eſpace à autre des cottonniers, dont le duvet de pluſieurs années étoit réduit en pourriture. La colline portoit de grands arbres, que le fer n'avoit point encore entamés. Enfin au-lieu d'une cabane commode, nous ne trouvâmes qu'une grotte, ou plûtôt une caverne naturelle, dont la grandeur ne ſervoit qu'à en rendre la mal-propreté plus hideuſe. C'étoit-là que le fumet, qu'*Angola* avoit ſaiſi, portoit à l'odorat Européen le plus obtus.

Je ne voulus pas y faire entrer le brancard. Animant tout notre monde d'exemple & de la voix, je fis abattre avec la hâche une vingtaine de jeunes arbres, dont nous entrelaſſâmes les branches de manière à pratiquer au deſſous un cabinet à l'épreuve des injures de l'air. J'envoiai les trois jeunes Mulâtres avec leur mere ramaſſer tout ce qu'elles trouveroient de bon cotton; nous allumâmes un grand feu, vis-à-vis duquel nous ſéchâmes ce qui nous reſtoit de nos hardes. Avant la nuit, notre cabane eut plus de commodités que la famille du premier poſſeſſeur ne s'en étoit procuré pendant trois ans dans ſa caverne. La poudre eut le tems de ſecher pendant la nuit, & dès le lendemain *Borde* alla chaſſer dans les prez, où il tua deux chevreaux, & trois oiſeaux plus gros que nos oyes d'Europe. *Ferbos* avoit été à la découverte des pro-

duc-

ductions de l'Isle. Il revint, chargé de grosses raves noires, qu'il nous dit être une espèce de *manioc*, dont les Américains font leur pain. Nous en mangeâmes après les avoir pressées, & nous espérâmes que nous en pourrions tirer une farine, capable d'être réduite en pâte, pour en faire du moins des galettes. *Angola*, qui s'étoit fabriqué un arc & des flêches, nous apporta du poisson qu'il avoit tiré dans la rivière.

Les anciens possesseurs de l'Isle admiroient dans un étonnement stupide la différence de nos vivres & des leurs, la disposition de notre cabane, & les commodités que nous nous étions faites en si peu de tems. Ils déjeûnerent avec nous, & dévorerent nos mêts avec une avidité incroiable; mais avant de nous unir plus étroitement, il étoit à propos que nous connussions les personnages par le re-

recit de leurs desastres. J'avois mauvaise opinion du pere, qui me paroissoit quelque scélerat dont la Justice avoit voulu délivrer l'Europe, en lui faisant grace de la vie. Il avoit la mine de ces hommes pervers, à charge à la société. Ses yeux étinceloient de pétulance, ses regards étoient acariâtres, & on remarquoit dans tout son maintien l'impétuosité brutale d'un sauvage, accoutumé à se livrer sans réflexion à tous ses mouvemens. Il avoit la voix rauque & perçante, il s'exprimoit d'un ton brusque & gesticuloit à tout propos. En un mot il ne falloit que le considérer & l'entendre pour connoître un homme, qui ne savoit penser & refléchir qu'en conséquence de sa passion. Sa taille étoit plûtôt petite que médiocre, & à travers les attitudes fières dont il avoit pris l'habitude, on démêloit la lâche timidité, qui faisoit le fond de son ca-

caractère. *Robert*, c'étoit ſon nom, nous entretint d'une manière confuſe & précipitée, moins propre à nous attendrir qu'à nous rendre indifférens ſur ſes malheurs.

Quant au jeune homme, qui étoit ſon ſecond, ſa phyſionomie ſeule nous prévint en ſa faveur. Agé d'environ vingt-ſept ans, il avoit l'air noble ſans fierté, il s'énonçoit éloquemment ſans affectation, & on entre-voioit dans ſes manières une éducation peu commune. Il étoit né en Allemagne d'un pere, dont le principal exercice avoit toujours été celui des armes; profeſſion que ſon fils avoit embraſſée dès l'âge de quatorze ans. Il avoit mis à profit le loiſir que lui laiſſoit ſon état, en s'adonnant à l'étude de la Philoſophie, & à force de la pratiquer & de l'approfondir, il s'étoit forgé les dogmes les plus hardis en matière de Religion, qu'il a-

avoit tâché inutilement d'inſpirer à ſon Compagnon d'infortune. Vous ſerez d'abord ſurpris, nous dit-il, lorſque vous apprendrez quels ſont mes ſentimens ſur la Religion; mais ſi vous n'êtes pas remplis de ces préjugés que j'ai trouvés preſque par-tout, je ne déſeſpere pas de vous rendre à la lumière. En vain vous vous érigeriez avec moi en Convertiſſeur; mes connoiſſances ſe ſont trop affermies par les réflexions que je ne ceſſe de faire, & je vous déclare que je perdrois plûtôt la vie que de renoncer à une Croiance, qui eſt, à mon avis, la ſeule véritable, & celle que j'eſtime digne de cet Etre que tout animal raiſonnable ſent qui exiſte. Nous écouterons volontiers, lui répondit *Sir James*, ce que vous avez à nous dire; mais auſſi ne trouvez pas mauvais que ſi nous remarquons quel-

quelque chose qui ne soit pas conforme à la dignité de votre Etre, nous vous en disions librement notre sentiment. Fort bien, reprit-il, j'y consens; mais prenez garde à ce que je vous ai déjà dit. Tous vos raisonnemens n'aboutiront qu'à nous aigrir les uns les autres; ainsi le plus sûr parti est de rester dans celui qu'on croit le meilleur, sans vouloir prétendre y faire entrer ceux qui se sont déjà fixés. J'ai été élevé, comme vous, dans les principes du Christianisme; j'ai cru, ou je me suis imaginé croire tout ce qu'il renferme, & j'en ai fait les fonctions jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. Les liaisons, que j'eus alors avec de vrais Savans d'au-delà de l'Europe dans les voïages que j'ai faits outre mer, m'ont ouvert les yeux pour toujours. Ce Dieu, que vous me donnez comme un Monarque absolu, qui fait

tout ce qu'il veut, qui accorde ou refuſe à ſon gré des graces à ſes créatures, qui eſt un Dieu caché, qu'on voit & qu'on ne voit pas, nous le reconnoiſſons également, mais ſous des titres bien différens. Un Eſprit monarchique nous épouvante, un Dieu qui ſe cache eſt pour nous un Dieu incompréhenſible. Nous voions le châtiment que Dieu inflige aux hommes pour expier la faute de notre premier pere, laquelle réjaillit ſur toute ſa poſtérité. Choſe étonnante! Un Dieu meurt pour tout le genre humain & cependant on en excepte une partie. Dieu choiſit les uns, il réprouve les autres comme il le juge à propos, & on nous recommande de l'aimer, ſans qu'il nous ſoit permis d'examiner pourquoi. Le Sauveur trouve le monde ſous la condamnation; il parle; il inſtruit; il meurt de la main des Gentils, dont

il

il aimoit ſincérement quelques a-mes. Tout a fléchi ſous ſa puiſſance, les nations ont ſubi tour à tour le joug du Meſſie vainqueur. Sa grace a été le ſecret qu'il réſervoit. *Mon ſecret eſt à moi*, dit-il quelque part. Voilà le ſtyle de vos Ecritures. Mais expliquez-moi comment Dieu a pû mourir pour tous en un ſens, que dans un autre il eſt mort pour quelques-uns; & cela par la pure faute des hommes. Dites plûtôt que c'eſt parce que Dieu ne le veut pas. Il fait ce qu'il veut: vouloir, & faire ſont en lui la même choſe, par conſéquent c'eſt parce qu'il ne l'a pas voulu. Notre Dieu eſt bien différent de celui-là, il eſt bien plus immuable. Nous ne reconnoiſſons en lui qu'une ſeule volonté éternelle; elle eſt auſſi ſimple que ſon amour. Nous éloignons de nos eſprits ces termes de *grace efficace*, ou *ſuffi-*

sante; nous n'avons point de subtilité scolastique. Dieu est pour nous un Etre bienfaisant, qui ne se souvient de ses créatures que pour leur faire du bien. Dans ces sentimens j'ai appris à vivre avec cette tranquillité qui vous est inconnue; j'ai tâché de la procurer à cette famille qui m'a adoptée; mais ses préjugés sont trop forts pour être capable de raisonnement. Cependant j'ai l'avantage de les voir vivre comme moi, mais c'est une joie qui n'est point complette, puisqu'ils suivent ce que je ne puis leur faire comprendre, & que je suis le seul qui aye la persuasion en partage. Quel raisonnement! s'écria *Sir James*, & quel aveuglement tout ensemble! J'ignore, mon ami, où vous avez pû puiser tout ce verbiage. Nous vous avons promis de vous écouter, sans entreprendre de vous convertir;
mais

mais ſi c'eſt à cette lumière que vous voulez nous rendre, vous pouvez dès à préſent vous déſiſter de votre entrepriſe. Laiſſons cette matière pour un autre tems, & voions ſi nous pourrons trouver dans l'hiſtoire de vos malheurs quelque choſe de plus intéreſſant que vos opinions ſiniſtres.

Robert nous l'avoit déjà contée. Il avoit été un des François de la Colonie du Fort-Dauphin dans l'Iſle de Madagaſcar. C'étoit nous donner en deux mots l'opinion que nous devions avoir de lui. Cette Colonie fut formée de tout ce qu'on put raſſembler de gens en France qui euſſent intérêt de s'éloigner de leur patrie. Les Officiers & les ſoldats étoient de même trempe. Fiers de leurs armes à feu, dont les Inſulaires n'avoient pas l'uſage, ils s'érigerent en tyrans des habitations voiſines de leur Fort, & firent ſervir la ſupério-

riorité, qu'elles leur donnoient, à assouvir leur avarice & leur lubricité. Il y a de l'or dans l'Isle: ils emploierent la torture pour arracher de leurs voisins ce qu'ils en pouvoient ramasser. Le sang des Insulaires est beau, si on leur passe le teint. Les peres & les meres furent tourmentés par les supplices les plus atroces lorsqu'ils refuserent de livrer leurs filles à la brutale passion de leurs impudiques hôtes. Quelques-uns de ces derniers se prirent d'affection pour les malheureuses dont la violence leur avoit acquis la possession, & afin d'en recevoir les plaisirs qu'ils leur avoient arrachés jusque-là, ils leur en imposerent par une Cérémonie, que leur inconstance & leur mépris pour les Loix leur faisoient compter pour rien. C'étoit un mariage de cette espèce qui avoit uni *Robert* avec la Négresse qui étoit avec lui.

La

La crainte d'un dur esclavage fit souffrir pendant quelque tems les vexations des tyrans. L'esprit de parti, qui divise l'Isle en autant de peuples qu'elle a d'habitations, ne permettoit point que l'on fît un effort tel qu'il auroit fallu pour les chasser. Sans la jalousie, que les Anglois prirent de l'établissement des François, les malheureux voisins du Fort-Dauphin auroient peut-être laissé leurs oppresseurs s'affermir dans leur tyrannie. Aux premières offres, qui furent faites à ces malheureux par un Vaisseau Anglois, ils projetterent leur délivrance. Le dessein fut nourri dans un profond secret, & l'amour de la vengeance agit si puissamment sur ces hommes grossiers, qu'ils purent se contenir à de nouvelles injustices, sans laisser échappper aucunes menaces. Les Anglois tinrent parole; ils se présenterent à leurs cliens

avec des troupes & des armes. Le Fort auroit pû être attaqué & pris à force ouverte, si les Insulaires eussent voulu seconder l'ardeur de leurs auxiliaires; mais outre qu'ils appréhenderent que ceux-ci, en se rendant maîtres du Fort, ne les opprimassent à leur tour, ces hommes généreux ne vouloient pas se mettre en risque de confondre les maris de leurs filles avec leurs ennemis. Pleins de respect pour les liaisons du sang, quelle que fût leur irrégularité, ils s'accorderent à voir leurs gendres dans ceux qui avoient donné le nom d'épouses à leurs filles que la violence avoit rendues esclaves. Ils ménagerent la surprise du Fort & de sa garnison de manière, qu'il dépendit d'eux de faire grace à qui bon leur sembleroit.

Il ne se trouva que neuf François dans le cas d'être sauvés du massacre. L'Allemand, compagnon de

de *Robert*, jouit du privilège, quoique ſa femme fût morte peu de tems auparavant. Par les ſoins des parens de leurs femmes, ils furent tous préſervés du ſort de leurs compatriotes. Chaque famille donna azyle aux ſiens dans ſes cabanes. Elles les y garderent autant de tems qu'il en fallut pour leur donner à connoître les obligations qu'ils avoient à leurs femmes. Dans une aſſemblée générale du Canton, on offrit à ces dix hommes de leur céder un quartier dans l'intérieur de l'Iſle, où ils pourroient former une ſociété ſur les Loix qu'il leur plairoit d'établir. Ils s'obſtinerent à vouloir qu'on leur donnât une habitation au bord de la mer. Les Inſulaires ſe perſuaderent que leur entêtement venoit de l'eſpérance qu'ils recevroient de France les moïens de rétablir la tyrannie, & ils les regarderent comme des bêtes féroces

ces qu'ils ne pouvoient tenter d'apprivoiser, sans risquer de s'en voir dévorer un jour ou l'autre. La résolution fut prise unanimement d'en délivrer l'Isle. Des neuf femmes épouses il n'y en eut que quatre qui voulussent partager le sort de leurs maris. *Robert* eut le bonheur que la sienne fût une de ce nombre. Il en avoit deux, dont la première, déjà répudiée, l'avoit fait pere de deux filles. Celle-ci vint s'offrir à partager son malheur, & l'autre l'admit au partage. Elles firent plus. *Robert* avoit eu un fils d'une troisième, qu'il leur avoit donnée pour rivale, & qui refusoit de le suivre. Elles voulurent servir de mere à cet innocent, & dès lors elles ne mirent aucune différence entre cet enfant & ceux qu'elles avoient mis au monde. La première de ces deux femmes, dont le cœur, uniquement formé par la nature, avoit tou-

toute la noblesse que l'éducation peut donner, étoit celle que nous avions alors avec nous, & que nous supposions être la mere des trois filles. Nous interrompîmes *Robert*, pour témoigner à sa femme l'estime que nous faisions d'elle. L'Allemand, qui s'étoit attaché à cette famille par inclination, enchérit sur nos complimens. Trop rustique pour répondre à nos politesses, ses larmes, & les caresses qu'elle nous fit, nous tinrent lieu de remercimens; preuves, bien moins équivoques que les paroles, de la bonté de son naturel & de la sensibilité de son cœur. *Robert* reprit le fil de sa narration. Les Madagascariens, résolus de se délivrer de leurs hôtes, consentirent qu'ils emmenassent des enfans avec eux. On ne vouloit point garder des rejettons d'une race que l'on présumoit devoir être aussi méchans que ceux dont ils étoient issûs. D'ail-

leurs, aussi glorieux de leur teint que le plus fier Espagnol au Mexique, les Insulaires avoient beaucoup de répugnance pour le mêlange des deux couleurs, qui s'introduiroit & se perpétueroit dans l'Isle, s'ils y retenoient des Mulâtres. Ils préparerent quatre barques pour les quatre familles, auxquelles se joindroient avec leurs enfans les peres que leurs femmes refusoient d'accompagner. On appréhendoit trop le retour de ces bannis sur quelqu'une des Côtes, pour leur donner des armes à feu; on leur en refusa. La cargaison de chaque barque consistoit en quelques sacs de ris & de caffé, d'un sabre & d'une épée pour chaque homme, de plusieurs hâches & de noix de Cocos. On porta chacun à son bord, on se boucha les oreilles à leurs cris & à leurs prières, & on les avertit du courant, qui les éloigneroit des Isles à

l'Eſt, où on les exhorta à aller s'établir. Après le dernier adieu, les Inſulaires tinrent au bord de la mer l'arc en arrêt, ajuſté ſur leurs barques, en menaçant de tirer ſi elles tardoient à voguer. Il fallut obéir.

C'eſt ainſi que les Madagaſcariens ſe délivrerent des perturbateurs de leur repos. Les barques furent de conſerve pendant tout le tems que ſouffla le vent d'Oueſt, & il y avoit lieu d'eſperer qu'elles gagneroient les Iſles, ſi l'indication étoit juſte. Pendant le reſte du jour & celui du lendemain elles voguerent de leurs voiles ſans aucun accident; mais la nuit du troiſième un coup de vent les ſépara. *Robert* ſe trouva ſeul, entre le ciel & l'eau, emporté par un courant qui ne lui permettoit pas de manœuvrer. Lui & l'Allemand profiterent ſi bien du relâche que leur donna la tempête, qu'ils ſau-

verent leur barque & l'amenérent ſans encombre à la vûe de l'Iſle; mais épuiſés de laſſitude, ils ne purent empêcher qu'elle ne vint échoüer ſur un banc, où elle demeura enſablée. Les femmes gagnerent la terre à la nage, avec chacune un des enfans ſur leurs épaules. Elles revinrent enſuite prendre les autres, qu'elles ſauverent de même. Comme elles étoient retournées à la barque pour ſe charger de ce qui reſtoit de ſa cargaiſon, elles furent ſurpriſes par le flux, qui, étant pouſſé par un violent Nord-Oueſt, renverſa la barque ſur elles. Toutes deux furent bleſſées, mais l'épouſe en regne le fut ſi dangereuſement, qu'aiant perdu le ſentiment, elle fut emportée par les flots. L'Allemand, qui l'aimoit, ſe plongea promptement dans la mer pour l'aller ſecourir. *Robert* vit dans cet empreſſement un amour qui

l'offenſoit, & il méditoit déjà une cruelle vengeance après le retour de l'Allemand; mais ſoit par politique, ſoit par crainte de navoir pas le deſſus, il la différa.

Ce ſcélerat, que la dureté de ſon caractère, plûtôt que ſa fermeté, rendoit inſenſible à ſes malheurs, ne ſuivit que l'inſtinct dans les meſures qu'il prit pour conſerver ſa vie. Sa généreuſe Négreſſe eut toute la charge des enfans, & il borna ſon induſtrie à ne pas les laiſſer manquer du néceſſaire. Son travail n'alloit pas au-delà du ſoin de ramaſſer les coquillages & les petits poiſſons que la mer, en ſe retirant, laiſſoit ſur le rivage; à dérober aux oiſeaux leurs œufs dans leur nid; à enlever les petits des quadrupèdes dont il découvroit le gîte. Auſſi brutal que fainéant, non content de ſe refuſer au travail qui auroit rendu ſa miſérable ſituation plus ſupporta-

ble, il défendoit à sa femme de jouir des commodités que lui offroient les productions de l'Isle. Son fils étant venu à mourir, il en accusa la mere; il lui reprocha de l'avoir embarrassé de sa personne & de ses filles; il porta la dureté jusqu'à imputer à sa jalousie la perte de sa Compagne, comme s'il avoit dépendu d'elle de lui conserver la vie; il lui reprochoit de l'avoir noïée. En un mot il est impossible d'exprimer ce que cette pauvre femme souffroit avec cet homme féroce, plus sauvage encore que ceux qui n'ont d'humain que la figure. L'affection des enfans étoit l'unique recompense de ses peines & sa seule consolation. Dès le premier moment qu'elle nous avoit vûs, elle s'étoit figuré que Dieu envoioit des maris à ses filles, qu'elle instruisoit, autant qu'elle en étoit capable, selon la doctrine de l'Allemand, à laquel-

le elle ne comprenoit rien, non plus que ſon mari. Comme elle étoit née Mahometane, elle ſavoit une infinité de paſſages de l'Alcoran, qu'elle tâchoit encore de leur mettre dans l'eſprit. L'unité & la toute-puiſſance de Dieu, le crédit qu'il a donné auprès de lui à un homme extraordinaire, étoient les points de Foi qu'elle mêloit avec ceux de l'Allemand, ſans en diſtinguer le peu de vraiſemblance. Ses filles, qu'elle avoit préſervées de l'inceſte par ſa vigilance & par ſes inſtructions, lui étoient redevables de leur innocence, qu'elles avoient déjà été obligées de défendre contre leur propre pere. L'Allemand auroit pû leur ſervir de mari; mais il s'en étoit toujours défendu, ſous prétexte qu'il avoit des ſentimens intérieurs qui lui interdiſoient la multiplication. Peut-être avoit-il des raiſons encore plus fortes. Quoi qu'il en

en ſoit, il vivoit avec cette famille comme un ſurnuméraire, incapable de contribuer en rien à l'augmentation de la ſociété, toujours haï du chef-de-famille, & ſans ceſſe en riſque de perdre la vie par ſes mains.

Telle étoit l'hiſtoire des compagnons avec leſquels le deſtin nous obligeoit de vivre. *Robert* nous effraïoit par la méchanceté de ſon caractère. Nous le regardions comme un ennemi domeſtique, d'autant plus difficile à dompter, qu'il n'y avoit d'autre priſe ſur lui que celle de la crainte. Egalement inſenſible aux careſſes & aux bienfaits, endurci contre les impreſſions de la nature, il n'étoit ſuſceptible, ni de reconnoiſſance, ni d'amitié. Si on avoit voulu m'en croire, on eût reveillé en lui l'amour de l'Europe, & peut-être auroit-on réuſſi à le perſuader d'y retourner dans notre chaloupe.

Com-

Comme il nous importoit fort d'être unis de cœur & de ſentiment dans la ſociété que nous voulions établir, nous eſſayâmes avec *Sir James* à ramener l'Allemand au vrai, perſuadés que d'accord avec nous, il nous ſeroit facile de gagner toute la famille. Nous reprîmes la converſation que nous avions déjà eue avec lui, en touchant les endroits les plus délicats. *Sir James* lui fit voir avec beaucoup de juſteſſe ſous quel point de vûe nous devions regarder Dieu par rapport à nous. Il eſt, lui dit-il, contraire à la nature de Dieu de penſer que ce qui nous eſt dit de lui dans l'Ecriture, ſoit fabuleux, ou déraiſonnable. L'autorité de ce Livre Saint une fois prouvée, nous devons, ou croire ce qu'il contient, ou avoüer que nous ſommes indignes de vivre. L'Allemand l'interrompit. Quand même vous me prouveriez, lui dit-il,

l'autorité de cette Ecriture que vous appellez Sainte, encore resteroit-il toujours une difficulté que vous ne pourriez résoudre, qui est de me prouver que ce qu'elle contient est raisonnable. Un homme, qui fait main basse sur nos Articles de Foi, qui se rend sourd à la raison, qui traite les vérités les plus essentielles de pures chimères, qui n'admet ni preuves, ni conséquences, ni conclusions, n'est pas en effet un Incrédule facile à pouvoir être éclairé par des lumières auxquelles il refuse d'ouvrir les yeux. Il nous fit un pitoiable badinage du Paradis, de la gloire des Bienheureux, de la transparence & de l'agilité de leurs corps, de la durée de leur contemplation, de l'arrangement des Chérubins & Séraphins, des Anges & Archanges, des Apôtres & des Martyrs, des Confesseurs & des Vierges, des Saints & des Saintes dans le séjour cé-

céleſte, ſuivant les dégrés de leur prééminence. Il nous dépeignit l'Enfer, le Diable & ſes ſuppôts avec des traits, qui, quoique ſots & riſibles, marquoient un deſſein formé d'inſulter à la Créance des Chrétiens. Voilà, nous dit-il en finiſſant de vomir ſes impiétés, voilà votre Paradis, voilà votre Enfer, tels que l'Ecriture peut vous les démontrer. Ennuiés de ſes quolibets, & plus encore rebutés de ſes riſées, nous lui impoſâmes ſilence avec un air d'autorité & de colère, ſans daigner lui répondre. Nous remîmes au lendemain à diſcuter le plan de notre ſociété, que notre état préſent comportoit, & nous regardant comme les reſtes du genre humain, nous nous exhortâmes réciproquement à refléchir ſur la manière dont nous accorderions la Loi de Dieu avec nos beſoins.

CHAPITRE V.

Déliberation sur l'Etablissement des trois Amis & de leur suite dans l'Isle du Scélerat. Discussion sur la possibilité du Mariage de huit hommes avec quatre femmes. Fin de l'Histoire du Vieillard.

LA disproportion du nombre des hommes & des femmes de notre petite société fit le principal sujet de mon inquiétude. Nous ne pouvions être heureux sans l'union & la concorde, & dans un lieu, où tous les plaisirs étoient bornés à ceux de la nature, il n'y avoit pas à esperer que nous fussions long-tems unis, si une partie pouvoit rendre l'autre jalouse de son sort, si l'une jouissoit du plus précieux avantage de la société, pendant qu'il seroit interdit à l'au-

l'autre. A peine commencions-nous à diſcuter, que le Chinois nous apporta la nouvelle que l'Allemand venoit de ſe noïer, ſans qu'il eût été poſſible de le retirer de l'eau. Il avoit été à la pêche ſur une planche, à laquelle il s'étoit attaché. Le courant l'avoit éloigné des bords de la mer, & dans le trouble où il s'étoit vû, il avoit perdu la tramontane au point de ne pouvoir nager. Le Négre, qui l'avoit accompagné, avoit expoſé ſa vie pour ſauver la ſienne, trop heureux de s'être tiré du danger. Nous fûmes ſenſibles à cet accident: il fallut le prendre en patience. Sa perte n'étoit pas d'ailleurs une perte conſidérable; on s'en conſola facilement. Nous étions encore à huit perſonnes avec quatre femmes. L'idée de la communauté me révoltoit: ſoit raiſon, ou préjugé, j'aurois cru me ravaler au niveau des brutes, ſi j'avois dou-

douté qu'elle ne fût monstrueuse. La pensée du partage outrageoit mon amour pour *Judith*; les autres me faisoient horreur, & je les rejettois absolument. Cependant je ne voiois pas que je pusse éviter, ou de partager ma femme, ou de faire communauté avec les autres, à moins que de tenir dans une condition servile, & de réduire même nos trois domestiques à celle d'esclaves. Il y auroit eu en ceci autant de péril que d'injustice. Trois hommes faisoient une scission, qui auroit produit une guerre ouverte; *Robert* se seroit joint à eux; peut-être *George* se seroit mis de leur parti, & nous eussions couru grand risque de devenir les esclaves de ceux dont nous aurions voulu être les maîtres. La femme de *Robert* étoit accoutumée avec son mari, & loin de penser à donner un second à cet homme féroce, nous devions nous esti-

timer heureux qu'il s'en tint à ſon bail, ſans prétendre à d'autres nôces. *George* avoit compté être l'époux de la Javane; ſon caractère étoit, à peu de choſe près, de la même trempe que celui de *Robert*. Il étoit amoureux, par conſéquent diſpoſé à être jaloux. *Angola* & le Chinois étoient bien des maris ſortables pour les filles de *Robert*; mais *Borde* & *Philippe* ne ſe ſeroient pas contentés de vivre dans le célibat. *Sir James* & *Ferbos* étoient des hommes, que l'on ſuppoſoit auſſi enclins que les autres au mariage. Nous étions tous égaux dans notre nouvelle patrie, & comme chacun devoit fournir, autant que moi, au bien-être de la ſociété, chaque membre avoit autant de droit que moi à ſes douceurs. Je paſſai la nuit à combattre & à concilier ces différentes idées. Le poids en étoit ſi accablant, que pour en être délivré, je

je voulus que ce fût la première choſe ſur laquelle on déliberât. *Sir James* ſaiſit d'abord toute la difficulté. Avant que de rien réſoudre, dit-il, ſur un ſujet auſſi important, il eſt à propos de calmer les inquiétudes qui vous ôtent la liberté d'eſprit néceſſaire. En vain vous figurerez-vous, d'après les notions que votre pere vous a données ſur la ſociété, que le partage d'une femme entre pluſieurs maris eſt néceſſaire dans cette Iſle pour que nous y vivions en paix. Quoiqu'elle ſoit pour nous tout l'Univers entier, quoique nous devions nous y regarder comme les ſeuls reſtes du genre humain, je n'adopterai jamais un ſyſtême économique ſur la propagation, auquel je croirai la Loi de Dieu contraire; & ſi mon ami s'obſtine à l'appuier, j'irai loin de lui, en plaignant ſon endurciſſement, chercher à vivre ſans crime. Mais

mes

mes amis, j'augure plus favorablement de votre piété, & l'innocence de vos cœurs me répond de votre vertu. En attendant qu'une discussion du pour & du contre nous ait mis en état de décider la question, supposons que la pluralité de maris pour une femme, sous quelque face qu'on l'envisage, est licite, & voions si vous avez lieu de vous allarmer pour *Judith.*

Votre tendresse pour cette aimable femme est fondée sur la reconnoissance. Vous vous devez à cette tendre épouse, qui est en droit de vous imputer ses malheurs. Votre union avec elle est antérieure au changement que la nécessité exige que nous fassions dans les usages. Elle s'est donnée uniquement à vous; il faudroit qu'elle consentît elle-même de plein gré au partage. Toutes ces raisons rendent conforme à l'équité l'exemption que vous souhai-

tez. Pour ce qui est de *Ferbos* & de moi, vous n'avez besoin ni d'indulgence, ni d'égards. Nous respectons vos droits, & nous exposerions nos vies, s'il le falloit pour vous y maintenir. Si nos nouveaux freres pensoient raisonnablement, ils n'attendroient pas que vous leur exposassiez vos difficultés, ils vous préviendroient sur vos craintes. En considérant les services que nous sommes en état de leur rendre par la supériorité de notre génie, ils saisiroient l'occasion de faire valoir un acte de justice pour un témoignage de reconnoissance; mais loin de là, ils s'imagineront que l'exception en votre faveur tendra à leur préjudice. Il y a même à craindre que les desirs, que la beauté de votre femme excitera en eux, venant à s'irriter par l'apparence d'injustice qu'ils verront dans votre privilège, ne les portent aux dernières

vio-

violences pour ſe ſatisfaire. Vous devez être aſſûré de mon affection. Tant que je vous dirai de bouche que je ſuis votre ami, ne doutez pas que je ne le ſois de cœur. Je renonce au mariage, je vous en fais la déclaration, & je ſuis perſuadé que je vous la réitererai tout le tems de ma vie. Je connois mon penchant, je n'en ai que pour l'amitié, & je ne prévois pas que je puiſſe jamais prendre d'autres engagemens. Je ne vous avance rien à la legère; ainſi le conſeil, que j'ai à vous donner, ne peut vous être ſuſpect. Si la poli-antropie a lieu, il faudra biner les maris. Or, qui vous empêche, en propoſant le partage, de feindre de l'avoir déjà réſolu avec moi pour *Judith*? Je tiens *Ferbos* pour incapable de trahir le ſecret & de s'en prévaloir. *George* ſera obligé d'admettre *Borde* à contracter avec la Javane ſur le
 pied

pied que nous paroîtrons l'avoir fait enſemble avec *Judith*. *Philippe* & le Chinois ne ſeront pas plus délicats à l'égard des filles de *Robert*; *Angola* aura l'autre. Il n'y a que *Ferbos*, auquel cet arrangement ne pourvoit point; c'eſt à lui à nous apprendre ſes ſentimens. Je comptois, interrompit ce dernier, que *Sir James* m'auroit aſſez eſtimé pour répondre de moi, au moins à cet égard. Pour ſuivre ſon plan, j'ai bien moins que lui à prendre ſur moi. Quand même je n'aurois pas contracté la longue habitude de vivre dans le célibat; encore mon âge auroit dû lui faire preſſentir mes diſpoſitions. Il m'eût fort obligé s'il m'avoit épargné la peine de m'expliquer là-deſſus. Maintenant je veux qu'il ſache, & que vous n'ignoriez pas que je n'ai pas moins d'empreſſement à imiter ſon exemple que de déference pour vos volontés. Ouï, je

le repete, je me déſiſte de tout droit & de tout benefice en votre faveur. *Sir James* alloit répondre, je l'interrompis. Mes amis, leur dis-je, je vois le principe de la réſolution que vous prenez. La Javane & les filles de *Robert* ne ſont point des épouſes dignes de vous, & l'amitié étouffe des deſirs, que vous croiez propres à m'offenſer. Point du tout, je ne ſuis pas moins généreux que vous, & moins maître de mes paſſions que vous ne l'êtes des vôtres. Je puis vous faire le même avantage que je ſouhaiterois que vous me fiſſiez. *Judith* eſt ma femme, je vous ménagerai moi-même une place dans ſon cœur, & ſi par ma tendreſſe je ſuis capable de contribuer à la rendre heureuſe, quelle ne ſera pas ſa félicité lorſque je lui aurai ſû gagner l'amour de deux perſonnes ſi dignes du ſien? Etonnés de mon diſcours, mes deux amis ſe

regarderent en soûriant; peut-être se doutoient-ils que je leur parlois avec sincérité. Ce n'est pas, ajoutai-je, qu'en ceci je ne fasse sur moi un effort qui révolte mon amour & excéde les bons offices qu'exige l'amitié. Vous devez en juger par vous-mêmes en vous mettant à ma place, & je puis vous assûrer que si j'étois à la vôtre, je penserois aussi noblement que vous pensez. Mais, repris-je, en m'adressant particuliérement à *Sir James*, qui persistoit à protester qu'il n'entendroit jamais à ma proposition, je sens par moi-même qu'il faut plus d'un attachement pour remplir le cœur de l'homme. L'amitié ne lui suffit pas si l'amour n'y est mêlé. Ces deux passions, quoique différentes l'une de l'autre, s'accordent ensemble & en occupent tout le vuide. D'ailleurs votre piété s'oppose au dessein que vous formez de passer le res-

reſte de votre vie dans le célibat. L'hommage, que vous rendez au Créateur, ne vous acquitte point envers lui du bienfait de la Création, parce que ſon but, en vous donnant la vie n'a point été ſeulement de recevoir le tribut de vos actions de graces. Si Dieu ne s'étoit propoſé que l'hommage en formant l'homme, pourquoi auroit-il permis que l'Univers, enfoncé dans les ténèbres de l'idolatrie, ne connût pour Divinité que la créature, & lui rendît le culte qui n'étoit dû qu'à lui ſeul? L'intention du Créateur a été que votre exiſtence, indépendamment de l'uſage que vous en feriez, manifeſtât également ſon pouvoir, & ſa ſageſſe. Il a ſuivi le mouvement de ſa bonté, en faiſant des êtres raiſonnables, que la ſeule raiſon pouvoit guider vers le bonheur. Mais quand il créa Adam, ne voulut-il mettre qu'un ſeul homme

ſur la terre? Confia t-il à ce premier homme, pour être infructueux, le germe précieux des individus de ſon eſpèce? Non, ſon commandement eſt formel; il eſt conçu dans les mêmes termes que celui qu'il fit aux autres créatures. Comme il a plus fait, en leur donnant la faculté de ſe reproduire, que ſi laiſſant périr chaque génération, il en avoit ſubſtitué une autre par une Création perpétuelle, on inſulte à ſa Providence & on trompe ſes vûes en ne faiſant aucun uſage de cette faculté. Nous devons penſer que nous avons dans cette Iſle déſerte la deſtination & les devoirs du premier homme. Si vous n'étiez pas dans l'erreur en croiant pouvoir vous y ſouſtraire, pourquoi votre deſſein ne ſeroit-il pas celui de ce que nous ſommes ici d'hommes? pourquoi ne nous repoſerions-nous pas ſur vous, comme vous vous repoſez ſur nous,

du

du ſoin de donner à l'Iſle de nouveaux habitans, dont nous puiſſions tirer, au tems de notre vieilleſſe, les ſecours que nous ne ſerons plus en état de nous fournir les uns aux autres? Le propre de la vérité eſt d'affecter le plus grand nombre, ſur-tout quand elle porte ſur des points rélatifs à notre nature. Vous, *Ferbos*, qui avez été élevé dans la doctrine de l'Egliſe Romaine, n'avez-vous pas toujours ſaiſi l'abſurdité de la préference que vos Docteurs donnent au Célibat ſur le Mariage? Selon eux, le Mariage eſt un Sacrement; le Célibat n'en eſt pas un autre. Or, reconnoiſſent-ils dans l'ordre du ſalut quelque choſe de plus parfait qu'un Sacrement?

Tous deux m'interrompirent avec un chagrin, qui me convainquit de la ſincérité de leur affection. Nous vous avons dit quel-

les ſont maintenant nos diſpoſitions, dit *Ferbos* ; déliberons en conſéquence, & réſervez votre réſignation au partage pour un autre tems. Si jamais il eſt néceſſaire d'en venir là pour notre bonheur, nous verrons le milieu que nous aurons à prendre. Cette pluralité de maris, ſur la ſuppoſition de laquelle nous avons raiſonné, peut avoir lieu de deux manières; la première, en attachant en même tems pluſieurs maris à la même femme; la ſeconde en ne les lui uniſſant que ſucceſſivement: c'eſt-à-dire en reſtreignant la durée d'un mariage, contracté ſelon les formes d'uſage, enſorte qu'au bout de trois mois, par exemple, le divorce ſoit d'obligation, & auſſi-tôt ſuivi d'une autre union. Les deux manières ſont égales, ſi je ne me trompe, par rapport à la Loi de Dieu, & afin de mieux examiner ſi elles ſont licites ſous cette rélation,

tion, il faut opter entre elles. Voions laquelle des deux eſt plus favorable au bon ordre & à la paix de notre petite ſociété.

Sir James décida en faveur de la première. Cette ſucceſſion des maris, nous dit-il, paroît d'abord favorable, parce qu'elle conſerve l'unité du mariage; & ſi je conſultois les idées que me donna l'Egliſe dans laquelle je ſuis né, j'opinerois pour elle. Mais puiſque les notions, que nous devons prendre du Créateur, nous permettent de croire qu'il approuvera tout ce que nous ferons pour notre bonheur ſans bleſſer ſa Loi, en ſuppoſant toujours que celle-ci n'eſt point contraire à la pluralité des maris vivans, je ſuis d'avis que l'on préfére l'actuelle à la ſucceſſive. Cette dernière rendroit la paternité litigieuſe, en même tems qu'elle en établiroit la prétention; ce qui donneroit matière

à la discorde. D'ailleurs la femme, fixée pendant quelque tems sur un seul objet, pourroit s'y attacher: le changement couteroit à son cœur, & ce que la vicissitude seroit capable de lui inspirer de résignation, cette même vicissitude le pourroit ôter, en lui offrant l'objet de son aversion dans la même proximité que celui de son affection. La pluralité actuelle n'a point ces inconvéniens. La paternité y étant en commun comme dans l'ancienne Sparte, chacun de ceux, qui seront en droit d'y prétendre, se la pourra adjuger, sans avoir à la disputer; & tous, prenant les sentimens qu'elle inspire, rendront leur émulation avantageuse aux enfans. La reconnoissance dictera à ceux-ci leurs devoirs, dont l'incertitude formera un lien plus étroit dans notre société, & peut-être que la fécondité de ces mariages mettra la gé-

génération ſuivante en état de contracter des mariages moins irréguliers.

Pour moi, reprit *Ferbos*, qui me ſuis déjà fait un principe dans votre compagnie de ſoumettre mes préjugés à ma raiſon, j'applaudis au choix de *Sir James*. La voix du ſang & de la nature, qui en fait la principale difficulté, eſt une chimère. Il eſt conſtant qu'il n'y a point d'affection chez nous qui ne vienne de celle que nous nous portons à nous-mêmes. Notre amour pour Dieu, comme celui que nous avons pour le prochain, n'a point d'autre ſource. Nous aimons le Créateur à cauſe des bienfaits que nous avons reçus, & de ceux que nous eſperons encore de ſa bonté; nous le reſpectons, nous le craignons, nous le prions par des motifs également intéreſſés. Nous chériſſons un ami en vûe des avantages que ſon ami-

amitié nous promet: nous aimons une belle femme en considération des plaisirs dont il est en son pouvoir de nous combler; il en est de même de tout ce qui a notre affection. C'est une foible objection que l'exemple d'un pere, qui, aiant été séparé par des coups de la fortune d'un fils encore au berceau, & le voiant vingt ans après sans le connoître, aura senti en lui-même ce tressaillement qu'on appelle le mouvement de la nature & le cri du sang. Cet homme sait qu'il a eu un fils: il voit dans ce jeune homme une heureuse physionomie, il découvre en lui de belles qualités; aussi-tôt par amour pour soi-même il souhaite que son fils ressemble à ce jeune homme. Le hazard fait que c'est son fils, & dès lors il nomme voix du sang l'action d'une sympathie raisonnée. Combien de fois ne nous est-il pas arrivé de nous in-

intéresser pour un inconnu dans une assemblée nombreuse? C'est plûtôt dans l'esprit que dans le cœur que la sympathie a sa source. L'amour paternel est fondé sur l'espoir des avantages futurs. La nature a mis dans le cœur de tous les hommes la crainte & l'inquiétude sur le tems de leur vieillesse. Ils appréhendent de s'y trouver dans la souffrance, & ils voient ne pouvoir se faire trop de ressources pour le tems des infirmités. L'adoption des Anciens étoit un effet de cette défiance, & nous voions en Europe, où l'adoption n'a pas lieu, des peres de famille donner leur prédilection à celui de leurs enfans, à l'existence duquel ils auront le moins contribué. L'illusion, que leur fait l'ignorance, où une femme habile les tient à cet égard, ne sauroit influer sur le cœur; ils ne se trompent qu'en ce qu'ils ne démêlent pas bien ses mou-

mouvemens. Sans doute que l'ingénuïté de la femme éteindroit cette prédilection; mais ce seroit l'effet d'une violente passion, qui fermeroit les yeux du mari sur les esperances qu'il auroit conçues. Ce ne seroit point la voix du sang qui se tairoit, ce seroient seulement la jalousie & la colère qui se feroient entendre plus haut qu'elle.

Ainsi, dit *Sir James*, la tendresse filiale a sa source dans la reconnoissance. De là vient qu'elle est moins forte que la tendresse paternelle. Un enfant, qui est accoutumé à voir son bienfaiteur dans son pere, aura pour lui une affection bien supérieure à celle de cet autre, qu'un faux air de grandeur aura tenu, jusqu'à son adolescence, éloigné des yeux de ses parens. A mesure qu'il avance en âge, il connoît de plus en plus la grandeur des services qu'il reçoit de son pere, & il s'attachera à lui par

par la gratitude, dont le ſentiment eſt chez tous les animaux plus ou moins durable, mais également vif. Il ſent qu'il doit ſon éducation, ſa conſervation à ce protecteur; & comme ſa reconnoiſſance ſe proportionne au bienfait, l'attachement, qu'elle produit, eſt d'une eſpèce ſupérieure à celui qu'il prendra pour ceux dont il recevra dans la ſuite des ſecours & des ſervices. Quel ſeroit-il cet attachement, s'il n'avoit pour cauſe que l'opinion d'avoir reçu la vie? Elle eſt un bienfait ſi équivoque, & on ſent ſi bien dans l'âge des paſſions que l'acte naturel, qui le produiſit, ne donne point de droit à notre reconnoiſſance. De tout cela il réſulte que la pluralité des maris, telle que *Ferbos* la choiſit, eſt la meilleure. L'incertitude ſur la paternité fera autant de véritables peres pour notre ſociété, qu'il y aura d'épouſes en droit

d'y prétendre, & l'incertitude des enfans, ſur celui auquel ils devront la vie, les empêchant de ſe fixer plûtôt ſur l'un que ſur l'autre mari de leur mere, ſe prendront également de reconnoiſſance pour tous. Du côté de la femme, *Ferbos* a, ſelon moi, ſaiſi le vrai. Il ne nous reſte plus qu'à rapprocher notre déliberation de la Loi, qui doit, ou lui donner le ſceau, ou nous la faire oublier. Voici, reprit *Ferbos*, ce que j'ai recueilli à ce ſujet.

Il me ſemble, dit-il, que nous pouvons ſans difficulté faire revivre parmi nous le droit des anciens Patriarches, & rétablir le privilège des deux ſexes dans l'ordre primitif que nous liſons avoir été altéré par *Moïſe* par condeſcendance pour le peu de délicateſſe & la dureté du cœur des Juifs. Au commencement Dieu créa les deux ſexes dans toutes les eſpè-

pèces humaines. La conséquence, que je tire de là, est qu'il voulut que la femme eût les mêmes prérogatives que l'homme. Y avoit-il rien de plus juste? L'extraction de l'une n'est-elle pas aussi noble que l'origine de l'autre? Dieu a-t-il eu moins d'attention dans la création de la femme que dans celle de l'homme? *Faisons l'homme*, dit-il, *à notre image & à notre ressemblance.* N'a-t-il donc pas prétendu créer aussi la femme de même? & croirons-nous qu'elle doit à Adam son origine, parce qu'étant sortie d'une de ses côtes, elle a été formée d'une partie de lui-même? Non; car si la conformation d'Adam est une première production que Dieu a faite de rien, celle d'Ève en est une seconde qui procéde du néant. Or, quelle différence entre le rien & le rien, entre la matière qui constitua l'être du premier hom-

me & de la première femme; quelle autre différence, dis-je, entre le souffle du souverain Ouvrier, qui anima ces deux masses pêtries de ses propres mains? Aucune: par conséquent la femme étant aussi noble, aussi illustre que l'homme, pourquoi n'auroit-elle pas les mêmes avantages, ne jouïroit-elle pas des mêmes privilèges? Enfin si Dieu n'a pas proscrit les droits de l'homme, il est constant qu'il y a admis la femme. Dieu est immuable, sa sainte parole ne peut se démentir. Il permit autrefois la poligamie aux hommes, il permit par conséquent la poli-antropie aux femmes. Je ne dirai pas que l'Evangile admet aujourd'hui l'une & l'autre. On sait que les tems ne sont plus les mêmes, & que quand il n'y auroit d'autre raison que celle que nos usages sont différens; encore seroit-elle une règle qui obligeroit de les suivre, sous peine de

de châtiment. Mais ſouvent il y a des cas ſi preſſans, des conjonctures ſi délicates, que ſi elles ne nous diſpenſent pas abſolument d'obéir aux Loix, au moins elles en excuſent la tranſgreſſion, ſurtout ſi la néceſſité l'arrache à notre répugnance. C'eſt dans ce ſens que je ſuis d'avis de vous propoſer la pluralité avec un égal avantage pour les hommes & les femmes, & que ſuppoſé que la Loi divine la défende en termes exprès, je crois que nous pouvons faire exception à la défenſe, parceque les circonſtances, où étoient nos anciens peres dans les premiers âges du Monde, ſont les mêmes où vous & moi, & les autres nous trouvons dans celui-ci. Je me joignis à *Sir James* pour faire valoir le plus fort argument des Chrétiens en faveur de l'unité dans le Mariage ; *Ferbos* nous aiant donné l'explication des tex-

tes, il nous porta à ne plus désirer que de trouver la poli-antropie d'accord avec la nature. La femme, reprit-il, a reçu de la nature plus d'aptitude & plus de penchant que l'homme à la pluralité. Toutes les créatures agissent par instinct en conformité de cette disposition naturelle; l'espèce humaine est la seule qui s'y refuse. Est-ce par la rectitude, ou par la dépravation de sa raison? Les observations, que j'ai faites sur les différens peuples que j'ai connus, me fourniroient matière à une discussion peu favorable aux nations d'Europe; mais j'aime mieux dire que les mœurs sont moins l'ouvrage de la raison que de la nécessité. Les sociétés se sont donné des Loix avec les mêmes égards que nous avons en nous donnant les nôtres. Attentives à ne point offenser les Loix divines qu'elles connoissoient, elles n'ont pris de leurs con-

conceſſions que ce que leur état en comportoit. Ainſi, puiſque nous nous trouvons dans celui d'être ignorés de toute la terre, & de compoſer nous-mêmes un autre Monde, je le repete, notre cas eſt ſemblable à celui des premiers hommes. Pour propager notre ſociété, il eſt néceſſaire que chacun de nous ſe porte à ſe ſervir des ſeuls moïens qui nous reſtent. C'en eſt aſſez, lui dis-je, je ſens la malheureuſe néceſſité où nous ſommes. *Judith* m'eſt chere; mais elle ceſſeroit de l'être ſi elle ſe refuſoit à des conditions, ſans leſquelles nous ne compoſons plus de ſociété. Je conclus donc au partage réel, & mon amour pour ma femme fait place à la raiſon. Chacun de nous agira avec celle des femmes qui excitera ſes deſirs, comme en étant le ſeul poſſeſſeur. Il n'y aura point de jalouſie parmi nous; l'union, la paix & la concorde y re-

regneront ; les inimitiés, les querelles, les divisions en seront bannies ; il n'y aura lieu ni à la vengeance, ni à la rancune. Si quelqu'un se plaint d'être offensé, les autres s'entremettront pour concilier les esprits. La raison nous guidera dans toutes nos démarches, elle seule regnera souverainement dans notre Isle. Nous instruirons notre postérité de ses devoirs ; mais nous ne lui laisserons pas ignorer que les motifs, qui nous ont portés à établir cette communauté, ont cessé d'être les mêmes, & que ce n'est point à elle à imiter notre exemple. Nous lui transmettrons un Code, qu'elle pourra modifier, à mesure qu'elle s'accroîtra. Enfin notre bonheur augmentera à mesure que nous deviendrons plus nombreux. Nos Loix changeront, nous n'aurons dès à présent, comme desormais, d'autre Maître que Dieu, d'autre pédagogue que la rai-

raiſon, & nous nous aiderons réciproquement à remplir les devoirs de notre ſociété. Ici le Vieillard termine ſon recit.

Telle eſt l'Hiſtoire d'un Peuple, qui fait conſiſter ſon bonheur à n'avoir ni Rois qui les gouvernent, ni Prêtres qui les dirigent, ni Controverſiſtes qui combattent leurs opinions, ni Interprêtes qui leur expliquent leurs dogmes. Leur Iſle eſt fertile; elle fournit abondamment non ſeulement le néceſſaire, mais preſque toutes les commodités de la vie. Laborieux, comme ils ſont, ils mettent tout à profit, & ils ont tellement multiplié depuis leur établiſſement, qu'on comptoit plus de trois mille familles lorſque nous les quittâmes pour nous rembarquer. Ce ne fut qu'en verſant un torrent de larmes que nous nous ſéparâmes du Vieillard & de ſes filles pour retourner

en Europe, où nous trouvâmes moins de franchiſe & d'humanité qu'au milieu de ces Inſulaires.

F I N.







